L. D'HAMONVILLE

ATLAS DE POCHE DES OISEAUX DE FRANCE SUISSE ET BELGIQUE

72 PLANCHES COLORIÉES

SÉRIE I

PARIS
LIBRAIRIE DES SCIENCES NATURELLES
PAUL KLINCKSIECK
3, Rue Corneille, 3




D-4

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE

DU

NATURALISTE

VII.



BIBLIOTHÈQUE DE POCHE DU NATURALISTE — VII.

ATLAS DE POCHE

DES

OISEAUX DE FRANCE

BELGIQUE ET SUISSE

Utiles ou Nuisibles

Suivi d'une étude d'ensemble sur les Oiseaux

PAR

le Baron L. D'HAMONVILLE

72 PLANCHES COLORIÉES ET 4 PLANCHES NOIRES

REPRÉSENTANT

70 OISEAUX, 28 ŒUFS ET 4 NIDS

SÉRIE I

PARIS
LIBRAIRIE DES SCIENCES NATURELLES
PAUL KLINCKSIECK
52, RUE DES ÉCOLES, 52

1898

PRÉFACE

J'aime et j'étudie les oiseaux depuis mon enfance, c'est-à-dire depuis un demi-siècle; et plus j'avance en âge, plus j'ai pris de goût à cette étude qui m'a de plus en plus convaincu de l'importance de ces petits êtres, et du grand rôle qu'ils jouent dans la Nature.

A la suite d'une longue maladie d'enfance, le médecin m'ayant prescrit la campagne pour quelques mois, je me mis à parcourir les plaines et les bois, où m'attiraient invinciblement ces gracieux volatiles, que je sus bientôt reconnaître soit à leur vol, soit à leur chant. Aussi je ne tardai pas à collectionner leurs œufs et leurs nids, puis plus tard les oiseaux eux-mêmes, quand j'eus appris à les conserver. Tous les loisirs que me laissaient mes études furent consacrés à ces recherches, qui ne tardèrent pas à augmenter mon petit trésor. Mes études terminées et mes diplômes en poche, j'étendis le cercle de mes opérations et de mes voyages, et c'est ainsi que j'arrivai graduellement, à créer de toutes pièces une collection considérable d'œufs et d'oiseaux d'Europe, et même de quelques familles d'oiseaux exotiques, à brillant plumage; elle compte aujourd'hui parmi les plus complètes et les mieux entretenues.

Chaque spécimen est étiqueté, catalogué, a son histoire propre, en sorte que leur réunion constitue, en plus de leur valeur scientifique, une série de souvenirs

se rapportant à leur recherche, à leur capture, aux incidents, aux joies et aux peines, dont ils ont été l'objet.

Que d'événements piquants sur terre et sur mer, que d'aventures intéressantes et parfois périlleuses j'aurais à raconter ici, si le peu de place dont je dispose ne me faisait un devoir de me restreindre! Mais au moins je voudrais, ami lecteur, vous faire profiter en partie de mes jouissances, vous initier à mes études favorites, vous amener à observer vous-même et surtout à vous faire aimer et protéger ces frêles créatures, dont beaucoup nous rendent les services les plus importants.

Mon but étant de vulgariser la science, j'ai évité autant que possible les termes scientifiques, en expliquant à leur place ceux que j'ai dû employer; car, pour vulgariser, il faut avant tout se faire bien comprendre.

Nous manquons, en France, de livres de science à la portée du plus grand nombre des lecteurs, qui sont peu ou mal préparés aux études d'histoire naturelle. La Bibliothèque de poche que M. Klincksieck a inauguré il y a trois ans, me paraît répondre aux désirs des nombreuses personnes qui n'ont ni le loisir ni la volonté de faire des études approfondies; c'est pourquoi j'ai été heureux de m'associer à son œuvre, en me chargeant de ce petit volume. Aussi je dis bien haut que je serai heureux, trois fois heureux et bien dédommagé de mes peines, si je puis apprendre que que j'ai non seulement satisfait de nombreux lecteurs désireux d'apprendre, mais encore formé des élèves, qui un jour en sauront plus que leur premier maître.

L'ordre suivi dans ce volume est très simple; c'est le classement scientifique, très facile à comprendre

chez les oiseaux. Les planches donnent l'indication des noms populaires, français et latins, de chaque oiseau ; celui de la famille à laquelle il appartient, son histoire très courte mais très exacte, son utilité, ses mœurs, sa nidification ; s'il est migrateur, passager ou erratique. Ce dernier mot s'applique aux espèces qui nous visitent inopinément à diverses époques. La deuxième partie de notre Atlas contient les généralités dont on trouvera l'énumération à la table, et particulièrement les vœux que nous avons pu faire adopter par plusieurs Sociétés scientifiques, au sujet de la défense et de la protection des petits oiseaux.

Cette première Série est loin de comprendre tous les oiseaux répandus dans notre région ; je me propose donc, si Dieu m'accorde la santé, de la compléter par une seconde tout aussi importante et non moins intéressante que la première ; et que j'espère pouvoir donner à l'automne 1898. Celle-ci sera peut-être suivie à son tour d'un troisième volume sur nos mammifères indigènes.

Un mot encore, ami lecteur, avant de vous laisser tourner la page. Comme beaucoup de Naturalistes, j'ai une bibliothèque considérable d'ouvrages spéciaux. Mais je me suis fait une loi, dans mes nombreux écrits sur l'Histoire naturelle, de n'utiliser que mes observations personnelles. C'est ainsi que j'agis encore aujourd'hui : et c'est ma manière à moi, de rester toujours scientifique.

L'Auteur.

Château de Manonville, septembre 1897.

ORDRE DES RAPACES

Aigle royal.

Représenté à 1/10 de grandeur naturelle.

Cet Aigle est devenu fort rare en France, on ne l'y trouve qu'accidentellement, sauf dans les Pyrénées et dans les hautes montagnes suisses et savoisiennes, où il vit sédentaire. La femelle est un peu plus grosse que le mâle; c'est d'ailleurs la règle chez tous les Falconidés. Il n'est bien adulte qu'à trois ans, et, plus il est jeune, plus sa livrée est variée de plumes blanches ou roussâtres.

C'est au sommet des plus hauts rochers à pic que cet oiseau établit son nid ou *aire*, ainsi qu'on appelle les nids des Rapaces; il le construit sur une plate-forme ou dans une crevasse inaccessible, en lui donnant pour base un plancher composé de branches et brindilles entrelacées, et en le recouvrant d'une épaisse couche de bruyères entremêlées de matériaux mollets. Il y dépose un ou deux œufs, semblables, pour la forme et l'aspect général, à ceux de la Buse, et souvent même plus chaudement colorés, mais infiniment plus gros, car ils ont un diamètre moyen de 8 centimètres sur 6.

On a depuis bien longtemps fait à ce beau Rapace une réputation de force et de courage, qui a été singulièrement exagérée; et de tous temps les auteurs ont parlé de ce roi des airs, que ceux de la terre se sont plu à faire figurer dans leurs armoiries. J'ai eu pourtant plus d'une fois l'occasion de le voir de près, et de capturer son nid : je l'ai étudié dans les Pyrénées, dans les Hautes-Alpes, et tué à l'affût en Algérie. Eh bien, je dois le dire, l'impression que les auteurs m'avaient donnée sur ce Falconidé, d'ailleurs redoutable, a été singulièrement déçue. Je veux bien que, suivant la loi de la lutte pour la vie, il soit parfois hardi quand il a faim, mais d'habitude il ne s'attaque qu'à moins fort que lui, et quand la chair vive lui manque, ce qui arrive souvent, il se rabat sans vergogne, et avec un gros appétit, sur les cadavres qu'il dispute aux Vautours et aux Corbeaux.

Nuisible. — Sédentaire.



Aigle royal.
Aquila fulva.
Famille des FALCONIDÉS.

Très utile. — Sédentaire.



Buse vulgaire.
Laire.
Buteo vulgaris.
Famille des FALCONIDÉS.

Buse vulgaire.

Représenté à 1/5 de grandeur naturelle.

La Buse est si variable dans son plumage que les anciens auteurs en avaient fait plusieurs espèces. Les brunes sont les plus répandues; il y en a de rousses, de grises, et même de toutes blanches qui ne sont pas des Albinos, et quelques-unes même portent ces trois couleurs. Elle est de la taille d'une poule, a la queue ronde et courte, tandis que celle du Milan, avec lequel on peut la confondre, est longue et fourchue. Le *Busard de marais*, qui lui ressemble aussi, est toujours plus foncé, souvent d'un brun chocolat, et ne se rencontre que sur les étangs et sur les marais ; enfin l'*Autour vulgaire*, qui est d'un gris cendré, a la queue et les tarses beaucoup plus allongés. Le tarse est cette partie sèche de la jambe qui supporte le pied de l'oiseau. Si j'ai appuyé sur ces différences, c'est que la Buse est très utile, tandis que les Rapaces auxquels je la compare sont des plus nuisibles.

Elle est commune en France, mais un peu moins aujourd'hui qu'autrefois. On la trouve dans les plaines des pays boisés, où elle fait la chasse consciencieusement aux petits rongeurs si nuisibles, particulièrement aux campagnols, qui forment le fonds de son bien modeste ordinaire. Sur une cinquantaine de sujets au moins, dont l'estomac a été visité soit par moi, soit par mon préparateur, nous n'y avons jamais rencontré que des rongeurs nuisibles, quelquefois des grenouilles, et une seule fois un orvet. La Buse bâtit son aire de brindilles sur un arbre en forêt, dans le commencement d'avril, et y pond, vers le 15, deux, plus rarement trois œufs, dont nous donnons la figure planche 71. Les poussins, vêtus de duvet comme tous ceux des Rapaces, sont à leur naissance d'un blanc sale, qui en peu de temps passe au gris cendré.

Faucon pèlerin.

Représenté à 1/4 de grandeur naturelle.

Bien que le Pèlerin soit moins gros et moins puissant que les *Gerfauts* ou Faucons blancs du Nord, les plus recherchés des Anciens pour la chasse, il n'en est pas moins redoutable par sa force, et la puissance de ses serres et de son vol.

En outre, il est entreprenant, audacieux, et ne craint pas de risquer sa vie en s'attaquant à des adversaires plus forts que lui. Il fait partie du groupe d'oiseaux de vol que les fauconniers avaient nommés *nobles* par opposition à ceux moins hardis ou lâches auxquels ils avaient réservé le nom d'*ignobles*.

Notre Faucon ne vit que de chair vive et palpitante; et c'est un grand destructeur de gibier heureusement peu répandu, malgré son nom de *communis*. Il voyage surtout en hiver, et parcourt de préférence les grandes plaines favorables à la chasse, où il sait trouver d'abondantes provendes. Il est cependant sédentaire sur quelques points spéciaux, où il se reproduit. C'est sur des rochers élevés et inaccessibles qu'il établit son aire; et ce n'est que très rarement qu'on la trouve sur les arbres. Autrefois, il y en avait toujours un ou deux couples qui nichaient dans les falaises près de Dieppe; mais comme ces falaises se détachent très facilement, souvent au moindre choc, en larges bandes qui s'écroulent à la mer, il y a grand danger à s'y faire descendre avec des cordages. J'en ai fait l'expérience personnelle, quand j'ai voulu le capturer avec un ornithologiste distingué, M. Hardy, de Dieppe.

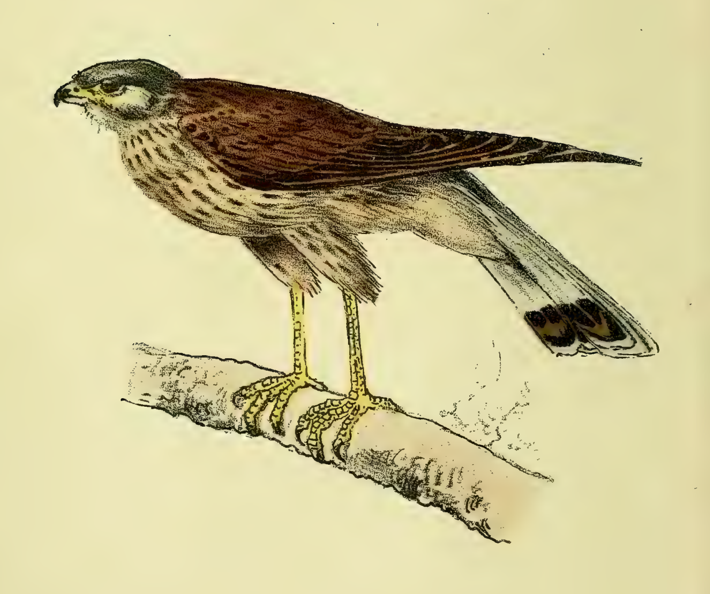
Ce Faucon emploie des brindilles dans la confection de son nid, comme tous les Rapaces; mais l'intérieur en est très moelleux, car il le garnit d'une épaisse couche de plumes de ses trop nombreuses victimes. Sa ponte est habituellement de trois ou quatre œufs au plus, presque aussi gros que ceux de nos poules, mais plus courts et semblables, pour la coloration, à ceux de la Cresserelle.

Nuisible. — Sédentaire et erratique.



Faucon pèlerin.
Falco communis.
Famille des Falconidés.

Utile. — Sédentaire et erratique.



Faucon Cresserelle.
Petit Chasserot.
Falco tinnunculus.
Famille des FALCONIDÉS.

Faucon Cresserelle.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

La Cresserelle appartient à un petit groupe de Faucons utiles ; son plumage roux ou de couleur feuille morte, rayé transversalement de bandes noires, permet heureusement de la distinguer assez facilement de ses congénères qni sont très nuisibles. Ce petit Rapace est assez commun ; il vit dans les bois, et surtout dans les clochers et les tours élevés, où il se reproduit. Tandis que les grands Faucons font audacieusement à notre gibier une guerre sans merci et que les petits, comme le *Hobereau* et l'*Emérillon*, se réservent pour la Caille, et, à son défaut, pour l'Alouette qu'ils viennent lier et enlever jusque sous le fusil du chasseur, l'honnête Cresserelle se contente, comme la Buse, de petits rongeurs, tels que la souris, le mulot, et surtout le campagnol, dont elle paraît être l'éliminateur attitré.

J'ai fait connaître, par une note dans les *Mémoires de la Société zoologique de France*, 1894, un fait curieux sur l'oiseau qui nous occupe ; je le résume en quelques mots, pour mes lecteurs d'aujourd'hui. La Cresserelle a, comme l'Effraye, l'heureuse faculté de pouvoir augmenter ou diminuer sa propagation, selon le plus ou le moins d'abondance du petit mammifère dont elle est chargée de limiter la production. En effet, la Cresserelle et l'Effraye peuvent pondre deux ou trois œufs de plus que d'habitude, et élever deux couvées au lieu d'une dans les années où le campagnol, en quantité, ravage nos champs ; tandis que, dans les années ordinaires, leur ponte redevient normale, et même, si le campagnol se fait rare, ces oiseaux, comprenant qu'ils ne peuvent nourrir tous leurs petits, n'hésitent pas à en sacrifier un ou deux, qu'ils jettent en bas de leur nid. La ponte de ce petit Faucon est habituellement de six œufs dont nous donnons un spécimen.

Autour épervier.

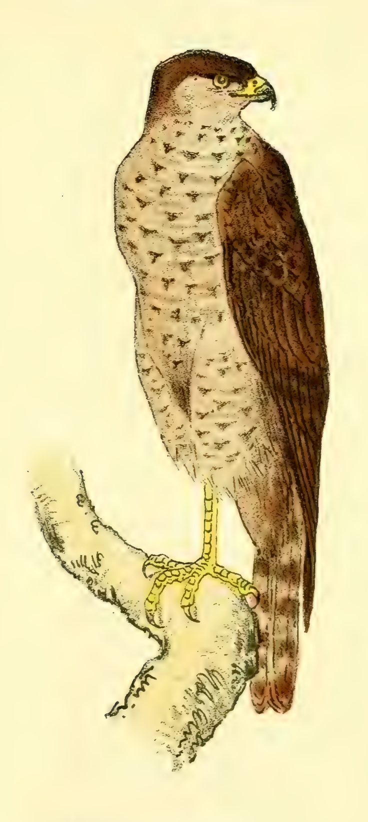
Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

Les Autours sont des oiseaux de proie aussi audacieux et aussi destructeurs que les Faucons, mais ils ont une conformation un peu différente; ils ont l'aile arrondie et la queue longue, qui leur permettent d'évoluer très facilement et de chasser sous bois, ce que ne font guère les autres Rapaces. Ils habitent les forêts dont ils ne s'éloignent guère, sinon dans les plaines qui les avoisinent. L'Épervier ressemble beaucoup à l'*Autour ordinaire* dont il semble une miniature, car il est beaucoup plus petit. Dans cette espèce la femelle a une taille presque double de celle du mâle, ce qui a fait surnommer celui-ci *tiercelet.*

Il est de passage seulement dans beaucoup de nos provinces, tandis qu'il s'arrête pour se reproduire dans d'autres, où il devient parfois sédentaire.

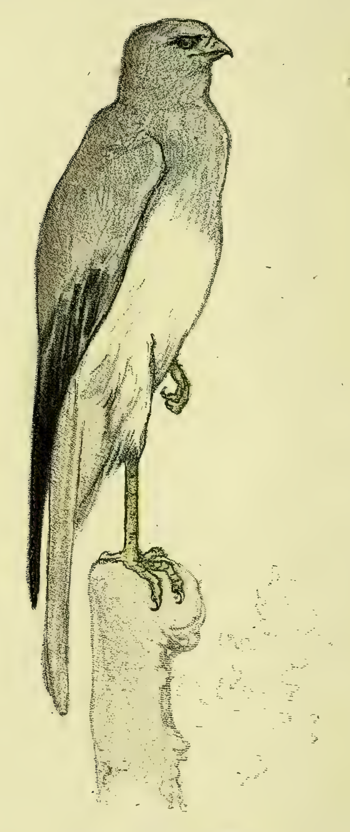
Il se nourrit d'Alouettes, d'oiseaux de toute espèce, de petits Geais et de Grives, et ne craint même pas de s'attaquer aux Pigeons domestiques, bien qu'ils soient plus gros que lui. Je l'ai vu, sous mes yeux, briser le carreau d'une fenêtre, et pénétrer dans la pièce, pour s'emparer d'un oiseau posé sur l'appui, puis après l'avoir manqué, ressortir sans quej'aie eu le temps d'intervenir. Il agit de même au surplus avec les appelants des oiseleurs en sorte qu'il partage souvent le sort de ceux dont il croyait faire ses victimes. Cela lui arrivait souvent aussi dans les tendues de raquettes, lorsqu'elles étaient encore autorisées, et qu'il savait visiter comme un tendeur de profession. Il niche d'habitude dans les taillis élevés, à quelques mètres de hauteur seulement; et construit une aire relativement très grande et très large pour sa taille. Ses œufs au nombre de quatre à six, sont de la grosseur et de la forme de ceux de la Cresserelle, mais d'un blanc sale, plus ou moins couverts de taches allant depuis le vert jusqu'au roux.

Nuisible. — Migrateur.



Autour épervier.
Tiercelet, Petit Chasserol.
Astur nisus.
Famille des Falconidés.

Nuisible. — Sédentaire et erratique.



Busard Saint-Martin.
Chasserot blanc.
Circus cyaneus.
Famille des Falconidés.

Busard Saint-Martin.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

Les Busards sont encore des Rapaces fort nuisibles, qui ont un domaine spécial : les plaines basses, les marais et les étangs qu'ils explorent sans cesse, en rasant la terre et les eaux. Le Saint-Martin mâle a, comme on le voit, une livrée gris-clair, très caractéristique, mais la femelle est rousse avec le croupion blanc.

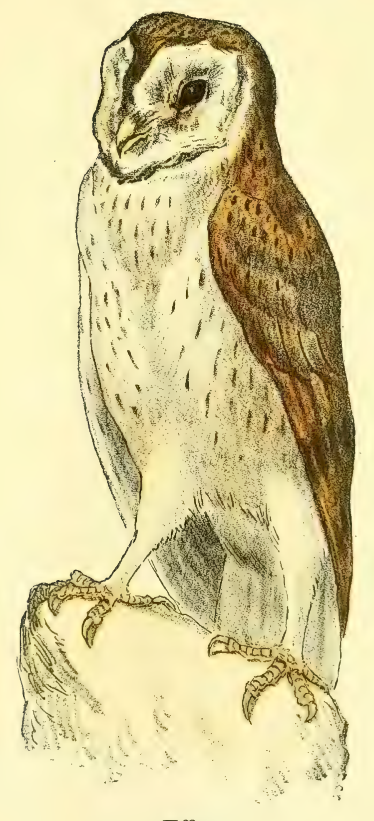
Cet oiseau détruit un certain nombre de petits rongeurs, ce qui serait fort bien, s'il s'en tenait là ; mais il capture aussi les reptiles qui ne nous font que du bien, et surtout les petits et les œufs d'oiseaux d'eau, dont il fait une grande destruction, sans dédaigner les parents quand il peut s'en emparer. Il établit son aire à terre sous les haies, dans les jonchaies et les taillis humides et même dans les prés. Il le compose extérieurement de branches et de brindilles et intérieurement d'herbes sèches et de matériaux mollets ; il y dépose fin mai de quatre à six œufs blancs unicolores. Chose curieuse, les œufs de cette même espèce pondus dans l'Europe orientale sont toujours plus ou moins ponctués de petites taches d'un rouge-brun. En 1870, dans les prés de la Goulotte, près de Noviant-aux-Prés, en allant un jour visiter un nid de cette espèce que je connaissais, je fus très surpris d'y trouver cinq œufs de Corneille noire. Le doute n'était pas possible, puisque la Corneille s'envola à mon approche et que ses œufs verts, marbrés de noir, ne peuvent être confondus avec ceux du Saint-Martin. Une seule explication de ce fait s'est présentée à mon esprit ; c'est que le nid de la Corneille noire ayant été détruit par une cause quelconque, celle-ci, prête à pondre, fut heureuse de s'emparer du nid tout préparé auquel elle avait confié ses œufs.

Effraye.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

Tandis que les Rapaces diurnes sont à peu près tous nuisibles, les Rapaces nocturnes au contraire sont tous utiles à l'exception seulement du Grand-Duc. Leurs remiges ou grandes plumes des ailes ont leurs tiges garnies d'une double rangée de barbes d'égale longueur, munies à leur tour de barbules soyeuses; en sorte que ces oiseaux, à l'aile ample et arrondie, peuvent prendre leur vol sans produire le moindre bruit. Ils ont en outre une ouïe, d'une extrême délicatesse, et un œil qui leur permet de voir pendant la nuit. Il fallait qu'il en fût ainsi pour répondre à leur raison d'être, c'est-à-dire pour chasser au crépuscule et pendant la nuit, et atteindre sans difficulté les petits rongeurs, contre lesquels ils doivent nous défendre. Ces oiseaux, ayant l'habitude d'avaler leur proie sans la dépecer, rejettent après leur digestion, et sous forme de pelotes, les poils et les os de leurs victimes. L'observateur le moins habile, en ramassant quelques-unes de ces pelotes, peut facilement se convaincre des grands services qu'ils nous rendent, en détruisant une quantité énorme de petits rongeurs. Que nos lecteurs en soient bien convaincus : un couple d'Effrayes dans une maison, capture plus de souris à lui seul que vingt chats ne pourraient le faire. Ce Strigidé est commun, habite particulièrement les clochers et les édifices élevés où il reste caché de jour, pour se mettre en chasse au crépuscule et pendant la nuit ; il y niche et pond à la mi-avril six ou sept œufs blancs de forme ovalaire, tandis que les autres Rapaces nocturnes les ont de forme quasi sphérique. Cette ponte peut aller à dix œufs, quand il y a abondance de nourriture, ainsi que je l'ai expliqué à la notice de la Cresserelle (page 4). Ceux qui auront bien voulu me lire avec attention comprendront la grande utilité de cet oiseau de nuit, et prendront sa défense contre les cultivateurs ingrats et inconscients, qui ne craignent pas de clouer à la porte de leur grange, comme un malfaiteur insigne, l'oiseau qui est peut-être le plus grand de leurs bienfaiteurs naturels.

Utile. — Sédentaire.



Effraye.
Chouette de tour.
Strix flammea.
Famille des STRIGIDÉS.

Très utile. — Sédentaire et de passage.



Hibou-moyen-Duc.
Chouette à oreilles.
Otus vulgaris.
Famille des Strigidés.

Hibou-moyen-Duc.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

Le Moyen-Duc qui est assez commun a le même régime que l'Effraye que j'ai donné à la page précédente ; mais ses habitudes sont différentes. Tantôt il vit dans les bois, à l'état sédentaire, tantôt il émigre à des époques indéterminées, suivant le plus ou le moins d'abondance des petits rongeurs auxquels il fait la guerre. Quand il est fixé en certain lieu, il adopte un arbre de son choix, de préférence un conifère, sur lequel, réuni en petite famille, il passe toutes ses journées d'hiver. C'est ainsi que, depuis plusieurs années, j'en ai quelques-uns d'installés sur un grand arbre de mon jardin ; ils sont si bien habitués à me voir me promener quotidiennement sous cet arbre, à quelques mètres d'eux, qu'ils ne s'envolent plus lors de mon passage ; ils se contentent de dresser leurs aigrettes, et d'ouvrir démesurement leurs yeux couleur de feu.

Ce Hibou se reproduit dans les bois en utilisant les vieux nids de Corbeaux et de Buses. Il y dépose six ou sept œufs, dans le courant de mars et quelquefois vers la fin de février ; ses poussins en naissant sont couverts d'un duvet blanc et soyeux, comme presque tous ceux des Strigidés. J'ai dit que cet oiseau s'emparait d'un vieux nid de Buse ; ces nids sont souvent l'objet de compétitions entre les amateurs qui ont le désir de les occuper, et j'ai vu ainsi un combat terrible entre deux Hiboux déjà installés et un couple de Pies qui voulaient les déloger. Les Pies restèrent maîtresses du terrain, après avoir tué un des Hiboux, que je trouvai mort à terre quand j'intervins, trop tard, hélas ! pour les sauver de leurs insupportables ennemies.

ORDRE DES PASSEREAUX

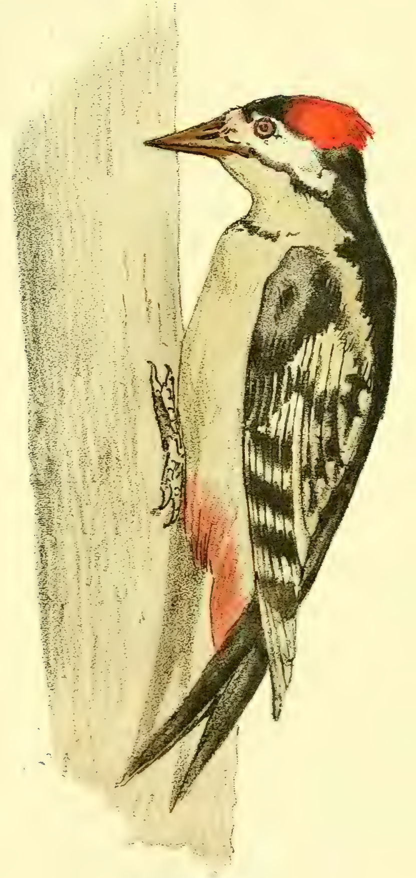
Pic-épeiche.

Représenté à 1/2 de grandeur naturelle.

Comme son nom l'indique, cet oiseau aun bec droit, allongé et solide en forme de pic, pour soulever les écorces et fouiller le vieux bois où se logent les larves, dont il se nourrit exclusivement. Il s'en sert également pour creuser dans les arbres des trous profonds, où il se reproduit. Tantôt, c'est dans les chênes où il s'est produit un commencement de pourriture, tantôt c'est dans les arbres à bois blanc et tendre qu'il creuse sa galerie. Cette habitude l'a fait considérer par les uns comme un oiseau nuisant aux arbres, et par les autres comme un insectivore très utile.

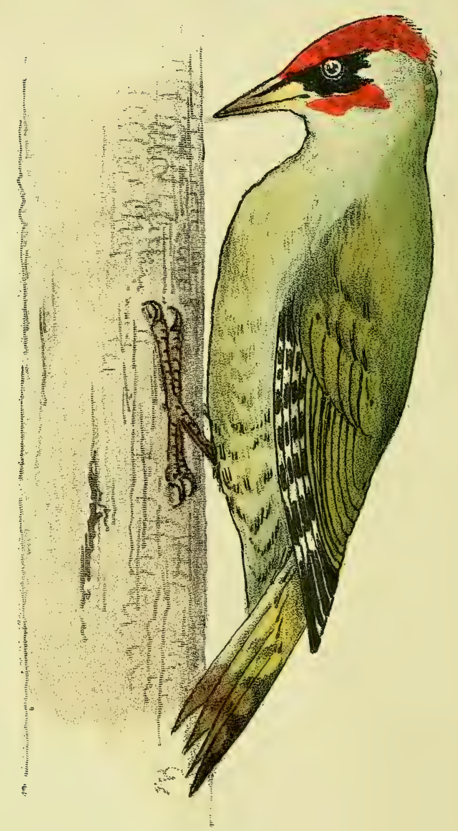
Une polémique fameuse s'éleva dans le temps entre l'abbé Vincelot, qui se déclara leur protecteur, et le comte de Baracé, leur ennemi acharné. La bataille dura longtemps, fut l'objet de bien des notes, et se termina finalement par la victoire complète de l'abbé, qui sut prouver d'une façon irréfutable que les Pics ne s'attaquent jamais qu'à des bois tendres sans valeur, quand ils ne trouvent pas à leur disposition des bois durs déjà attaqués par la pourriture. Le trou a le diamètre du corps de l'oiseau, descend de quinze à vingt centimètres dans l'arbre, et se termine par un renflement en forme de coupe. C'est là que la femelle dépose six à huit œufs blancs, polis et luisants comme l'ivoire. La femelle n'a pas de rouge à la tête, si ce n'est exceptionnellement les très vieilles, qui en ont parfois un peu à la nuque. Les jeunes, au contraire, ont tout le sommet de la tête rouge, comme une espèce voisine, un peu plus petite, qu'on nomme le *Pic-mar*, mais qui est beaucoup plus rare que l'Epeiche.

Utile. — Sédentaire.



Pic-épeiche.
Epeic Bec-bois.
Picus major.
Famille des Picidés.

Utile. — Sédentaire.



Pic vert.
Jaune bochefeuille.
Picus viridis.
Famille des Picidés.

Pic vert.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

Je n'ai pu, à la notice du Pic-épeiche, indiquer que peu des caractères communs à toutes les espèces de cette intéressante famille : je les complète ici. Les Pics ont deux doigts devant et deux doigts derrière, qui leur permettent de parcourir en tout sens le tronc des arbres, où ils passent la plus grande partie de leur existence. Quand ils s'arrêtent dans leur travail d'exploration des écorces et des bois vermoulus où ils trouvent leur nourriture, ils s'appuient sur les pennes rigides qui composent leur queue, et se reposent ainsi comme le Passereau perché sur une branche. L'anatomie de leur tête est toute spéciale, et ils ont la faculté de pouvoir allonger démesurément leur langue, qui est enduite d'une matière visqueuse, et de la darder sur les insectes, qui s'y attachent et deviennent ainsi leur proie.

Le Pic vert n'est commun nulle part, mais se trouve à peu près dans toutes nos forêts, excepté dans les hautes montagnes, où il est remplacé par le *Pic noir*. Son cri d'appel se compose d'une série de notes en gamme chromatique descendante, et il a une sorte de chant très sonore qu'il fait entendre de très loin, au moment des amours. Il niche dans les trous naturels des arbres, qu'il agrandit au besoin, et ce n'est qu'à défaut de ceux-ci qu'il en creuse de nouveaux. La ponte a lieu au mois de mai, et se compose de sept à neuf œufs ovalaires d'un blanc lustré. En 1880, ces oiseaux avaient beaucoup souffert de la faim et quelques-uns s'étaient réfugiés dans les jardins, près de nos maisons. L'un d'eux eut l'idée de percer d'outre en outre un panier de mouches à miel d'un de mes voisins, qui avait négligé de fermer son rucher. Il en dévora toutes les mouches sans toucher au miel. Je dois dire, pour rendre justice à ce pauvre affamé, que ce cas est fort rare.

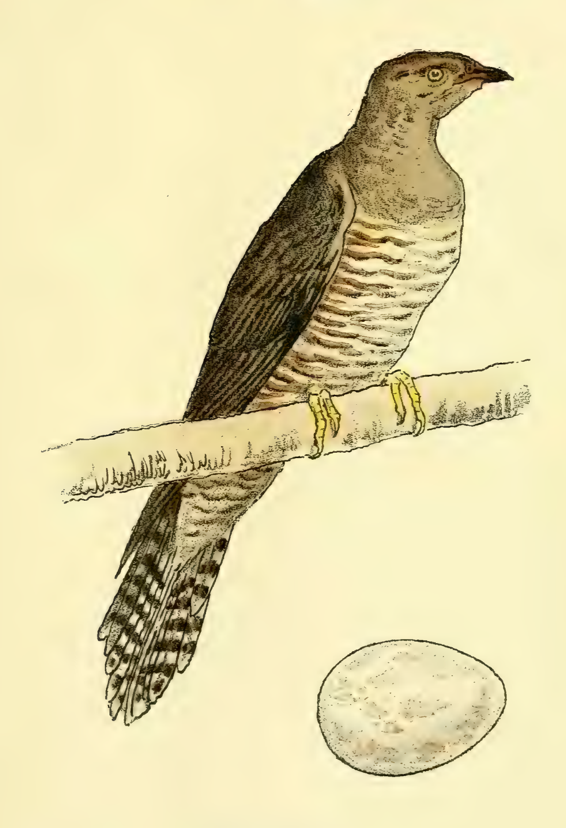
Coucou gris.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

Voici un bien curieux et bien original oiseau qui n'est pas rare, et dont cependant la vie ne nous est pas encore parfaitement connue. Son nom vient évidemment de son cri, car les Latins l'appelaient *Cuculus*, qu'ils prononçaient coucoulous. Le mâle est gris, mais la femelle est rousse bariolée de noir, et si différente qu'on a fait longtemps deux espèces du mâle et de la femelle. Le Coucou nous arrive en avril, se reproduit dans notre pays, et repart en septembre pour passer l'hiver dans une région plus chaude; il se nourrit d'insectes et particulièrement de chenilles velues, que les autres oiseaux dédaignent en général. Il ne fait pas de nid, mais dépose ses œufs, un par un, dans les nids d'une foule de petits Passereaux. Cet œuf, extrêmement petit pour la taille de la pondeuse, égale à peine en volume celui du Bruant jaune. Il varie infiniment dans sa coloration, depuis le bleu unicolore jusqu'au blanc couvert de traits ou de taches de toutes les nuances.

Il ne faut pas croire que le Coucou abandonne sa progéniture aux bons soins de ses parents d'adoption; il la surveille au contraire, porte aussi de la nourriture, et j'ai lieu de croire que les mâles, qui sont beaucoup plus abondants que les femelles, sont spécialement chargés de l'entretien du petit dont les parents d'adoption ne pourraient pas satisfaire le robuste appétit. Un fait certain, c'est que la femelle du Coucou pond à terre, prend l'œuf dans sa gorge, et le transporte ainsi dans le nid adopté, et sans le déformer, bien qu'il soit souvent en forme de boule avec une étroite entrée. On trouve souvent, soit les œufs, soit les petits du Passereau jetés en bas du nid d'adoption, mais on n'a pas encore pu savoir par quel procédé d'intimidation le Coucou peut ainsi forcer un autre oiseau à donner tous ses soins à un petit étranger, en abandonnant sa propre famille.

Utile. — Migrateur.



Coucou gris.
Cuculus canorus.
Famille des Cuculidés.

Nuisible. — Sédentaire.



Martin-pêcheur.
Garde-robe.
Alcedo ispida.
Famille des Alcédinidés.

Martin-pêcheur.

Représenté presque de grandeur naturelle.

Le Martin-pêcheur, l'un de nos plus jolis Passereaux assurément, vit sur nos étangs et nos cours d'eau, de préférence sur ceux qui ne se congèlent pas en hiver, mais où il n'est jamais bien commun. C'est une espèce qui fut très éprouvée par les rudes hivers de 1870 et 1880, et qui commence seulement à redevenir abondante. Elle a un cri bref et perçant, le vol droit et fort rapide, se nourrit d'insectes et de petits poissons, qu'elle sait capturer avec une patience et une adresse admirables. On comprend dès lors que les pisciculteurs portent à cet élégant pêcheur une rancune assez justifiée. Il faut le voir immobile, sur une roche qui émerge, ou sur une branche qui s'abaisse au-dessus de l'eau, puis fondre tout à coup sur sa proie, qu'il manque très rarement. Si c'est un petit poisson, après s'être reposé sur son perchoir, il commence par le retourner, car il l'avait pris en travers, puis l'avale après l'avoir dépecé, si du moins on ne le dérange pas dans son agréable besogne.

Le Martin-pêcheur creuse, dans les berges ou les tertres à pic des cours d'eau, des boyaux souterrains qui ont souvent plus d'un mètre de profondeur, où il établit son nid, et y dépose sept, huit et jusqu'à dix œufs sphériques, blancs et polis comme l'ivoire. Cette ponte est souvent détruite par les rats d'eau; aussi quand il y a des carrières de sable, faciles à creuser, dans son voisinage, notre oiseau ne manque pas de leur donner la préférence pour y établir son nid.

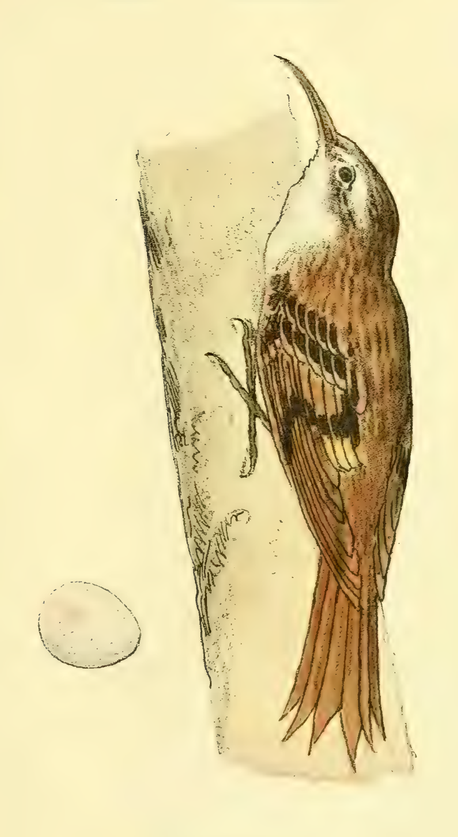
Grimpereau.

Représenté grandeur naturelle.

Le Grimpereau est assez commun, et vit sédentaire dans nos bois et dans nos jardins; il appartient à cette intéressante famille des Grimpeurs, qui vivent exclusivement de larves et d'insectes, et qui comptent parmi les plus utiles. Il y a deux formes très voisines de Grimpereaux; une, le *Grimpereau de Costa*, se distingue de son congénère par un ventre plus blanc, plus argenté, et par l'ongle du pouce, beaucoup plus allongé : il habite les hautes montagnes de la France et de la Suisse, où il vit confiné, et qu'il ne quitte que lorsqu'il y est contraint par les rigueurs de la température. L'autre forme, celle dont j'ai à parler, vit dans nos régions tempérées, où on le voit grimper sans cesse au tronc des arbres, qu'il débarrasse des plus petits insectes, de leurs larves et de leurs œufs. Confiant comme le Rouge-gorge, il se laisse approcher sans la moindre méfiance et sans cesser son travail. Pourtant, dès la fin de février et aux premiers beaux jours, il se repose par moments pour nous dire sa petite et modeste chanson. Il construit son nid de mousse et de fines brindilles, lui donne la forme d'une boule, l'adapte à un trou d'arbre, plus souvent sous une écorce soulevée, et le garnit à l'intérieur d'une bonne couche de plumes enroulées.

C'est au commencement de mai que la ponte a lieu, plus nombreuse que celle de son congénère; elle se compose de dix, douze, et quelquefois quinze œufs assez courts, d'un blanc rosé, plus ou moins couverts de petites taches de couleur brique.

Utile. — Sédentaire.



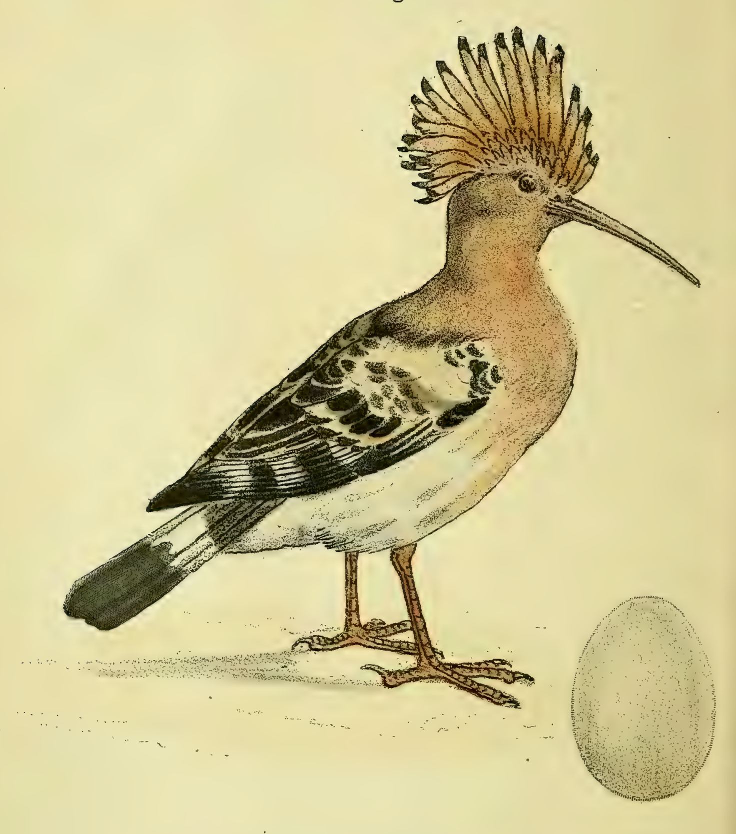
Grimpereau.

Grimpant.

Certhia brachydactyla.

Famille des Certhiidés.

Utile. — Migrateur.



Huppe vulgaire.
Coq-bois, Boulbout-Pupue.
Upupa epops.
Famille des UPUPIDÉS.

Huppe vulgaire.

Représenté à 1/2 de grandeur naturelle.

La Huppe est un de nos plus jolis oiseaux, et la seule espèce du genre plutôt africain qu'européen qui vienne nous visiter dans le moment le plus chaud de l'année, et à l'époque de sa reproduction. C'est une espèce qu'on voit un peu partout, mais qui n'est commune nulle part. C'est elle qui clôt l'immigration du printemps, car elle ne nous arrive qu'au commencement de mai et nous quitte de très bonne heure, dès le mois d'août. A son arrivée, elle fréquente beaucoup les routes où elle trouve en abondance son aliment favori : le Bousier, qui vit sur les excréments des chevaux. Peu après, elle se cantonne dans les bois voisins des prairies et des terrains en friche, où elle se prépare à la reproduction, en faisant entendre son cri d'appel *bout-bout,* qui lui a fait donner l'un de ses noms vulgaires. Elle niche dans les creux naturels des arbres, et y pond fin mai six œufs, rarement plus ou moins, qui sont fort allongés et dont nous donnons un spécimen. Elle ne prend pas le soin, comme la plupart des oiseaux nichant dans les trous, d'enlever au fur et à mesure de leur émission les fientes de ses petits; et en outre, comme les insectes qu'elle leur apporte exhalent un parfum qui n'a rien d'agréable, il s'ensuit que le nid répand une odeur fétide, qui a valu à son propriétaire l'un de ses noms, *pupue.*

J'ai su que de jeunes dénicheurs, ayant inconsciemment introduit leur main dans cette demeure trop odorante, avaient longtemps gardé le souvenir de cet étrange parfum; mais la leçon trop douce ne fut pas comprise, et nos jeunes vauriens continuèrent au printemps suivant leurs odieuses destructions d'œufs et de petits de nos meilleurs auxiliaires.

Corneille noire.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

La Corneille noire ressemble à tous ses congénères, qui ont entre eux un grand air de famille. Le *Grand Corbeau* se distingue par sa taille, qui égale celle de la Buse. Le *Freux* par le tour de son bec dégarni de plumes, du moins chez l'adulte. La *Corneille mantelée* par son mantelet gris, et le *Choucas* par sa nuque de même nuance. Tous sont sociables, quoique querelleurs, observateurs, même intelligents, hardis, voleurs, gourmands, et mangeant de tout. Une Corneille noire que j'avais élevée agaçait les chiens, mangeait la soupe des chats et des poules, et volait tout ce qu'elle trouvait. C'est ainsi qu'une fois elle prit les ciseaux d'une femme et les porta sur un toit; une autre fois une boîte d'allumettes chimiques, qu'elle emporta en haut d'un conifère, où, à force de les becqueter, elle les fit allumer, quoiqu'elles fussent de la Régie, et à son grand effroi. Je pourrais citer bien d'autres faits, mais cela suffit pour montrer que, malgré son goût pour la domesticité, c'est un oiseau insupportable à élever. Cette Corneille a peut-être, plus encore que ses congénères, une animosité native contre les oiseaux de proie, qu'elle harcelle en toute circonstance, souvent avec succès, car elle est armée d'un bec robuste et redoutable.

L'an dernier, deux couples de Corneilles avaient attaqué un couple de Milans noirs, près d'une aire contenant des œufs; au milieu du combat qui se livrait en l'air, je vis tout d'un coup l'une des Corneilles se détacher du groupe, et se diriger à tire-d'aile vers le nid des Milans, dont elle fracassa les œufs. La Corneille établit son nid au sommet des arbres; il est composé de petites branches reliées avec de la boue, et garni à l'intérieur de laine, de mousse, de crin, et de tous les matériaux mollets du même genre qu'elle a pu se procurer. La ponte est de quatre à six œufs d'un vert de pré, striés et tachés de marbrures d'un brun plus ou moins foncé.

Indifférent. — Sédentaire.



Corneille noire.
Corbé.
Corvus corone.
Famille des Corvidés.

Très nuisible. — Sédentaire.



Pie ordinaire.

Agasse.

Pica caudata.

Famille des Corvidés.

Pie ordinaire.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

La Pie est commune, particulièrement dans les pays de plaines fertiles en gibier; elle n'habite point les forêts, mais seulement les lisières des petits bois, les parcs et les jardins. Elle est omnivore comme les Corvidés, détruit beaucoup d'orthoptères et d'insectes de toute sorte; mais aussi elle déchiquète sans pitié les jeunes oiseaux, les Perdreaux dont elle a pu s'emparer, sans négliger les œufs, qu'elle aime pardessus tout. Elle est bavarde, rusée, voleuse, et surtout batailleuse; j'ai raconté, page 8, comment deux Pies avaient pu, en un instant, tuer un Moyen-Duc.

A mon avis, ce Corvidé doit être classé parmi les oiseaux nuisibles, ce qui ne diminuera pas beaucoup l'espèce, car il est très difficile à détruire. Il bâtit son nid en mars-avril, et en construit plusieurs à la fois, pour dépister les recherches. Les nids trompeurs sont placés bien en vue au sommet des arbres, et construits en plein jour; mais le vrai, édifié dès l'aube, en cachette, est soigneusement dissimulé au haut d'un arbre branchu, d'un conifère, souvent au milieu d'un fourré d'épines noires; il est construit avec des brindilles épineuses et surmonté d'une voûte à claire-voie, qui en défend l'approche, avec une double entrée, ce qui permet à la couveuse de le quitter du côté qu'elle préfère, et sans froisser sa longue queue. Elle pond dans le courant d'avril cinq, six et même sept œufs, qui ont beaucoup d'analogie avec celui du Choucas, que nous avons figuré. Quand on les prend, elle recommence sa ponte comme la plupart des oiseaux, mais je ne pense pas qu'elle en fasse normalement plus d'une. J'ajoute encore que les auteurs, notamment M. Martin, au Blanc, l'un de nos observateurs les plus émérites, sont d'accord avec moi pour reconnaître que la Pie, malgré quelques qualités, est extrêmement nuisible, et que tout chasseur digne de ce nom ne doit jamais manquer l'occasion, quand il la trouve, de lui envoyer un coup de fusil, tout comme aux chats rencontrés à l'affût dans une luzerne.

Corneille choucas.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

Le Choucas a les goûts et les aptitudes de ses congénères que j'ai résumés dans la notice à la page 5. Toutefois il se montre plus frugivore; car, ainsi que le *Freux* dont il se rapproche sous ce rapport, il recherche tous les fruits avec passion; notamment les cerises, les fraises, et les pois qu'il arrache au moment de leur sortie de terre, au grand mécontentement des jardiniers. J'ajouterai, pour compléter l'histoire de son régime, qu'il détruit beaucoup d'insectes : orthoptères, vers blancs, hannetons, et, hélas aussi, des petits d'oiseaux, notamment d'Alouettes que j'ai trouvés dans son nid. L'emplacement de celui-ci est pour cet oiseau comme pour beaucoup d'autres, la raison déterminante de leur installation dans une région. En voici un exemple : il y a une dizaine d'années, en faisant faire des réparations autour du château que j'habite, j'y fis ménager par les ouvriers toutes les ouvertures susceptibles de donner asile aux oiseaux, qui ne tardèrent pas à en profiter. Dès l'automne de la même année, des Choucas en maraude s'y installaient pour y casser et manger des noix; depuis ce moment ils ne quittèrent plus la place, où quatre couples s'installaient pour nicher au printemps suivant, et devinrent la souche d'une colonie, qui n'a cessé de s'accroître jusqu'aujourd'hui. Ces oiseaux se sont habitués à moi, et me montrent une telle confiance quand je passe près d'eux, qu'il me faut un véritable courage pour autoriser mon jardinier à leur tirer quelques coups de fusil, quand ils lui causent par trop de dommages dans son jardin.

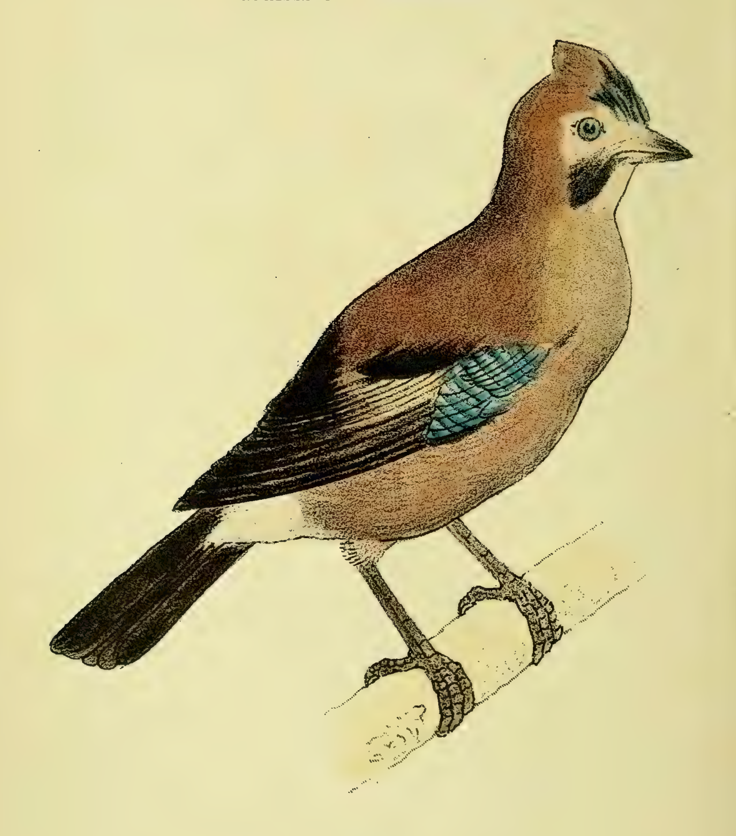
Le Choucas niche en avril comme ses congénères; la ponte est de cinq à sept œufs, dont nous donnons un spécimen planche 71. L'hiver venu, ces oiseaux se joignent aux autres Corvidés avec lesquels ils vivent en bandes, sur les routes, les fumiers répandus dans les champs, le bord des ruisseaux d'eau vive, où ils trouvent toujours quelques épaves, suffisantes à leur robuste appétit.

Indifférent. — Sédentaire.



Corneille choucas.
Corneille-de-tour.
Corvus monedula.
Famille des Corvidés.

Nuisible. — Sédentaire.



Geai.

Jacques.

Garrulus glandarius.

Famille des Corvidés.

Geai.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

Classer les oiseaux qui nous font du mal parmi les nuisibles, et ceux qui nous font du bien, et ce sont les plus nombreux, parmi les plus utiles, c'est chose facile; mais c'est différent et souvent difficile, quand il s'agit d'assigner une place aux oiseaux qui nous font, à la fois, du bien et du mal. C'est là le cas du Geai : il a tous les défauts de la Pie, et, comme elle, détruit une foule d'œufs et de jeunes oiseaux; mais c'est aussi un semeur, un semeur de glands, qui, à ce titre, rend des services dans certaines régions. Dans la Champagne dite pouilleuse, on a, depuis soixante ou quatre-vingts ans, boisé en conifères une grande quantité de terrains jusque-là incultes. Or, j'ai constaté dans maints endroits que des chênes croissaient au milieu de ces plantations, et y prenaient même une place assez importante, alors qu'on n'en avait jamais planté. C'est le Geai, grand amateur de glands, qui les avait semés. Lorsque cet oiseau a cueilli un gland, il l'emporte au loin pour le manger; et si à ce moment il est dérangé, il lâche sa graine et s'enfuit. C'est là la cause première de la multiplication des chênes, dont je viens de parler. Pourtant, comme ce bienfait est une exception qui ne produit d'effet utile que dans certaines régions, je n'hésite pas à classer le Geai dans les nuisibles. Le Geai habite nos bois, où il se reproduit communément. Il établit son nid sur un arbre au point de jonction d'une grosse branche, ou sur de jeunes baliveaux branchus. Il le fait petit par rapport à sa taille, extérieurement en brindilles, et le garnit intérieurement toujours de la même manière, avec de petites racines; il y dépose, au commencement de mai, cinq ou six œufs, rarement sept, d'un blanc grisâtre tachés de brun, et parfois de petits traits noirs, fins comme des cheveux.

Etourneau.

Représenté à 1/2 de grandeur naturelle.

Il y a vraiment lieu de se demander si l'Étourneau est migrateur ou sédentaire. En effet, si d'habitude il nous quitte en novembre pour nous revenir dès la fin de février, dans les hivers doux, beaucoup d'entre eux ne nous quittent pas du tout, et commencent à gazouiller dès les premiers beaux jours. Cet oiseau est très sociable, et vit en grandes troupes, excepté au moment de la pariade. Il est commun dans toutes nos régions d'altitude moyenne, et passe son existence très souvent en compagnie de quelques Corneilles, dans les prairies, dans les champs en culture, et autour des troupeaux. Il fait une grande destruction d'insectes, particulièrement des parasites des animaux ; mais il a aussi un goût trop prononcé pour les cerises et les raisins dont il fait une grande consommation, quand on n'a pas soin de l'éloigner au moyen de quelques coups de fusil. Il fait deux couvées dans les trous des arbres, quelquefois même dans les nids artificiels ; la première en avril, et la seconde environ deux mois après. Sa ponte est généralement de six œufs aussi lustrés que ceux des Pies, mais d'une jolie couleur bleu-vert unicolore. Après la première couvée, dès que les petits peuvent se suffire, ils se réunissent pour vivre en famille ; après la seconde couvée, tous, jeunes et vieux se rassemblent pour vivre en communauté, et adoptent un endroit où ils se croient en sûreté pour y passer la nuit. Rien d'intéressant comme de voir cette réunion à la chute du jour, quand l'endroit choisi est par exemple un étang. Des centaines de bandes, composées chacune de centaines d'individus, arrivent de minute en minute de tous les points de l'horizon, et, en moins d'un quart d'heure, tous sont perchés les uns près des autres sur les roseaux qui leur servent d'abri pour la nuit. L'Étourneau supporte très bien la captivité, et vit facilement en cage ; il a l'aptitude de retenir et de répéter assez fidèlement les airs qu'on lui a appris.

Indifférent. — Migrateur et sédentaire.



Étourneau.

Sansonnet.

Sturnus vulgaris.

Famille des Sturnidés.

Indifférent. — Migrateur.



Pie-grièche écorcheur.
Agasse-crouer, Mégronère.
Lanius collurio.
Famille des Laniidés.

Pie-grièche écorcheur.

Représenté à 1/2 de grandeur naturelle.

Cette charmante petite Pie-grièche nous arrive assez tardivement, à la fin d'avril, pour se reproduire et nous quitter de fort bonne heure. Elle se plaît dans les bois, taillis, dans les jardins et dans les parcs, où elle se nourrit d'insectes de différentes espèces. On l'accuse aussi de faire la guerre aux petits oiseaux, mais je n'ai jamais constaté le fait par moi-même; je suis disposé à considérer les Pie-grièches en général comme des oiseaux assez utiles, mais en faisant une exception pour la plus grande espèce du genre : la *Pie-grièche grise*, qui est carnassière, ce qui est bien connu, car Buffon l'avait classée parmi les oiseaux de proie. Voici, au sujet de cette espèce, un fait dont j'ai été témoin : à Gentod-Bellevue, sur le lac de Genève où j'étais en villégiature, j'ai vu une Pie-grièche grise s'emparer d'un Pinson, et l'enfiler sur une épine d'acacias qui lui traversait le corps, le plumer et le manger sur place. Je reviens à la Pie-grièche écorcheur, qui place son nid, artistement bâti comme celui de toutes ses congénères, au milieu d'un buisson touffu, ou sur un conifère; elle lui donne la forme d'une coupe et le tresse avec des graminées fraîches, mélangées de mousse et de radicelles. Les plantes qu'elle emploie sont souvent odorantes, en sorte que le nid exhale un doux parfum. La ponte est de quatre à six œufs très jolis. Cet oiseau est très hardi et très courageux; il n'hésite pas à défendre sa progéniture contre des oiseaux plus gros et plus forts qui cherchent à s'en emparer. Il ne fait qu'une ponte, ne quitte pas ses petits même quand ils sont grands, et voyage en famille jusqu'au moment du départ, qui dépasse rarement la fin d'août.

Moineau domestique.

Représenté presque grandeur naturelle.

Nous avons deux espèces de Moineaux très communs : le *domestique*, qui est installé autour des habitations, et le *Friquet*, qui préfère la vie des champs. Tout le monde connaît le premier, qui vit autour de nous en parasite, pillant partout où il en trouve l'occasion ; hardi et entreprenant, il s'introduit dans les greniers à grains, dans les poulaillers, dans les mangeoires des bestiaux ; mais comme il est fin et rusé, il se laisse difficilement surprendre, et c'est seulement au moment de la neige, et quand la faim lui enlève sa pénétration habituelle, qu'il se laisse parfois surprendre par les enfants, ses ennemis-nés. Malgré tout, le Moineau nous rend des services, car il détruit beaucoup d'insectes, particulièrement au moment des nichées ; il en nourrit exclusivement ses petits, et le hanneton entre pour une large part dans cette alimentation.

Les Américains ont cru bien faire en introduisant et en acclimatant chez eux cet oiseau qui les avait séduits par son effronterie même, et pour lequel ils ont édicté des lois spéciales. Mais notre Pierrot s'est si bien trouvé de ce régime exceptionnel, qu'il a prospéré, et qu'il s'est multiplié d'une façon telle, dans son pays d'adoption, que ses protecteurs, après constatation des résultats, ont dû prendre de nouvelles mesures législatives pour enrayer la trop grande multiplication de leur ancien ami.

Le Moineau fait deux pontes par an, quelquefois trois ; il place son nid, fait sans art, dans une crevasse de mur, sous une tuile, dans un vieux nid d'Hirondelle, et parfois même il lui donne la forme d'une boule pour l'établir soit dans une persienne, soit en haut d'un peuplier. La ponte est habituellement de cinq ou six œufs.

Indifférent — Sédentaire.



Moineau domestique.
Pierrot.
Passer domesticus.
Famille des Fringillidés.

Utile. — Migrateur et sédentaire.



Pinson ordinaire.

Pinson.

Fringilla cœlebs.

Famille des Fringillidés.

Pinson ordinaire.

Représenté presque grandeur naturelle.

Le gentil Pinson est un des oiseaux les plus répandus de notre pays, et dans les régions où il est de passage; il arrive de jour, depuis le courant de février, jusqu'à la mi-mars, les femelles précédant d'habitude les mâles de huit ou dix jours. Il repart depuis le milieu d'octobre jusqu'à la fin de novembre, mais il n'y a guère de régions tempérées, où il n'en reste quelques-uns pendant l'hiver. Il se plaît partout, dans les bois comme dans les jardins, et dès la fin de février, si le temps est doux, il nous annonce le retour des beaux jours, en lançant vers le ciel sa joyeuse et éclatante chanson. Il a aussi un cri rauque qu'il réserve pour les mauvais temps, et qui a donné lieu à ce dicton : *Le Pinson chante la pluie.* Malgré son bec de granivore, cet oiseau est grand amateur d'insectes, et surtout de mouches qu'il sait fort bien gober au vol, à la façon du Gobe-mouche. Il accepte très bien la captivité, devient très familier, et très sensible aux gourmandises qu'on peut lui offrir; telles que les pépins de pommes ou de poires. Il est très estimé par les éleveurs du Nord et de la Belgique, et donne lieu à des concours de chant; mais on m'a assuré que certains amateurs pour obtenir un chant plus fréquent n'hésitaient pas à lui crever les yeux. Si la chose est vraie, c'est, à mon avis, une cruauté impardonnable. Le Pinson fait deux nichées, la première en avril-mai et la seconde en juin-juillet; son nid est un modèle, il le compose de mousse et de lichens, habilement entrelacés avec des fils d'araignées; modelé à l'intérieur avec de la laine, du crin et des plumes; il le place sur une grosse branche à son enfourchure, ou contre le tronc. Il y dépose quatre ou cinq œufs dont nous représentons un spécimen caractéristique.

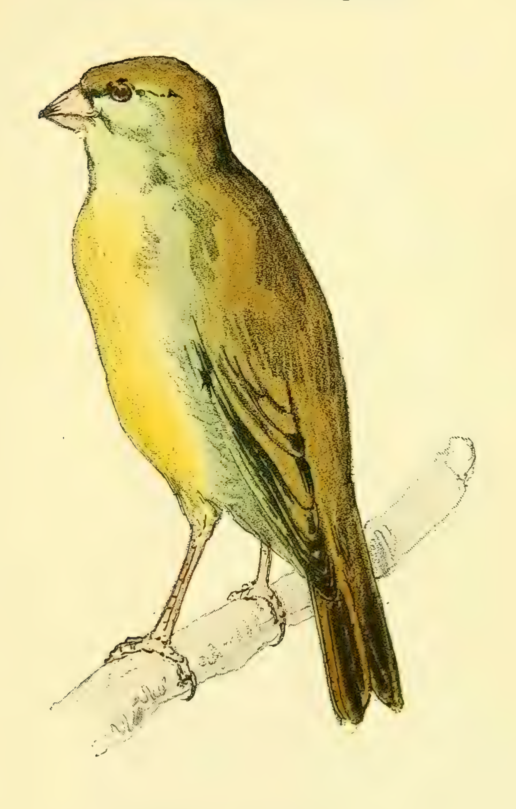
Verdier ordinaire.

Représenté grandeur naturelle.

Certains de nos oiseaux sont à la fois migrateurs et sédentaires, c'est-à-dire que, dans une même espèce, certains sujets ne nous visitent qu'aux passages, ou au moment de leur reproduction, tandis que d'autres passent toute leur existence près de nous. En outre, quelques-uns, qui sont des migrateurs dans les régions froides de la Suisse, de la Belgique et du nord-est de la France, sont au contraire sédentaires dans l'ouest et dans le midi de notre pays. On voit, par ce simple exposé, combien les expressions migrateurs ou sédentaires sont élastiques, et combien il importe de ne pas leur reconnaître une exactitude rigoureuse et scientifique.

Le Verdier, dont je dresse la notice, et que j'indique à la fois comme migrateur, ce qu'il est en Lorraine, par exemple, est au contraire sédentaire dans le sud-ouest de la France. C'est un oiseau bien modeste dont le cri d'appel est dur, mais dont le chant, au moment des amours, est assez doux, car certaines notes rappellent celles du Canari. Il habite peu les bois, mais préfère les parcs, les vergers et les jardins, où il vit d'insectes et de petites graines insignifiantes. Il fait tantôt une, tantôt deux couvées, construit son nid sans art, et y pond quatre ou cinq œufs semblables à ceux de tous les Fringillidés. D'habitude, c'est sur les arbres qu'il établit le berceau de sa future famille; mais j'en ai connu un couple qui est revenu plusieurs années de suite le refaire à cinquante ou soixante centimètres de hauteur dans un groseillier à maquereaux. Les Verdiers qui émigrent passent en mars et en octobre, et comme c'est un oiseau qui se prête à merveille à servir de meute et d'appelant, il était très apprécié des oiseleurs qui tendaient à la tirasse, quand ce mode de chasse si pernicieux était encore autorisé.

Utile. — Sédentaire et migrateur.



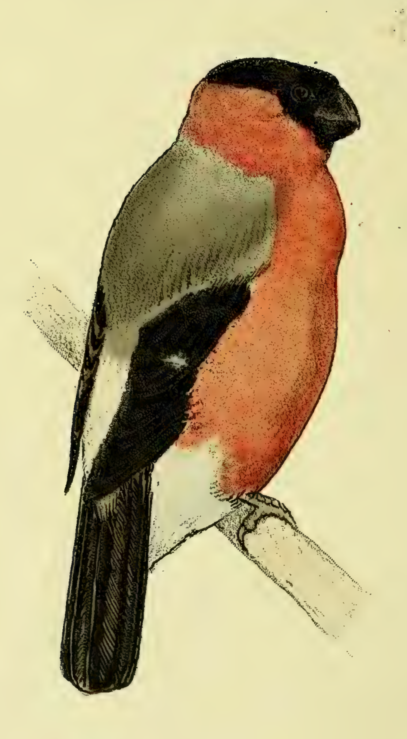
Verdier ordinaire.

Rutant, Térin-Bruant.

Fringilla chloris.

Famille des Fringillidés.

Indifférent. — Sédentaire.



Bouvreuil vulgaire.
Pionne.
Pyrrhula vulgaris.
Famille des Fringillidés.

Bouvreuil vulgaire.

Représenté presque grandeur naturelle.

Ce charmant oiseau qui, sans être rare, n'est commun nulle part, appartient à un genre composé de six ou sept espèces, qui rivalisent toutes entre elles par leur joli plumage, dont le rouge et le rose sont les couleurs dominantes, et qui, malgré cette brillante livrée, sont les hôtes habituels des régions les plus froides de l'Europe orientale, et même de la Sibérie; en sorte qu'elles ne visitent notre pays que rarement et accidentellement. Ces couleurs ne sont d'ailleurs que l'attribut du mâle; ainsi chez la femelle de notre Bouvreuil, le joli rouge qui décore ses parties inférieures est remplacé par du gris. Cet oiseau préfère les bordures des bois, et les bosquets des parcs à tous autres lieux; il y vit solitaire, faisant entendre de loin en loin son doux et plaintif sifflet. Il se nourrit de baies de toutes sortes, de mûres sauvages et en particulier du fruit du troëne, et en hiver de graines dures telles que celles du lilas, du staphilier, et autres du même genre, sachant, quand elles lui font défaut, se rabattre sur les bourgeons des arbres et arbustes. Il est très apprécié des oiseleurs, qui s'en emparent facilement, car il arrive au premier coup de l'appeau; il supporte bien la captivité, apprend très facilement à siffler certains airs, mais, en cage, perd un peu de l'intensité de sa belle couleur. Il niche au commencement de mai, et place sur les buissons, à peu de hauteur, son nid de mousse, dans lequel il fait toujours entrer quelques fines brindilles, qui en sont comme l'élément caractéristique. Les œufs, habituellement au nombre de cinq, sont d'un vert clair, semés de quelques petits points d'un beau brun noir. Il y a, dans les montagnes élevées, une seconde race ou forme de notre Bouvreuil commun que l'on a nommé le *Ponceau*, mais qui ne se distingue de l'autre que par une taille un peu plus forte.

Chardonneret élégant.

Représenté grandeur naturelle.

Cet oiseau, assez commun, compte parmi les plus intéressants, tant par son chant, que par son élégante beauté. La femelle ressemble au mâle, mais avec une coloration moins vive et plus modeste. Le Chardonneret vit un peu partout de petites graines, de baies, d'insectes et, principalement, de la semence de la plante qui lui a donné son nom. Bien que d'un caractère emporté et quinteux, il est sociable et vit en famille, parfois en grande troupe, jusqu'au moment de la pariade qui a lieu en mai. Son nid ressemble en petit à celui du Pinson ; mais, au lieu de le placer contre le tronc d'un arbre, il l'édifie à l'extrémité des branches où il est parfaitement caché par les feuilles naissantes et mollement balancé par le vent. Pourtant il lui arrive parfois d'être renversé par l'orage; j'ai été témoin du fait et de ses conséquences. Il y a quelques années, un nid fut ainsi détruit dans mon jardin; pendant quelques jours le couple se consulta, puis se remit résolument à l'ouvrage et, cette fois, construisit son berceau contre le tronc d'un tilleul, à l'abri d'une branche naissante, afin d'être protégé contre l'ouragan. Sa réflexion fut récompensée, et les petits quittèrent le nid sans encombre.

Le Chardonneret pond quatre ou cinq œufs, ayant l'aspect général de tous les œufs de Fringillidés. En résumé, c'est un oiseau très apprécié des oiseleurs, par sa rusticité, sa gentillesse et sa beauté. Il en est de même de deux Fringilles de son groupe, le *Tarin* et le *Cini*, qui sont fort intéressants, et dont je me reprocherais de ne pas parler.

Le *Tarin* est d'une jolie nuance verte et jaune ; il est petit, trapu, toujours en mouvement, et adore de se promener la tête en bas, sur les cônes des arbres verts; il chante assez agréablement et se plaît en captivité, où il devient très familier. Le *Cini* porte une livrée presque semblable, mais il est plus allongé, plus svelte et plus distingué ; il est un peu moins robuste, mais rachète ce petit défaut par une voix dont il se sert à merveille, car c'est un artiste consommé. Je reviendrai d'ailleurs sur ces espèces intéressantes.

Utile. — Sédentaire et de passage.



Chardonneret élégant.
Carduelis elegans.
Famille des Fringillidés.

Utile. — Sédentaire et de passage.



Linotte ordinaire.
Linot de vigne.
Cannabina linotta.
Famille des Fringillidés.

Linotte ordinaire.

Représenté presque grandeur naturelle.

La Linotte est commune dans les pays de plaines où l'on cultive le lin ou la navette, mais sans être rare dans les autres régions. Elle nous arrive en troupes en mars pour se reproduire, et repart en octobre-novembre ; quelques-unes ne nous quittent pas, et, réunies en grandes bandes, passent l'hiver près de nous.

Il y a quelques années, par une belle neige du mois de février, étant à la chasse, l'oreille tendue en attendant l'arrivée du sanglier, j'entendis tout à coup un magnifique concert d'oiseaux qui chantaient à l'envi, comme au milieu de l'été. Je courus vers eux et, dans une coupe où de nombreux chardons émergeaient de la neige, je vis ces plantes couvertes de Linottes et de Chardonnerets ; c'étaient mes petits chanteurs qui me prouvaient ainsi, par le plus beau des raisonnements du monde, qu'ils ne craignent pas le froid, mais seulement le manque de nourriture.

D'ordinaire, ce n'est guère qu'au moment de la pariade, c'est-à-dire en avril, que la Linotte commence à nous faire entendre sa douce et suave chanson. Elle construit son nid dans les haies, dans les arbustes à feuilles persistantes, et le compose de tiges de graminées à demi desséchées, comme la plupart des Fauvettes, le garnit de laine et de crin à l'intérieur, et y dépose en mai cinq ou six œufs. Comme j'ai trouvé son nid en juin-juillet, il y a lieu de croire qu'elle fait deux pontes. La Linotte vit de toutes espèces de bestioles, et de petites graines auxquelles elle préfère les semences des plantes potagères ; telles que laitues, salsifis, etc..., quand le jardinier n'y met pas ordre.

Bruant jaune.

Représenté presque grandeur naturelle.

Le Bruant jaune fait partie d'un genre qui compte un grand nombre d'espèces, et qui relie les Fringillidés aux Alaudidés. Les oiseaux de ce groupe, en effet, bien que pouvant se percher, préfèrent, comme les Alouettes, passer à terre la plus grande partie de leur existence. Quelques-uns d'entre eux, que les ornithologistes ont nommé Plectrophanes, ont l'ongle du pouce très long et presque droit, comme les véritables Alouettes.

Le Bruant jaune est assez variable dans sa livrée, et il y a de vieux mâles qui, lors de leur plumage de noce, ont la tête et le cou d'un beau jaune sans tache. La femelle est toujours moins colorée et porte une robe beaucoup plus terne.

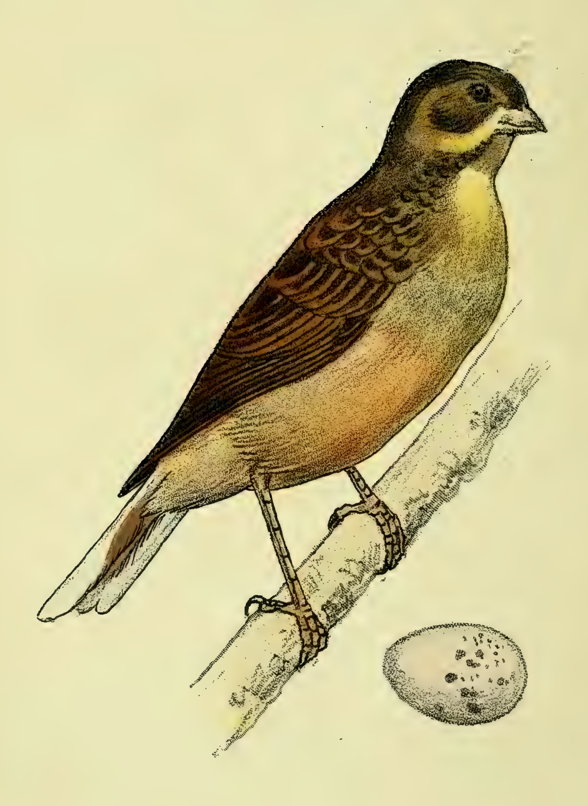
Cet oiseau est fort répandu ; on le trouve un peu partout, mais de préférence sur la lisière des bois, près des haies ou sur les coteaux arides, couverts de buissons rabougris. Ce sont là ses lieux de prédilection, où il vit le plus souvent à terre, cherchant les insectes, les baies et les grosses graines nécessaires à sa nourriture. Son cri d'appel est aigu et son chant n'a rien de bien agréable. Il niche dès le commencement de mai, place son nid à terre ou au bas des buissons épineux, le cache fort habilement et le garnit soigneusement de crin à l'intérieur ; sa ponte est de quatre ou cinq œufs, rarement six. En hiver, il se rapproche des habitations et se mêle aux Moineaux pour chercher sur les fumiers et dans les granges les quelques graines nécessaires à sa subsistance. Malheureusement aussi, c'est le moment dont profitent les braconniers pour attirer les oiseaux sédentaires derrière les maisons, en y jetant de la menue paille pour les affûter et en tuer le plus possible d'un seul coup de fusil.

Utile. — Sédentaire.



Bruant jaune.
Verdière.
Emberiza citrinella.
Famille des Fringillidés.

Utile. — Migrateur.



Bruant Ortolan.

Ortolan.

Emberiza hortulana.

Famille des FRINGILLIDÉS.

Bruant Ortolan.

Représenté presque grandeur naturelle.

L'Ortolan est un aimable et très utile oiseau, qui devient fort rare en raison de la chasse insensée dont il est l'objet. J'ai eu dernièrement l'occasion de parler de lui à la Société d'Acclimatation de France, et je crois bien faire de résumer ici la partie de mon discours qui se rapportait à lui. C'est une des rares espèces qui se confinent presque exclusivement dans nos vignes en côte, où elle vit de petites graines, de plantes insignifiantes, comme la renouée, d'insectes, particulièrement d'Eumolpes et de Pyrales, qui commettent, comme on le sait, tant de dégâts dans nos vignes. L'Ortolan passe la saison froide en Afrique, et arrive dans notre pays par plusieurs voies d'émigration que je vais indiquer. Les uns, suivant la côte ouest d'Espagne, arrivent par Biarritz, en avril-mai, et se répandent dans les vignes de l'Ouest jusqu'en Bretagne. D'autres, préférant la côte est, pénètrent en France au pied des Pyrénées par Port-Bou et Port-Vendres. Un troisième courant traverse l'Italie, remonte dans l'Est de la France et s'étend, comme dans l'Ouest, jusqu'aux dernières régions où se cultive la vigne.

Voilà certes un oiseau qui ne nous cause aucun dommage, qui rend les plus grands services et qui, pourtant, devient extrêmement rare en raison de la chasse autorisée qu'on lui fait au printemps, au moment même de sa reproduction. J'ai vu tout récemment dans les Pyrénées-Orientales les emplacements où se posent les filets destinés à les bourser; c'est ainsi que dans un pays de grande culture viticole, on souhaite la bienvenue au fidèle allié du vigneron ! L'Ortolan niche en mai, place son nid à terre au pied d'un buisson ou d'un cep de vigne, le cache fort habilement, le garnit de crin et de plumes à l'intérieur, et fait une seule ponte de quatre ou cinq œufs d'une très jolie nuance lilacée.

Alouette des champs.

Représenté presque grandeur naturelle.

L'Alouette peut être considérée comme un migrateur dans nos régions de l'Est, car c'est à peine s'il en reste quelques individus pendant l'hiver, tandis que le reste se porte en troupes immenses vers le midi ou l'Ouest de la France pour y passer la mauvaise saison. Dans l'Ouest, au contraire, elle peut être considérée comme sédentaire. C'est un merveilleux chanteur, qui, dès les premiers beaux jours, s'élance dans le ciel pour annoncer le réveil de la nature si longtemps endormie. C'est certainement le plus commun des oiseaux qui habitent nos plaines en culture, où, dès l'aube, il appelle le laboureur au travail. Aussi les anciens Gaulois en avaient fait un emblème, d'un choix plus heureux que celui de l'Aigle, préféré aujourd'hui.

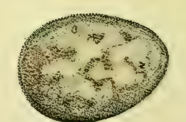
L'Alouette nous arrive, dès la fin de février, en bandes nombreuses qui se succèdent souvent jusqu'à la fin de mars. Elle ne perche pas, pose son nid à terre, dans les céréales, dès que la végétation lui permet de le cacher : c'est d'habitude vers le 15 avril. La ponte est de cinq ou six œufs, et les petits viennent très vite, grâce à l'abondante nourriture d'insectes, particulièrement de charançons, dont leurs parents ne les laissent pas manquer. Aussi, dès qu'ils peuvent se suffire, les parents recommencent une nouvelle ponte et continuent ainsi jusqu'à la fin de juillet; en sorte que je ne puis dire s'ils font deux ou trois couvées dans l'année. Grâce à cette fécondité, facilitée par les milieux dans lesquels vit l'Alouette, grâce aussi à la difficulté pour les Carnassiers et les Rapaces de la trouver dans les moissons où elle est si bien cachée, l'espèce ne paraît pas diminuer, du moins dans l'Est; car je sais qu'on se plaint dans le centre de la France de la trouver moins abondante qu'autrefois. Elle nous quitte de la mi-octobre à la fin de novembre et voyage de jour, ainsi qu'elle le fait à son arrivée.

Utile. — Sédentaire et migrateur.



Alouette des champs.
Alauda arvensis.
Famille des ALAUDIDÉS.

Utile. — Migrateur.



Pipi des arbres.

Grosse Sincette, Grosse Sincignotte.

Anthus arboreus.

Famille des Motacillidés.

Pipi des arbres.

Représenté presque grandeur naturelle.

Cet oiseau, en plumage d'automne, ressemble à s'y méprendre à une espèce voisine : la *Pipi farlouse*, bien qu'il soit légèrement plus gros. Mais il est facile de le distinguer, par l'ongle du pouce qu'il a beaucoup plus court que son congénère. Cette différence explique d'ailleurs pourquoi il perche beaucoup plus que la seconde espèce. Son cri aussi est différent; c'est une phrase unique, tandis que le second répète *pit-pit*, d'où le nom appliqué à tout le genre. Le Pipi des arbres, commun dans notre pays, passe de jour, isolément ou en très petites bandes, nous arrive en mars pour se reproduire et nous quitte au commencement de septembre. Presque toujours, son passage précède de huit ou dix jours celui de la Farlouse.

Dès son arrivée au printemps, il s'apparie et commence dès l'aube à nous régaler de ses longues et merveilleuses chansons. Perché au sommet d'un arbre, il surveille sa femelle occupée du soin de l'incubation, en l'encourageant de ses chants amoureux, qu'il n'interrompt pas un instant, même lorsqu'il s'élance vers le ciel, plane un instant et retombe sur son perchoir.

Ces oiseaux font leur nid à terre dans les bois, dans les broussailles, un peu partout, y déposent à la fin d'avril quatre, cinq, quelquefois six œufs, et font une seconde ponte dès que les petits peuvent se suffire. Les œufs des Pipis ont beaucoup d'analogie avec ceux des Alouettes; ils sont un peu plus foncés de coloration et plus couverts de taches. Ceux du Pipi des arbres varient à l'infini; il y en a de verts, marbrés d'olive, de bruns de toutes nuances, enfin, de rouges et même de roses, mouchetés de roux ou de brun.

Bergeronnette grise.

Représenté presque grandeur naturelle.

La Bergeronnette grise, appelée aussi Lavandière, est un des plus gracieux oiseaux de ce groupe intéressant. Elle est commune, émigre de jour, nous arrive en mars pour nicher, et nous quitte en septembre et même en octobre. C'est un oiseau sans méfiance, vivant un peu partout, dans les prés, dans les jardins, autour des villages, mais fidèle à ses habitudes, et aimant à revenir chaque année au lieu qui l'a vu naître. C'est ainsi que j'en ai un couple qui m'arrive parfois dès le commencement de mars et qui, dès son retour, reprend ses habitudes de chaque année. Il faut voir ces oiseaux voleter çà et là dans ma cour, chercher l'emplacement du nid futur, courir en balançant avec grâce leur longue queue, faisant un petit vol de côté pour éviter la personne qui passe, mais sans manquer jamais l'occasion de saisir prestement un insecte, une mouche qui vole, ou surtout une plume précieuse pour la confection du berceau de leur future famille.

En 1893, les Martinets s'étant emparés du trou où ils nichaient d'habitude, nos oiseaux, se rappelant leur mésaventure, ont choisi, cette année, pour y cacher leur nid, l'embrasure d'une petite fenêtre où ils s'établirent entre le châssis vitré et la persienne extérieure. C'est là que, vers le 15 avril, après avoir établi sur la semelle de la fenêtre un pont de mousse, ils élevèrent leur nid dans un angle en lui donnant la forme carrée de ses contours, tout en laissant à l'intérieur sa forme ronde habituelle. La ponte commença le 22 avril, fut de six œufs, que la mère se mit à couver le 28. Le 9 mai, les petits étaient éclos. Le 3 ou le 4 juin, ils avaient quitté le nid et voletaient çà et là sous la surveillance inquiète et jalouse de leurs parents. Le 18 juin, la Bergeronnettte recommençait une seconde ponte de six œufs, qu'elle réussit aussi bien que la première. Ajoutons que cet oiseau a un petit gazouillement très agréable.

Utile. — Migrateur.



Bergeronnette grise.
Hoche-cul gris.
Motacilla alba.
Famille des MOTACILLIDÉS.

Utile. — Migrateur.



Loriot jaune.
Monté-haut-Pierrot.
Oriolus galbula.
Famille des Oriolidés.

Loriot jaune.

Représenté à 1/2 de grandeur naturelle.

Le Loriot, avec sa robe splendide d'or orangé et ses ailes noires, semble un oiseau exotique transporté tout d'un coup dans un pays qui n'était pas le sien. Le pigment jaune qui le colore est si énergique, que toute sa chair et même ses os sont imprégnés d'une nuance jaune; on fait la même observation sur la femelle, bien que sa livrée soit plus modeste et beaucoup moins colorée.

Ces oiseaux arrivent à la fin d'avril ou au commencement de mai dans nos régions tempérées et sont toujours assez rares, même dans leurs lieux de prédilection, les parcs ou les forêts où dominent le hêtre et le charme. Ils se nourrissent d'insectes, de larves et de chenilles; ce qui ne les empêche pas d'être de grands amateurs de cerises douces, dont ils font une grande consommation, quand on n'y met pas obstacle. Le mâle a un chant sifflé assez monotone, et la femelle, ainsi que ses jeunes, un cri qui rappelle celui d'une chatte en colère.

Cet oiseau est un constructeur de premier ordre, qui suspend son nid à l'enfourchure des branches basses des arbres, principalement des hêtres et des charmes. Il le tresse en le liant sur les côtés avec une sorte de stype résistante, qui lui permet de le faire à la fois très mince et très solide. Il y dépose quatre, rarement cinq œufs d'un blanc lustré à taches noires assez rares, et dont je donne un spécimen. Ces taches sont si peu solides qu'il suffit, en les mouillant, de les frotter un peu pour les faire disparaître complètement. Les petits vivent en famille avec leurs parents, et ne les quittent plus jusqu'au moment de leur départ qui a lieu en août.

Rouge-gorge.

Représenté presque grandeur naturelle.

Le Rouge-gorge est aux autres oiseaux ce que la Violette est aux autres fleurs; en effet il est modeste, non sans grâce, confiant et honnête, et ne nous rend que des services, en ne vivant que d'insectes, de larves et, à leur défaut, de petites baies sans valeur. Il nous arrive en mars, se reproduit, et nous quitte en octobre, à l'exception du petit nombre de ceux qui nous restent pendant la mauvaise saison. Malheureusement, comme il est confiant et qu'il adore les vers, il suffit de gratter un peu la terre pour qu'il vienne sans méfiance se faire prendre à tous les pièges; aussi les tendeurs lui ont fait depuis longtemps une guerre si cruelle que, de commun, très commun même qu'il était au moment de mon enfance, il est devenu presque rare aujourd'hui.

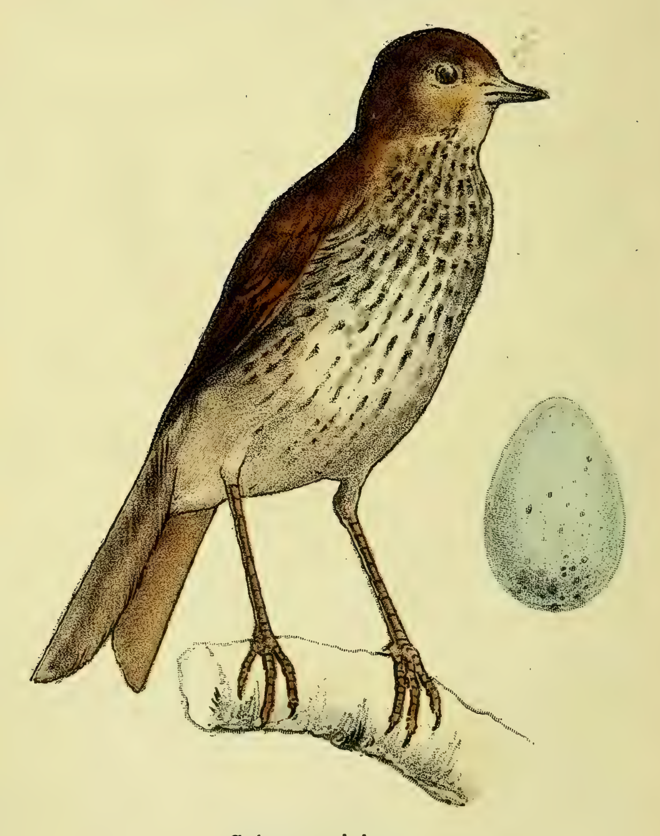
C'est encore un de nos bons chanteurs, et si son chant n'a pas l'ampleur de celui de la Grive, il n'en plaît pas moins, car il est empreint d'une douceur mélancolique qui est pleine de charme. Ceux qui nous restent en hiver trouvent leur nourriture sous les feuilles, ou mangent quelques baies comme celles du fusain de nos bois; mais lorsque la neige couvre la terre pendant longtemps, le pauvre petit se rapproche des maisons, pénètre sous les halliers, dans les granges, partout où il espère trouver des larves ou des chrysalides cachées dans de petits coins, et au besoin des araignées. Cet hiver, on vint m'en apporter un qui s'était laissé prendre à la main, et dont les pattes étaient empêtrées dans des toiles d'araignées. Je l'en débarrassai, je lui fis prendre quelques miettes de pain trempées dans du vin, et j'eus la satisfaction de le voir s'envoler content, et peut-être plus reconnaissant que certains humains à qui l'on a rendu service. Cet oiseau cache son nid à terre, le plus souvent sous un tertre, quelquefois dans un mur de pierres sèches, et y pond en avril cinq, six et même sept œufs assez courts, blancs et maculés de rouge pâle : je crois qu'il fait une seconde ponte en juin.

Utile. — Migrateur.



Rouge-gorge.
Rubecula familiaris.
Famille des Turdidés.

Utile. — Migrateur.



Grive musicienne.
Grive de vignes.
Turdus musicus.
Famille des Turdidés.

Grive musicienne.

Représenté à 1/2 de grandeur naturelle.

La Grive, commune partout, arrive en février-mars pour se reproduire dans notre pays. C'est avecraison qu'elle a été nommée musicienne, car c'est l'un de nos plus merveilleux chanteurs. Dès son arrivée, cet oiseau fait retentir nos bois et nos bocages de ses chants harmonieux qui, par leur variété, la finesse et la mélodie de leurs accents, rivalisent avec ceux du Rossignol. Il a même en plus un talent d'assimilation qui lui permet d'imiter, à s'y méprendre, le chant de ses rivaux.

Comme ses congénères, il se nourrit de baies, d'insectes et de petits mollusques, mais il a une préférence marquée pour les cerises et les raisins quand ils arrivent à maturité. Le Gros-bec déchire les cerises sur l'arbre pour avoir le noyau, objet de sa préférence ; et c'est plaisir de voir les Grives courir à terre sous le cerisier pour y ramasser soigneusement les pulpes dédaignées par compère Gros-bec. Je ne sais si, comme on le prétend, la Grive s'enivre en mangeant des raisins ; mais le fait est que j'en ai vu plus d'une s'envoler des vignes à mes pieds, comme si elles avaient perdu leur vigilance habituelle. Elle est encore très amateur de vers de terre, dont elle fait une grande destruction.

C'est le soir et le matin, au moment du crépuscule, qu'on la voit dans les prés, sur le bord des bois qu'elle habite, attendre la sortie de terre du ver, qu'elle avale avec délices ; on comprend qu'étant aussi gourmande, la Grive prenne très facilement la graisse ; aussi est-elle très appréciée des gourmets et des chasseurs, qui la recherchent au moment des vendanges. Cet oiseau pose son nid à l'enfourchure des arbres ou contre leur tronc ; il le construit extérieurement en mousse comme le Merle, mais l'intérieur, qui est très grand relativement, est régulièrement arrondi et toujours garni de sciure de bois parfaitement amalgamée. La ponte est de quatre ou cinq œufs très jolis, et, dès que les petits peuvent se suffire, les parents recommencent une seconde couvée.

Merle noir.

Représenté à 1/2 de grandeur naturelle.

Le Merle noir est commun en France et en Belgique. Il est sédentaire dans certaines régions, migrateur dans d'autres; arrive en mars pour se reproduire, et repart en octobre. C'est un oiseau remuant, actif, curieux, aimant beaucoup à courir sur terre et, comme tous ses congénères, à remuer les feuilles mortes, les bois pourris, pour s'y régaler de vers, d'insectes et de petits mollusques qui forment la base de son alimentation. Dans les terrains où les grosses pierres sont rares, on trouve souvent à leur base de petits amas d'hélices vides, percées d'un trou sur leur dernier tour : ce sont les Merles qui les ont ainsi trouées en les frappant contre les pierres pour en extraire plus facilement le mollusque. En hiver, ils se nourrissent de baies de toutes sortes, notamment de celles d'épines et de buissons ardents. Ceci me rappelle un incident qui dépeint bien le caractère de cet oiseau méfiant, mais taquin. L'un d'eux a passé tout cet hiver sur une épine dite ergot de coq, qui était chargée de graines et se trouve dans mon jardin; un jeune chien d'arrêt, qui s'y promenait chaque jour avec moi et connaissait la remise du Merle, s'empressait à chaque promenade d'aller le relancer dans son buisson. Au début, l'oiseau effaré s'envolait à tire-d'aile; mais il eut bien vite compris que le danger était nul pour lui; aussi éprouvait-il une vive satisfaction à se poser deux mètres plus loin ou deux mètres plus haut, ou s'envolait et revenait immédiatement au point de départ, en s'égayant visiblement du désespoir nerveux du pauvre chien qui ne pouvait l'atteindre.

Le Merle s'apparie de très bonne heure, et il n'est pas rare de trouver des œufs dès le commencement de mars. Il place son nid, de mousse extérieurement, intérieurement de feuilles, soit dans une fente de rochers, soit dans un buisson ou sur un petit arbre. Sa ponte est de quatre, cinq et même six œufs.

Utile. — Sédentaire et de passage.



Merle noir.

Merle à bec jaune.

Turdus merula.

Famille des TURDIDÉS.

Utile. — Migrateur.



Rossignol.
Philomela luscinia.
Famille des Turdidés.

Rossignol.

Représenté presque grandeur naturelle.

C'est vers la mi-avril que nous arrive de nuit, comme la plupart des insectivores, cet oiseau auquel les poètes, comme les naturalistes, ont fait une si grande réputation d'artiste et de musicien de premier ordre. Il est certain que sa voix est remarquablement puissante, qu'il est infatigable, chantant de jour, chantant de nuit, par le beau comme par le mauvais temps, et qu'il personnifie bien l'idée, plus poétique que réelle, d'un éternel amour. Mais je ne suis pas de l'avis de ceux qui prétendent que sa mélodie varie constamment; et si je le compare à quelques-uns de nos grands chanteurs, à la Grive, à la Fauvette à tête noire, pour ne citer que ceux-là, je ne trouve pas, pour mon compte, qu'il leur soit si supérieur qu'on veut bien le dire généralement.

Le Rossignol recherche de préférence, pour s'y établir, les taillis épais des forêts et des parcs à proximité d'eau vive, et où il lui soit facile de cacher son nid. Il vit beaucoup à terre, gratte les feuilles sous lesquelles il trouve les larves, dont il est particulièrement gourmand. C'est dans le milieu de mai qu'il construit son nid, exclusivement composé de feuilles sèches, sauf quelques crins qui en garnissent l'intérieur. Il le place à terre dans un petit enfoncement, ou au milieu d'une trochée près du sol, le cache toujours avec le plus grand soin et y dépose sa ponte, presque toujours de cinq œufs. C'est pendant l'incubation que le Rossignol chante avec le plus d'ardeur et qu'il mérite le plus justement son titre de chantre des belles nuits d'été. De toutes les larves dont il fait sa nourriture, c'est à celles connues sous le nom de vers de farine qu'il donne la préférence; aussi, les oiseleurs ne manquent pas de s'en servir pour amorcer leurs pièges, comme l'amateur pour sevrer le pauvre captif.

Le Rossignol nous quitte vers la fin d'août ou dans les premiers jours de septembre.

Rossignol de muraille.

Représenté grandeur naturelle.

Le Rossignol de muraille nous arrive dans les premiers jours d'avril, il est très commun au moment des passages, mais recherche les régions tempérées et peu élevées pour s'y reproduire. Ce n'est qu'en petit nombre qu'il niche dans les lieux élevés et dans les montagnes, où il laisse la place à son congénère le Tithys. Ces oiseaux ont les habitudes générales des Turdidés; mais ils s'en distinguent par un petit mouvement saccadé, accompagné d'un balancement de la queue qui a quelque chose de nerveux, mais en tout cas de caractéristique. Ils se posent de préférence sur les points élevés, sur un tuteur, une palissade, en haut d'un mur, ou au faîte d'un toit. C'est de là qu'ils aiment à redire leur modeste chanson. Ils recherchent tous les insectes, dont ils font exclusivement leur nourriture, les larves, les vers, et surtout les moucherons dont ils font d'amples destructions.

Cet oiseau place son nid de mousse, fait sans art, sous les tuiles, dans les murs de pierres sèches, et dans les trous naturels des arbres. La ponte est de cinq à sept œufs d'un très joli bleu clair qui ressemblent à s'y méprendre à ceux de l'Accenteur-mouchet. Cette espèce doit faire deux couvées, et nous quitte dans le courant de septembre.

J'ai lieu de croire que le Rossignol de muraille adopte volontiers les nids artificiels comme son congénère le Tithys. J'ai vu, il y a quelques années, dans un chalet appartenant au docteur Minich de Baden (Suisse), des nids artificiels habités à la fois par près de quarante couples d'oiseaux de cette espèce.

Utile. — Migrateur.



Rossignol de muraille.
Rouge-cul.
Ruticilla phœnicura.
Famille des Turdidés.

Utile. — Migrateur.



Traquet motteux.
Tique-motte, Cul-blanc.
Saxicola œnanthe.
Famille des TURDIDÉS.

Traquet motteux.

Représenté presque grandeur naturelle.

C'est dans le courant d'avril que le Traquet motteux arrive dans notre pays, pour y passer la belle saison et nous quitter à la fin d'août ou au commencement de septembre. C'est un oiseau peu commun, qu'on ne trouve que dans les terrains sablonneux, arides, surtout près des routes et des carrières. Comme les Rubiettes il a un petit balancement de la queue qui caractérise le genre, et qui est bien d'accord avec son caractère, inquiet et sauvage. Il niche en mai dans les tas de pierres ou dans les crevasses des rochers, où il sait cacher parfaitement son nid, construit simplement avec quelques herbes sèches ; il ne fait qu'une seule ponte de quatre à six œufs, d'un bleu céleste très clair et ornés seulement de quelques petites taches brunes. Il montre une extrême vigilance dans la garde de ses petits, poussant des cris aigus quand on s'en approche, et c'est à cette habitude que je dus la chance de retrouver un animal qu'on m'avait volé.

J'avais à la maison un jeune sanglier qu'on avait nommé Coco ; nom distingué, car c'était aussi le surnom du maire de mon village. Or, un jour, mon sanglier trouvant la porte ouverte, en profite pour faire l'école buissonnière dans les champs ; un brave homme, qui le prend pour un animal sauvage, du moins il me l'affirma, l'assomme à coups de bâton, et le cache sous un tas de trèfle. Mais on m'avait prévenu, et j'envoyai le garde qui allait revenir bredouille, quand son attention fut éveillée par les cris insolites de deux Traquets dont les petits étaient à quelques pas du blessé. Saisir la pauvre bête à demi-morte, la mettre sur ses épaules et la rapporter à la maison fut l'affaire d'un instant. Peu après, alors qu'on soignait le pauvre blessé, arrive M. le maire et le chasseur au bâton venant réclamer le fruit de sa chasse. On discutait vivement sur le fait, quand une fille de basse-cour bien inspirée cria : « Coco », et la pauvre bête, à cet appel cherchait à se traîner vers elle. La cause était entendue et M. le maire dut se retirer, sans les honneurs de la guerre.

Fauvette à tête noire.

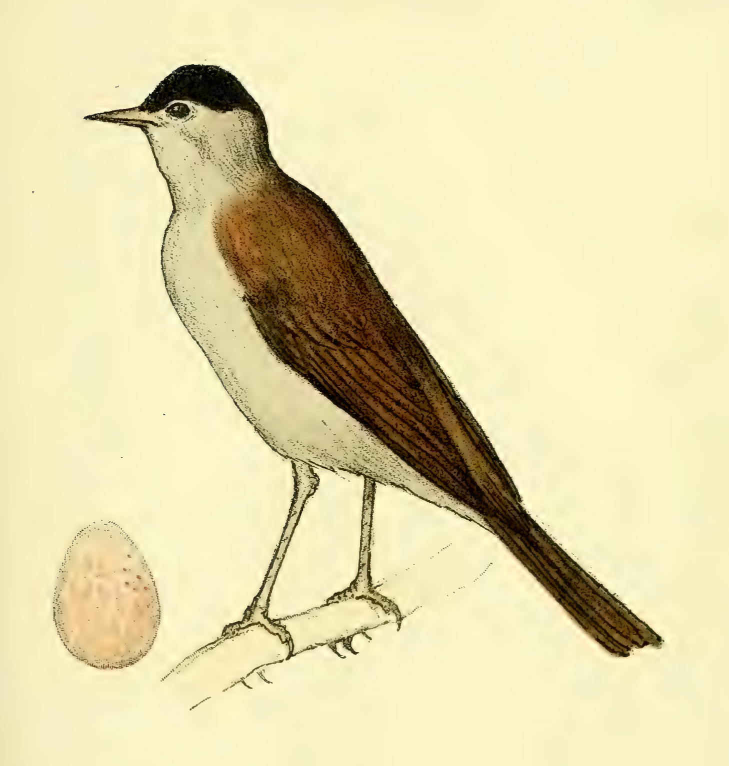
Représenté grandeur naturelle.

Le groupe des Fauvettes terrestres est nombreux, et se compose d'artistes de premier ordre, tel que la Fauvette des jardins; mais la Fauvette à tête noire les surpasse toutes, par l'éclat et le velouté de sa voix, et la cadence harmonieuse de ses mélodies. Elle nous en fait juge dès son arrivée, qui est très précoce, et qui a lieu souvent dès la fin de mars. Elle n'a qu'un défaut, si c'en est un, celui d'être commune, et de se montrer un peu partout, tout en préférant les jardins ombreux où elle trouve le mieux réunies toutes les conditions de son existence. Elle se nourrit comme ses congénères, et détruit par conséquent beaucoup de larves. Elle est aussi baccivore, et a un faible marqué pour les petites groseilles bien mûres. Après tout n'est-il pas juste que nous payions un léger salaire à cet hote aimable qui nous débarrasse de la vermine, en remplissant nos jardins de ses suaves chansons.

Cet oiseau s'attache au lieu qui l'a vu naître, et y revient fidèlement chaque année. Un couple s'était installé en 1889 à quelques mètres de mon salon et avait construit son nid dans une cépée de laurier de cuisine en caisse, et malgré le mauvais vouloir d'un chat dont nous avions réussi à les préserver, avait amené à bien sa petite couvée. L'année suivante notre couple revint, mais, se rappelant les dangers courus, installa son berceau à quelques mètres plus loin, mais cette fois contre un mur dans un lierre, où il était à l'abri du félin. C'était bien les mêmes qui revinrent plusieurs fois de suite, car ils avaient les mêmes habitudes, la même confiance, et les mêmes perchoirs. Le nid est composé de tiges plus ou moins sèches de graminées entrelacées, et garni de quelques crins à l'intérieur. Les œufs, au nombre de quatre ou cinq, varient à l'infini, comme ceux du Pipi des buissons. Cette Fauvette ne fait qu'une ponte, et nous quitte fin d'août ou commencement de septembre.

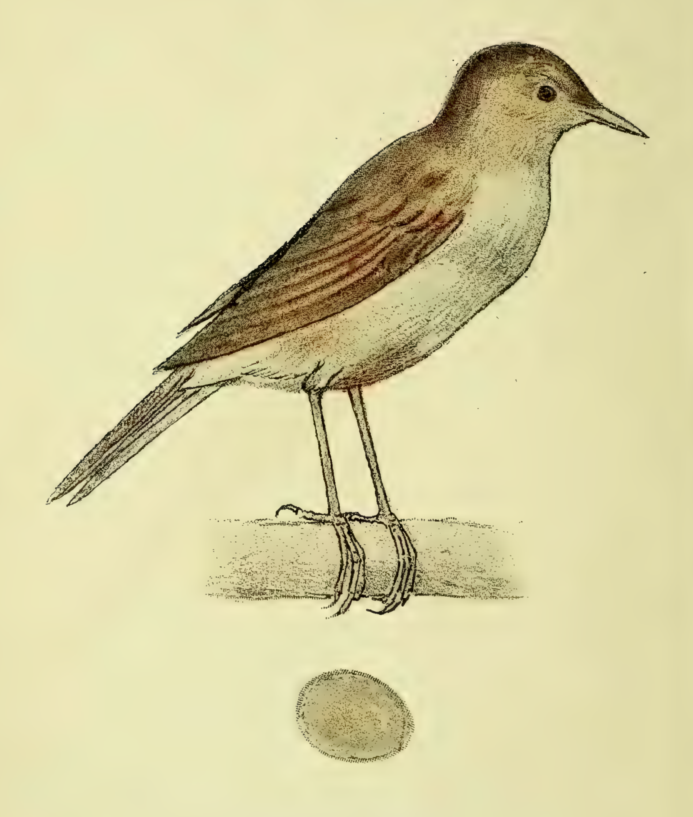
Corriger sur la planche utricapilla *en* atricapilla.

Utile. — Migrateur.



Fauvette à tête noire.
Sylvia utricapilla.
Famille des TURDIDÉS.

Utile. — Migrateur.



Rousserole effarvatte.
Tiri bara, Fauvette d'eau.
Calamoherpe arundinacea.
Famille des TURDIDÉS.

Rousserole effarvatte.

Représenté grandeur naturelle.

Cette petite Fauvette aquatique est très commune dans les grands massifs de roseaux qui bordent les cours d'eau et les étangs, où elle arrive fin avril ou commencement mai, et s'y nourrit exclusivement de larves et d'insectes aquatiques. Son chant assez fort ne manque pas d'un certain agrément, et son cri perçant peut se traduire : *tiri tiri, bara bara*, d'où son nom vulgaire. Son nid est une petite merveille; elle le tisse avec des fibres végétales plates et élastiques, le lie à trois ou quatre roseaux qu'elle rapproche, et qui le supportent souvent à une hauteur assez grande au-dessus de l'eau. L'intérieur est garni de fleurs de roseaux, parfois du coton fourni par la massette à larges feuilles, et qui en font une couche moelleuse et charmante. Quelquefois aussi, mais plus exceptionnellement, l'Effarvatte place son berceau sur un saule ou un arbuste au bord des eaux; j'en ai vu un construit immédiatement au-dessous d'un nid de Héron cendré, et malgré les déjections et les débris de toute sorte qui tombaient tout autour d'eux, nos jeunes Effarvattes, protégées par le nid du Héron, purent s'élever sans encombre.

Cet oiseau pond quatre œufs, rarement plus, ne fait qu'une couvée, et nous quitte dès la fin d'août. Lorsque j'allai au Congrès Ornithologique de Budapest, en mai 1891, je fis diverses excursions, notamment au lac de Valencze où j'étudiai la nidification de plusieurs Fauvettes aquatiques rares, en particulier de la Mélanopogon, ce qui me permit de constater que, lorsque ces petits êtres disposent des mêmes matériaux, leur instinct leur enseigne à les employer de même et que, lorsqu'ils opèrent différemment, c'est qu'ils y sont forcés par le manque des mêmes matières premières.

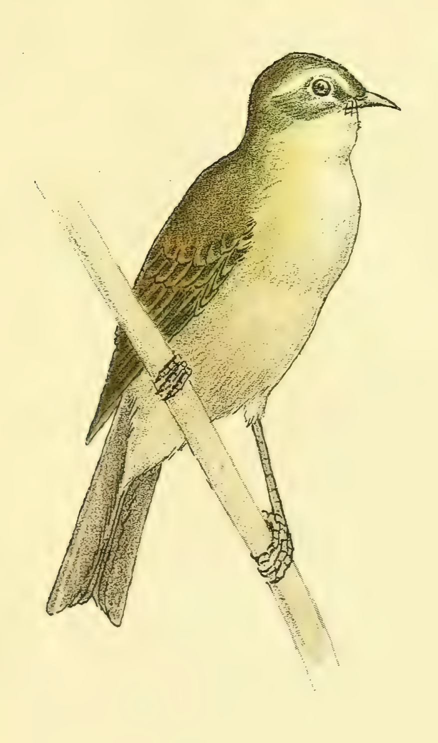
Pouillot fitis.

Représenté grandeur naturelle.

Les Pouillots constituent une petite famille très naturelle et bien homogène, que certains naturalistes confondent souvent avec de petits oiseaux portant la même robe comme les Hypolaïs, qui en différent cependant par des caractères essentiels. Ils ont oublié le vieux précepte : *nimium ne crede colori.* En effet, s'ils avaient examiné le bec mignon des Pouillots, qui a beaucoup d'affinité avec celui des oiseaux muscivores, tels que les Roitelets, ils auraient bien vite compris que les Hypolaïs, au bec large et aplati, sont des becs fins aquatiques, qui ne peuvent être rangés dans le même groupe.

Le Pouillot fitis est le plus commun de cette petite famille; il nous arrive dès la fin de mars, se cantonne aussitôt dans les bois en côte, surtout dans les forêts de hêtre. C'est au sommet des grands arbres qu'il nous fait entendre, dès son arrivée, son chant mélodieusement aérien, et c'est au pied de ces mêmes arbres qu'il établit son nid, dès les premiers jours de mai; il le pose à terre, dans un petit creux du sol, le dissimule à merveille, lui donne la forme d'une boule, avec de la mousse, des feuilles et des herbes sèches. Il en garnit l'intérieur avec une abondante couche de plumes qui en ferment presque l'entrée. Il y dépose six ou sept œufs blancs, à taches parfois assez grandes d'un rouge de brique, et ne fait qu'une seule couvée. Après les nichées, cet oiseau vit en petites familles, et émigre à la fin de septembre. Tous les Pouillots construisent leur nid de même, et ne diffèrent que sous le rapport du cantonnement; le siffleur, par exemple, se cantonne de préférence dans les forêts en plaine et même humides.

Utile. — Migrateur.



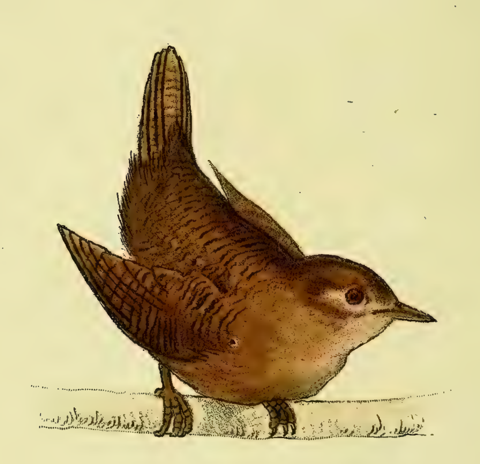
Pouillot fitis.

Chantre.

Phyllopneuste trochilus.

Famille des PHYLLOPNEUSTIDÉS.

Utile. — Sédentaire.



Troglodyte mignon.
Petit bœuf.
Troglodytes parvulus.
Famille des Trogloditidés.

Troglodyte mignon.

Représenté grandeur naturelle.

Cet intéressant petit oiseau est assez répandu dans les régions moyennes de la France, de la Belgique et de la Suisse. Il habite un peu partout où il y a des arbres; dans les jardins, dans les bois, et surtout au voisinage des petits ruisseaux qu'il semble aimer d'une façon toute particulière. C'est, sans contredit, le plus aimable et le plus utile de nos oiseaux sédentaires. Il faut le voir, gai, actif, la queue relevée presque verticalement, recherchant partout les petits mollusques, les crustacés, les insectes, sans oublier leurs larves et leurs œufs, et ne s'arrêtant, par moments, que pour répéter sa retentissante et mélodieuse chanson.

Si la neige couvre la terre, si le froid est rigoureux, notre ami ne paraît pas du tout en souffrir, mais il se rapproche de nos habitations, les visite familièrement, de la cave au grenier, et sait y trouver toutes les bestioles nécessaires à son existence. Il est frileux pourtant, et quand l'hiver devient trop rude, comme en 1895-96, notre petit malin, ainsi que je l'ai constaté, se réunit à trois ou quatre camarades pour passer chaudement la nuit dans un vieux nid d'Hirondelle.

Il fait son nid en mousse sous les ponts, dans les baraques de charbonniers, sous les tertres, contre le pied des arbres moussus, parfois encore sous une grosse branche de sapin, dont il réunit les rameaux flottants, pour le mieux cacher. Il le fait en boule avec ouverture sur le côté, et le feutre de plumes à l'intérieur. C'est au commencement de mai, quelquefois même en avril, qu'il y dépose de sept à douze œufs blancs, semés de petites taches d'un rouge pâle.

Mésange charbonnière.

Représenté grandeur naturelle.

Le genre Mésange contient un grand nombre d'espèces qui diffèrent sensiblement par le plumage, mais qui, au contraire, se ressemblent beaucoup, par les mœurs et le régime. La Charbonnière est la plus commune de toutes ; et on la trouve partout où il y a des arbres, parcs, jardins et forêts. C'est un oiseau très actif, toujours en éveil, parfois un peu acariâtre, ce qui ne l'empêche pas d'aimer et de rechercher la société de ses semblables, surtout en hiver. Il chante si l'on veut, mais son chant est, comme son caractère, loin d'être doux. Il ressemble dans une certaine mesure au grincement de la scie qu'on lime, pour lui donner de la voie ; aussi, j'aime autant son cri d'appel, *psit*, *psit*, qui ressemble à celui du Pinson.

La Charbonnière mange à peu près tous les insectes, et une foule de petites baies sans valeur. C'est ainsi qu'elle vit, en hiver, en mangeant des mûres desséchées, des fruits du rosier, de la viorne, du fusain et autres, qui abondent dans les bois ; mais elle aime surtout la graine du chanvre et la noix à coque tendre, connue pour ce motif sous le nom de noix de Mésange. Il est facile de l'apprivoiser en hiver, ainsi que j'en ai fait l'expérience en posant des noix cassées sur l'appui d'une fenêtre, et c'est ainsi que j'ai pu, en agissant avec patience, graduellement et sans mouvement brusque, la faire venir, aussitôt la fenêtre ouverte, me prendre dans la main la cuisse de noix convoitée. Elle fait son nid de mousse au commencement d'avril, soit dans un trou d'arbre ou de mur, soit dans une cavité plus grande, telle qu'une embrasure de fenêtre, sachant très bien l'approprier au lieu qu'elle a choisi. Sa ponte est de dix à dix-huit œufs blancs, à petites taches de couleur de rouille, et, grâce à son activité, cette Mésange vient à bout d'élever sa nombreuse famille.

Utile. — Sédentaire.



Mésange charbonnière.
Grosse Mésange.
Parus major.
Famille des Paridés.

Utile. — Migrateur.



Engoulevent d'Europe.
Crapaud-volant.
Caprimulgus Europeus.
Famille des Caprimulgidés.

Engoulevent d'Europe.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

Cette famille est naturelle et bien caractérisée, quoique les oiseaux qui la composent aient de grandes affinités avec deux familles très éloignées. Ils ont en effet le bec petit, très largement fendu, la patte courte, et l'os de la poitrine (ou *sternum*) allongé qui les rapprochent des Martinets, tandis que leur robe à plumes amples, larges et soyeuses, les rapproche au contraire des Strigidés dont ils ont les mœurs nocturnes. Les Engoulevents sont surtout exotiques; deux espèces seulement visitent l'Europe et la France. L'Engoulevent à collier ne se rencontre que très rarement dans les régions méditerranéennes; l'Engoulevent d'Europe au contraire est répandu partout, mais toujours en nombre fort restreint. Il nous arrive à la fin d'avril ou au commencement de mai, et se cantonne, dès son arrivée, dans les taillis ou sur les sols chauds couverts de bruyères ou de broussailles. Cet oiseau passe ses journées accroupi à terre ou, s'il se perche, ce qui est rare, il se place comme la Gélinotte dans le sens longitudinal de la branche. Il se nourrit de phalènes, de bombyx et insectes de même genre qu'il chasse, soir et matin, au moment du crépuscule ou pendant la nuit, quand il est éclairé par la lune.

Il vole sans bruit, le bec ouvert, en sorte qu'il produit un bruissement sourd, par suite de l'introduction de l'air dans sa bouche. Il niche à terre, sur les feuilles sèches, sans aucune préparation, et pond deux œufs très intéressants; puis nous quitte fin août.

Martinet noir.

Représenté presque grandeur naturelle.

Le Martinet arrive toujours du 25 avril au 5 mai; il est fort commun, et se cantonne, en arrivant, autour des édifices élevés, dans lesquels il adopte un trou ou une crevasse qui lui sert à la fois de reposoir et de lieu de nidification. La longueur de ses ailes et la brièveté de ses pattes ne lui permettent pas de se poser à terre; et tout ce qu'il peut faire, c'est de rester suspendu contre un mur ou un rocher, grâce à ses ongles courts et acérés.

Ces oiseaux comptent parmi nos plus fins voiliers; et quand ils se pourchassent au moment des amours en poussant des cris aigus, leur vol est si rapide, que c'est à peine si l'œil peut les suivre. Ils aiment de boire, mais comme ils ne peuvent se poser, ils ont l'habitude, ainsi que les Hirondelles, de satisfaire ce besoin en volant et en rasant l'onde, le bec ouvert et sans s'arrêter. Quand les insectes, moucherons et autres du même genre dont ils font exclusivement leur nourriture sont près de terre, ce qui arrive par les temps de pluie, ils les chassent en se rapprochant du sol qu'ils effleurent. Aussi il leur arrive souvent dans leur vol rapide de toucher de l'aile un petit bâton ou un objet résistant quelconque, qui arrête le mouvement de l'aile, et alors ils tombent et restent à terre sans pouvoir se relever. J'en ai trouvé souvent ainsi, que je prenais à la main, et je n'avais qu'à le laisser tomber pour qu'il reprenne immédiatement son vol, heureux d'avoir eu affaire à un homme compatissant et non à un chat aux aguets, qui en eût fait un délicieux repas.

Le Martinet s'accouple et niche dès son arrivée; il fait rarement un nid, pond trois ou quatre œufs blancs unicolores et allongés, soit dans le nid d'un Moineau qu'il a chassé de sa demeure, soit sur la pierre nue. J'ai cependant trouvé une fois un nid plat fait de paille agglutinée avec sa salive. Vers le 15 août, les Martinets disparaissent sans qu'on ait pu constater le moment précis du départ.

Utile. — Migrateur.



Martinet noir.
Griffon.
Cypselus apus.
Famille des CYPSÉLIDÉS.

Utile. — Migrateur.



Hirondelle de cheminée.
Hirundo rustica.
Famille des Hirundinidés.

Hirondelle de cheminée.

Représenté grandeur naturelle.

La gentille messagère du printemps nous arrive de jour, du 25 mars au 10 avril, mais les gros passages sont toujours précédés, trois ou quatre jours à l'avance, de quelques éclaireurs isolés. Dès son arrivée, notre Hirondelle s'empresse de visiter son nid de l'année précédente, avec autant d'assurance qu'un citadin quittant la ville vient s'installer dans sa maison de campagne ; mais après s'être assuré que tout est en place, elle se pose sur l'un de ses perchoirs favoris, en nous gazouillant son affectueuse chanson. Après quelques jours de repos, elle répare son nid ou bien elle en fait un nouveau, dans les larges cheminées de campagne, sous les poutres d'un corridor ou d'une écurie, mais toujours dans nos habitations, où elle sait qu'elle est aimée et protégée. Le nid, construit en terre gâchée, est à ciel ouvert, garni intérieurement de plumes et de crins. La ponte, qui a lieu à la fin d'avril, est de quatre à six œufs blancs, finement ponctués de rouge brun.

Ces fidèles oiseaux ont une sollicitude extrême pour leurs petits, surtout au moment de leur premier vol ; ils ne les quittent pas un instant, leur apprennent d'abord à se lancer dans l'espace, puis à capturer eux-mêmes les moucherons dont ils doivent se nourrir ; mais dès qu'ils peuvent se suffire, ils les chassent sans pitié et recommencent une seconde couvée. Les jeunes, livrés à eux-mêmes, se rassemblent en grande troupe sur les lieux de chasse, les rivières, les étangs en particulier, et prennent l'habitude d'y vivre et d'y coucher en commun. L'Hirondelle de cheminée nous quitte dans la seconde moitié de septembre, mais il n'est pas rare de voir encore quelques retardataires dans le milieu d'octobre.

Gobe-mouche à collier.

Représenté presque grandeur naturelle.

Le Gobe-mouche à collier, ou de Lorraine, est un de nos oiseaux les plus intéressants. Il arrive de nuit, comme son congénère, du 14 au 30 avril, pour se reproduire, et repart à la fin d'août ou au commencement de septembre. Dès son arrivée, il se cantonne dans les grandes forêts en plaine, au voisinage des eaux, surtout des étangs, où il sait faire une ample moisson de moucherons, dont il se nourrit exclusivement.

C'est un oiseau jaloux, qui ne souffre pas de concurrent dans son voisinage immédiat, ce qui ne l'empêche pas d'être commun, dans les conditions que nous avons indiquées. Il est avare de son chant, qui n'est d'ailleurs qu'un gazouillement insignifiant, mais, en revanche, il répète à satiété son cri d'appel qui est très aigu et très caractéristique. Il fait parfois son nid dans les trous d'arbres, mais c'est généralement dans les cavités laissées par les branches cassées qu'il aime à l'établir, de préférence sur les chênes et à grande hauteur.

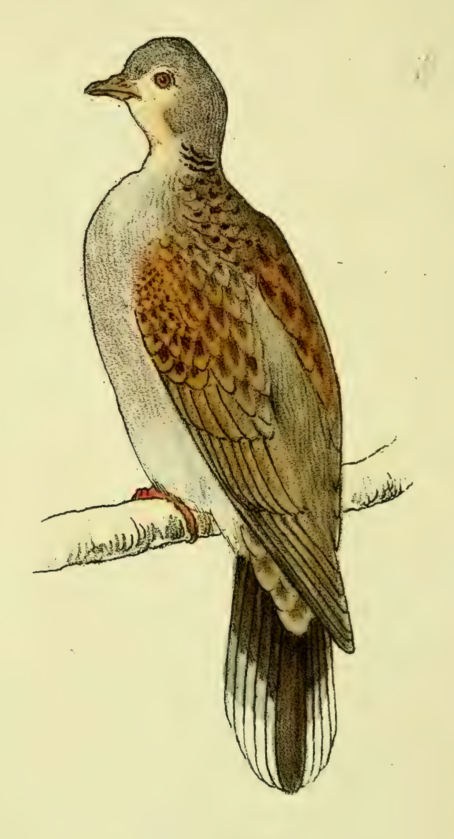
Les pontes commencent du 10 au 15 mai, et sont terminées dans les premiers jours de juin; elles se composent de quatre ou cinq œufs, très rarement de six; ils sont régulièrement ovalaires, brillants et d'un superbe bleu tendre, sans tache. J'en ai cependant trouvé une couvée dont les œufs portaient quelques très petites taches rouges, comme pour rappeler leur congénérité avec le Gobe-mouche gris. Une autre fois, le 6 juin 1887, j'ai découvert deux nids superposés; celui de dessus contenait quatre œufs frais; celui de dessous cinq œufs, frais aussi, mais à moitié desséchés, que j'ai pu ramollir et vider. A la sortie du nid, les jeunes ont la livrée zébrée des jeunes Rubiettes, mais le collier blanc est déjà formé et bien apparent. Au commencement d'août, jeunes et vieux entrent en mue, revêtent la livrée grise d'hiver et nous quittent jusqu'au printemps suivant.

Utile. — Migrateur.



Gobe-mouche à collier.
Pinson blanc.
Muscicapa collaris.
Famille des Muscicapidés.

Nuisible. — Migrateur.



Tourterelle.
Turtur auritus.
Famille des Colombidés.

PIGEONS.

Tourterelle.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

Les Pigeons ont des mœurs toutes particulières, que l'on peut résumer en quelques mots : ils sont essentiellement monogames, pondent invariablement deux œufs blancs unicolores, que le mâle et la femelle couvent alternativement, pétrissent dans leur gosier la nourriture que les petits vien nent y prendre eux-mêmes, boivent à heure fixe et enfin produisent par l'air accumulé dans leur gorge un bruit particulier connu sous le nom de roucoulement. Les Tourterelles nous arrivent de jour, en grosses bandes, pour se reproduire dans notre pays, et nous quittent en septembre. Elles sont communes, se cantonnent dans les grands bois, et y construisent à petite hauteur, soit sur les arbres, soit sur les brins amplement ramifiés, leur nid fait uniquement de brindilles entrelacées. Il est si mince et si peu garni que, très souvent, on aperçoit les œufs au travers, en l'examinant en dessous.

Les Tourterelles sont essentiellement granivores et préfèrent de beaucoup les vesces et petites graines, comme la navette. Cette préférence est souvent cause de leur perte à l'ouverture de la chasse : en effet, lorsqu'elles sont posées à terre dans un champ de navette, elles ne peuvent voir venir le chasseur qui les surprend, les fait partir à ses pieds, et peut les tirer à son aise. Ces oiseaux adoptent des fontaines ou flaques d'eau où ils viennent chaque jour boire à la même heure; et, là encore, malgré leur méfiance habituelle, ils se laissent surprendre par le tireur embusqué à portée convenable.

GALLINACÉS.

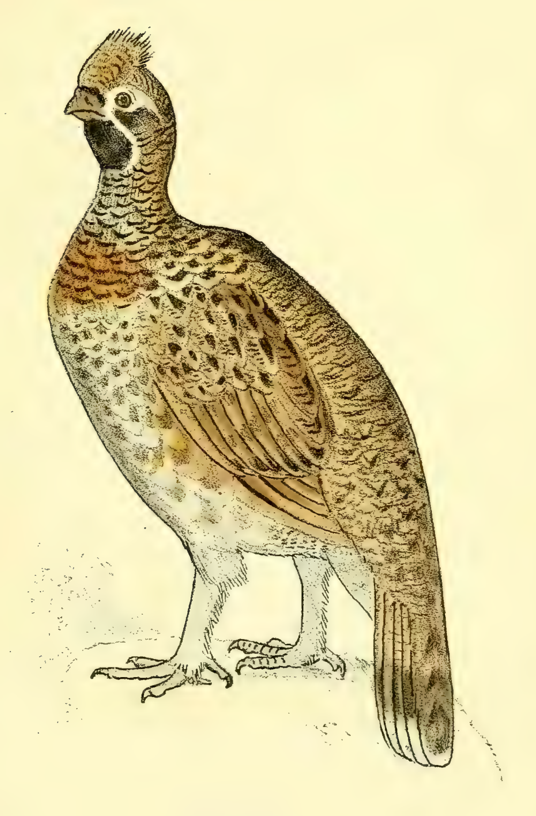
Gélinotte.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

Les Tétras sont les plus beaux oiseaux de chasse de nos montagnes boisées, comme les Outardes sont les plus intéressants des plaines arides. Les uns et les autres excitent au plus haut degré la convoitise des vrais chasseurs. La Gélinotte, bien que le plus modeste des Tétras, a sur eux l'avantage d'être relativement commune et de se tenir à une altitude moins élevée. On la trouve encore dans les grands bois montagneux de bien des bois de la France, de la Suisse et de la Belgique.

Le coq de cette belle espèce se distingue de la femelle, à première vue, par la belle tache noire qu'il porte au-dessous du bec. Ces oiseaux vivent de baies de toute sorte, du fruit de myrtile dont ils sont très friands, de graines forestières, et, en hiver, de bourgeons de coudrier, de bouleau et de conifères. La femelle pond depuis dix jusqu'à quinze œufs de couleur feuille morte, piquetés de très petites taches noires. Le nid fait sans art, mais bien rembourré de feuilles, de mousse et d'herbes sèches, est placé à terre et adroitement caché sous les buissons ou sous des bruyères. La femelle est une couveuse si obstinée qu'elle ne se décide à abandonner ses œufs qu'à la dernière extrémité; aussi devient-elle souvent la proie d'un braconnier à deux ou à quatre pieds. La Gélinotte a aussi le tort de donner facilement dans les pièges, comme les trébuchets, tendus à son intention. Ce que je viens de dire explique pourquoi ce bel oiseau devient rare sur certains points mal gardés, tandis que sur d'autres, comme dans les Vosges, il a pu dans ces dernières années étendre son aire de dispersion. J'ajouterai qu'en raison de son mode de nourriture, en automne la Gélinotte constitue un gibier de premier ordre, tandis qu'au printemps sa chair contracte souvent un goût résineux qui n'a rien d'agréable.

Indifférent. — Sédentaire.



Gélinotte.
Tetrax Conasia.
Famille des TÉTRAONIDÉS.

Indifférent. — Sédentaire.



Perdrix grise.
Perdix cinerea.
Famille des Tétraonidés.

Perdrix grise.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

La Perdrix, connue de tout le monde, n'intéresse pas moins le chasseur que le naturaliste. C'est un oiseau de plaine, qui est commun là où il est un peu protégé, mais qui diminue dans les régions où il est abandonné à ses propres forces. Quand on sait la chasse incessante qui lui est faite pendant les cinq mois de chasse légale, qu'on connaît la destruction opérée ensuite par le collet ou le traîneau des braconniers, et en tenant compte des couvées perdues par la faux de l'ouvrier, on se demande comment l'espèce n'est pas encore détruite. Il est vrai que la Perdrix, tendre mère, ainsi que nous l'a rappelé le grand fabuliste, fait une ponte de quinze à vingt œufs, élève ses petits avec une merveilleuse sollicitude, en sorte qu'elle récupère ces pertes par son heureuse fécondité.

La Perdrix grise ne perche pas; c'est donc à terre qu'elle établit et cache son nid. Les petits vivent d'insectes comme leurs parents et particulièrement d'œufs de fourmis, qui paraissent indispensables dans les premiers temps de leur existence; et ce n'est que lorsqu'ils sont un peu plus grands qu'ils commencent à y ajouter des graines ainsi que le font les adultes. Cette espèce a deux races, l'une qui ne diffère que par une taille plus petite et qui voyage en troupes, est connue sous le nom de *Perdrix de passage;* la seconde, qui n'est à vrai dire qu'une simple variété et dont la robe est d'un brun chocolat, est nommée *Perdrix de montagne.*

J'ai dit que la Perdrix est excellente mère; et lorsqu'elle sent que ses petits vont éclore, elle couve avec une persévérance telle qu'on pourrait la prendre à la main. Cette année, à la fenaison chez moi, on avait laissé une touffe d'herbe dans laquelle se trouvait un nid; l'ouvrier qui menait la râteleuse et qui ne connaissait pas la présence de ce nid, passe dessus avec sa machine et jette au loin la pauvre couveuse. Peu de temps après, mon fermier, venant surveiller l'ouvrage, fut désolé de l'accident et alla revoir le nid. On juge de son étonnement quand il retrouva la fidèle couveuse installée sur ses œufs. Sa constance fut récompensée; le lendemain les petits étaient éclos et elle éleva, sans encombre, ses dix-huit enfants.

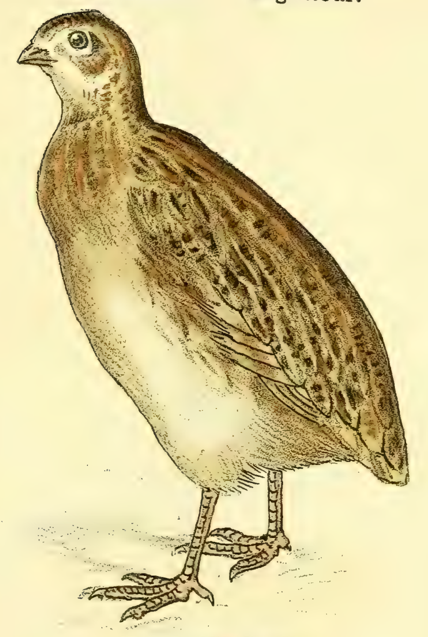
Caille commune.

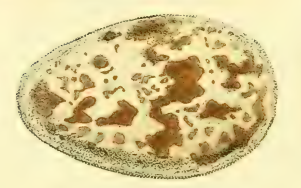
Représenté à 1/2 de grandeur naturelle.

La Caille a le régime et la plupart des habitudes de la Perdrix, dont elle diffère par son goût pour les longs voyages. Elle était autrefois très commune, dans les plaines, surtout calcaires, des régions moyennes, mais elle diminue beaucoup, depuis quelques années; elle passe dans notre pays, fin avril, y laisse bon nombre de reproducteurs, et repasse de la fin d'août à la mi-septembre. C'est habituellement vers le milieu de mai que le mâle fait entendre son chant, dont il est assez avare. Le nid, bien caché à terre et mieux construit que celui de la Perdrix, contient ordinairement huit à douze œufs, très épais de calcaire.

Cet oiseau est un des migrateurs qui semblent obéir avec le plus d'acharnement à l'instinct de déplacement qui le pousse, malgré la faiblesse relative de ses ailes, à entreprendre périodiquement de si longs voyages. On sait en quelle énorme quantité les Cailles arrivent à la pointe de l'Italie et dans les îles du Levant; en sorte que les habitants de ces régions en font d'énormes captures. Autrefois, le mal était moins grand, parce que l'on n'avait pas trouvé encore les procédés actuels d'exportation. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi, et c'est dans de petites cages qu'on les envoie vivantes, en France, en Angleterre, et ailleurs. J'ai vu un wagon qui en portait dix mille, et ce n'est là qu'un chiffre moyen. La cause, on la connaît, c'est la gourmandise humaine, car la Caille prend très facilement la graisse, et constitue, dans ces conditions, un gibier exquis. Mais on comprend pourquoi cet oiseau devient si rare, et combien il est temps d'enrayer cette destruction organisée, qui peut dans un temps relativement court amener l'extinction de l'espèce, au grand désespoir des chasseurs auxquels il a donné tant d'agréables distractions.

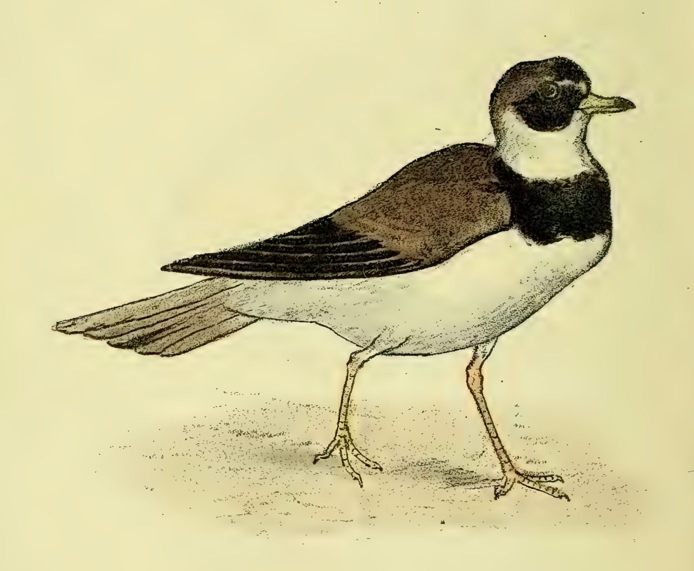
Indifférent. — Migrateur.





Caille commune.
Coturnix communis.
Famille des Tétraonidés.

Utile. — Migrateur.



Pluvier à collier.
Alouette de mer, Gravelot.
Charadrius hiaticula.
Famille des Charadriidés.

ÉCHASSIERS.

Pluvier à collier.

Représenté à 1/2 de grandeur naturelle.

Le Pluvier à collier fait partie d'un petit groupe d'oiseaux qui ont été séparés des vrais Pluviers par certains auteurs, qui en ont fait le genre Gravelot.

Cet oiseau voyage en bandes, souvent mélangées à de petits Échassiers d'espèces différentes. Il suit les côtes de l'Océan, s'arrêtant de plage en plage, depuis l'île aux Oiseaux, d'Arcachon, jusqu'à la baie de Somme et au delà, selon que son voyage est plus ou moins favorisé par le temps. C'est habituellement en avril qu'il touche à la côte de France ; qu'il fasse peu de vent ou qu'il soit faible, venant de l'Est et surtout de l'Ouest, alors nos oiseaux ne s'arrêtent pas, et se rendent immédiatement dans le Nord pour s'y livrer à l'acte de la reproduction. Mais au contraire, si le temps devient mauvais, si le vent souffle avec force du plein Nord ou du plein Midi, ces oiseaux s'abattent sur une des plages que j'ai citées et s'y cantonnent jusqu'au retour d'un temps favorable à leur voyage.

Ils vivent d'insectes marins, de petits coquillages, et particulièrement d'un petit crustacé très commun sur nos côtes et vulgairement connu sous le nom de *puce de mer*. Ils sont habituellement peu méfiants, et, s'occupant de la recherche de leurs aliments, se laissent facilement approcher à portée du fusil dans les pays où on les chasse peu. Mais dans les régions où ils sont pourchassés de tous côtés, comme à la baie de la Somme, ils deviennent extrêmement fuyards et fort difficiles à joindre. (Voir planche 72 la figure de l'œuf.)

Le petit Pluvier à collier ne diffère du grand que par sa taille, mais il est fluviatile et se reproduit assez communément sur les grèves qui bordent les grands cours d'eau de notre pays. Il y est connu sous le nom vulgaire de *Roule-caillou*.

Vanneau huppé.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

C'est d'habitude à la fin de mars que le Vanneau nous arrive, en bandes plus ou moins nombreuses qui se posent dans les prés humides et sur le bord des étangs ou des cours d'eau. Beaucoup, après avoir traversé notre pays, se rendent plus au Nord pour y nicher, et particulièrement en Hollande, où ils se reproduisent en très grand nombre. Leurs œufs constituent un mets très délicat fort recherché des gourmets; ils sont en Hollande l'objet d'un commerce assez étendu. Mais les Hollandais sont gens pratiques ; ils veulent bien user, mais non pas abuser : on n'enlève donc que la première couvée, qui est bientôt reconstituée, on ne touche pas à la seconde, en sorte que les Vanneaux ne paraissent pas diminuer.

Cet oiseau est assez méfiant, ne se laisse guère approcher et a un petit cri chevrotant ayant quelque analogie avec celui du jeune chevreau.

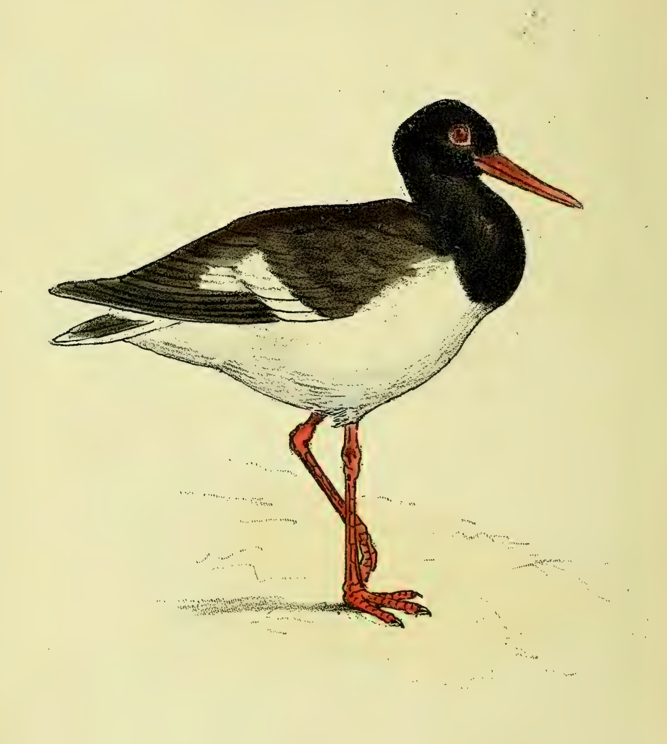
En France, le Vanneau se reproduit sur bien des points et sans cesser de vivre en colonie, quand il n'est pas dérangé, comme aux dunes de Saint-Quentin (Somme), où il niche en grand nombre. Les nids, très rapprochés les uns des autres, parfois à se toucher, sont faits grossièrement, plus ou moins cachés au milieu des ajoncs et des plantes sauvages qui croissent dans ces dunes. Les œufs, dont nous figurons un type à la planche 72, sont presque invariablement au nombre de trois. La nourriture de ces oiseaux consiste exclusivement en insectes et vers aquatiques, qu'ils recherchent aussi bien dans les terrains saumâtres que sur le bord des eaux douces. Enfin ils séjournent assez longtemps dans notre pays, qu'ils ne quittent qu'à la fin d'octobre et même après la Toussaint.

Utile. — Migrateur.



Vanneau huppé.
Vanellus cristatus.
Famille des Charadriidés.

Indifférent. — Sédentaire.



Huitrier pie.

Pie de mer.

Haematopus ostralegus.

Famille des SCOLOPACIDÉS.

Huîtrier pie.

Représenté à 1/4 de grandeur naturelle.

Ces oiseaux vivent en colonie et sont assez répandus sur toutes les côtes maritimes de France, particulièrement sur celles de Bretagne et de Normandie. Ils suivent le flux et le reflux, qui règlent pour ainsi dire les heures de leurs repas quotidiens. Celui-ci consiste en étoiles de mer, en crustacés, en vers et en mollusques, surtout bivalves, que la mer couvre et découvre à chaque marée. Quand elle est haute, on voit nos oiseaux réunis en troupe, posés au haut des dunes ou des rochers, attendre patiemment que la mer se retire, pour se livrer de nouveau à la recherche de leur nourriture.

Sans être très farouche, la Pie de mer ne se laisse pas approcher facilement à portée; lorsqu'elle est inquiète ou qu'elle appelle ses compagnes, elle pousse un cri sifflant, qui résonne au loin. Elle niche de préférence au sommet des îlots inhabités, dans une petite cavité, près des chardons et plantes marines sauvages, qui y croissent çà et là. La ponte est de trois œufs, d'un ocre un peu chaud de ton, et piquetés de noir. J'ai souvent trouvé de ces nids sur des îlots, à l'embouchure de la Vilaine, et j'ai remarqué que les propriétaires étaient toujours adultes, c'est-à-dire âgés de deux ans. Les sujets d'un an, facilement reconnaissables à leur collier blanc, ne peuvent être confondus avec les adultes, qui n'ont plus cette marque distinctive, ne doivent pas se reproduire à cet âge, car je n'ai jamais trouvé leur nid. Si mon observation est fondée, la Pie de mer ne se reproduirait donc pas avant l'âge de deux ans accomplis.

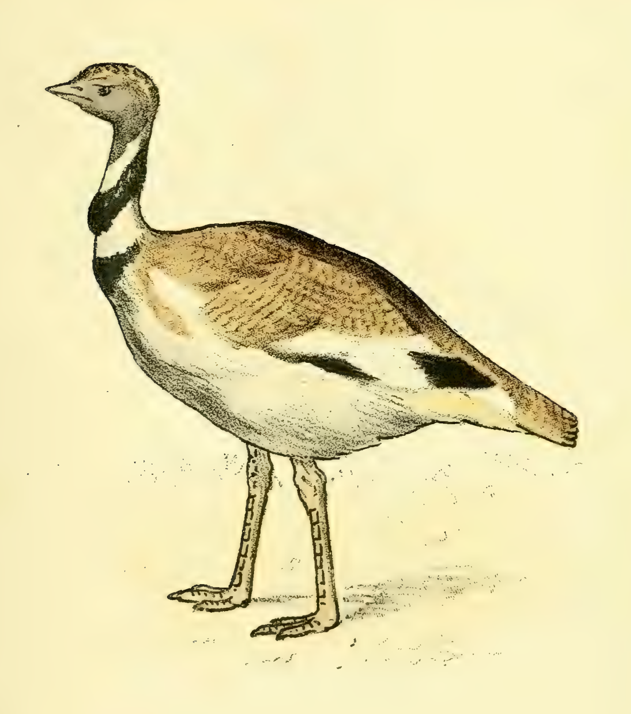
Outarde canepetière.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

Nous n'avons en France que deux espèces d'Outardes, la barbue et la canepetière, si on ne tient pas compte de la houbara, qui n'y a été rencontrée que très accidentellement. La grande Outarde, ou barbue, qui vivait autrefois sédentaire dans les plaines arides de la Champagne, y est devenue très rare. L'Outarde canepetière, au contraire, fort rare il y a cinquante ou soixante ans dans les mêmes plaines, n'a cessé de s'y multiplier depuis cette époque; en sorte qu'aujourd'hui elle y est devenue relativement commune. C'est ainsi qu'actuellement, et au jour de l'ouverture, on peut trouver facilement trente ou quarante sujets de cette espèce, sur le marché de Châlons-sur-Marne.

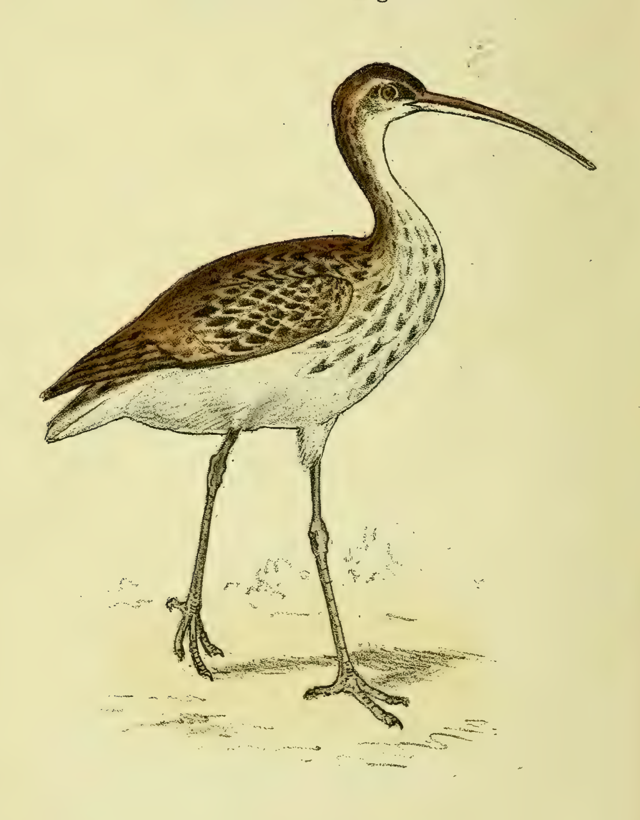
La Canepetière, qui est sédentaire dans les plaines de l'Algérie, arrive en Champagne en petites troupes, à la fin de mars, pour s'y reproduire, et repart fin septembre. C'est un oiseau vif, alerte, méfiant à l'excès, très facile à reconnaître quand on le fait lever, car au vol il paraît avoir les ailes entièrement blanches. Il vit d'insectes, notamment d'orthoptères, de graines et de feuilles de végétaux, comme la navette et le colza. La Canepetière est polygame, la femelle fait son nid à terre, souvent dans les prairies artificielles, et pond trois ou quatre œufs, rarement cinq, passant du vert bleuâtre au vert bronzé, très brillants et marbrés de brun. La Canepetière est un excellent gibier, très apprécié des chasseurs, mais fort difficile à atteindre, car elle est extrêmement farouche. C'est en 1845 que j'ai tué ma première près d'Ecury (Marne), époque où elle était encore inconnue. Le garde m'avait signalé des oiseaux extraordinaires dans un terrain fossoyé de cinquante hectares, et destiné à être boisé. Ce fut en rampant dans un des fossés que je parvins à les approcher, et à faire ce rare et joli coup de fusil.

Indifférent. — Migrateur.



Outarde canepetière.
Poule de Carthage.
Otis tetrax.
Famille des Otidés.

Indifférent. — Migrateur.



Courlis cendré.
Corbigeau.
Numenius arquata.
Famille des Scolopacidés.

Courlis cendré.

Représenté à 1/4 de grandeur naturelle.

Le Courlis cendré, ou *Grand Courlis*, stationne assez longtemps en France, lors de son double passage, qui a lieu en mars-avril et en septembre-octobre ; ce n'est qu'exceptionnellement qu'il y niche, et préfère pour se reproduire se porter plus au Nord. Cet oiseau suit les mouvements de la marée comme l'Huîtrier pie, et lorsque la mer est basse, on le voit sur les bancs de vase, occupé à chercher les petits crustacés et mollusques, surtout les vers, dont il est très friand. Pour la satisfaction de ce goût, la nature lui a donné, comme aux autres Scolopacidés, un bec mou à son extrémité, et pourvu d'un tact qui lui permet de reconnaître au toucher les petits vermisseaux dont il fait sa nourriture.

Son cri se compose de deux syllabes : cô-i, la première étant sifflée plus haut que la seconde. Bien que très méfiant, et ne se laissant jamais approcher, comme il vient bien à l'appeau, il suffit de se cacher avec soin dans une fente de rocher ou de falaise, pour le faire venir, en l'appelant, à portée du chasseur ; aussi, sur nos côtes, bon nombre de personnes s'amusent à pratiquer ce petit sport. Je dois dire cependant que les Courlis de nos côtes maritimes ont un goût très prononcé de marée qui ne plaît pas à tout le monde, tandis qu'il en est tout différemment de ceux, beaucoup plus rares, qui visitent nos rivières ou nos lacs d'eau douce et qui constituent alors un manger délicat. Le bec de cette espèce s'allonge en vieillissant, et je possède un sujet que j'ai tué en Normandie, dont le bec n'a pas moins de 17 centimètres de longueur.

Bécasse ordinaire.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

MM. les chasseurs, présentez les armes; voici le roi des oiseaux gibier : la Bécasse. Tout est fin et délicat dans cet oiseau, ainsi que je vais le prouver : pose, robe, régime, habitudes et mœurs. La Bécasse arrive chaque année en France, vers le milieu de la lune de mars, y laisse de nombreux couples, et se remet en voyage de la fin d'octobre à la fin de novembre. On sait que de jour elle habite les bois, et qu'au crépuscule elle se rend dans les parties humides des plaines, où elle sait faire une ample moisson de ses vermisseaux favoris. Son bec possède un tact si parfait qu'elle sait au moindre contact déterminer l'espèce qu'elle recherche, tout aussi bien qu'un naturaliste, armé de sa loupe et de son scalpel.

Très soigneuse de sa personne, elle prend fréquemment des bains à l'abreuvoir qu'elle a choisi et qu'elle visite journellement. Très habile à se défendre lorsqu'un chien d'arrêt suit sa coulée, elle a soin de la recouper en la piétinant, et lorsqu'elle se décide à prendre le vol, il est rare qu'elle ne mette une cépée entre elle et le chasseur, qui ne peut la tuer, ou la manque.

Lorsqu'ils entrent en amour à la fin de mars, ces oiseaux se poursuivent à la chute du jour, en pipant, et en faisant entendre un bruit spécial, la *croule*, bien connue des chasseurs, qui vont les attendre à l'affût appelé passe. Il est regrettable que la fermeture de cette chasse soit trop tardive, car, dès la fin de mars, cet oiseau fait à terre son nid de feuilles sous les taillis épais. La ponte, presque toujours de quatre œufs, en forme de poire, d'un jaune terreux, tachés de gris et de brun, a lieu dans les derniers jours de mars ou dans le commencement d'avril. L'incubation dure vingt-trois à vingt-quatre jours, et les jeunes poussins, dont la robe est charmante, courent dans la forêt quelques jours après leur naissance.

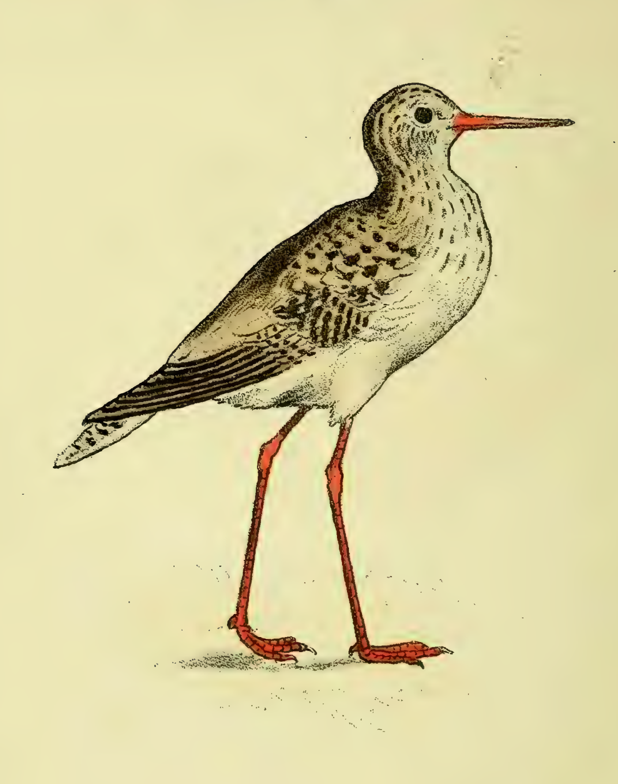
Un œuf a été figuré à la planche 72.

Utile. — Migrateur.



Bécasse ordinaire.
Scolopax rusticola.
Famille des SCOLOPACIDÉS.

Utile. — Migrateur.



Chevalier gambette.
Pied-rouge.
Totanus calidris.
Famille des Scolopacidés.

Chevalier gambette.

Représenté à 1/2 de grandeur naturelle.

Les Bécasseaux et les Chevaliers, qui appartiennent encore à la famille des Bécasses, comprennent un assez grand nombre d'espèces migratrices, qui presque toutes vont se reproduire dans le nord de l'Europe. Les Bécasseaux, plus bas sur pattes, sont essentiellement marins, et ne s'écartent que rarement des plages maritimes. Les Chevaliers, beaucoup plus élevés de taille, au contraire, fréquentent aussi bien les eaux douces que les eaux saumâtres. Le Chevalier gambette, qui est caractérisé par ses pieds d'un rouge vif, nous arrive en avril, laisse quelques rares couples dans le nord de la France, niche en Hollande sur les côtes de la Baltique et revient en septembre pour aller passer l'hiver dans les pays chauds.

C'est un oiseau élégant, bien qu'un peu raide sur ses longues jambes, mais il rachète ce défaut par un petit soubresaut qui ne manque pas de grâce, et est commun à toute sa famille; il se laisse aller à ce mouvement quand il est sous l'influence de l'inquiétude ou d'une curiosité qu'il ne peut satisfaire. Un jour que je me trouvais sur la plage de la baie de Somme, dans une fosse, à mer basse, caché sous une toile, le sifflet et le fusil à la main, je ne pus m'empêcher de rire tout seul, sans songer à tirer, en voyant les contorsions curieuses de quelques Pieds-rouges qui s'étaient posés autour de mon appelant empaillé, qu'ils s'étonnaient de ne voir ni remuer ni répondre à leurs agaceries. Ces oiseaux sont en effet très sociables, et viennent très vite à l'appeau, évitant de rester seuls. Ils vivent, comme tous leurs congénères, de vers et d'insectes qu'ils ramassent sur le bord des eaux douces ou saumâtres.

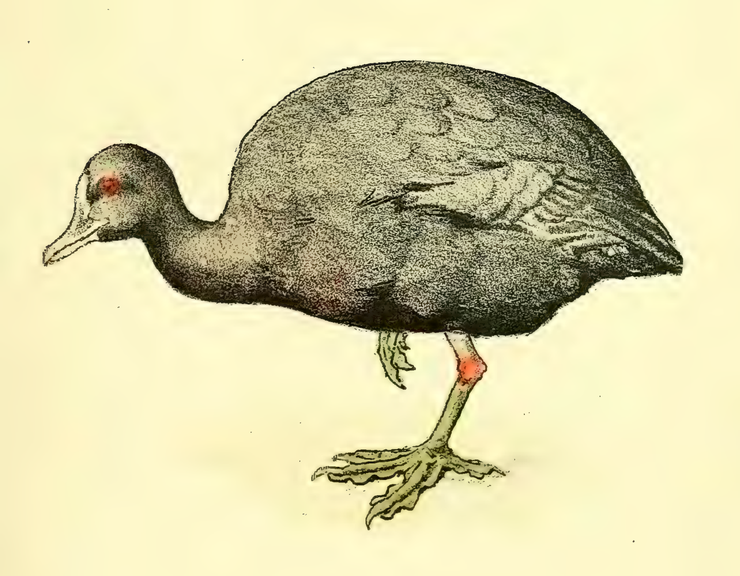
Foulque noire.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

La Foulque est commune en été sur nos étangs, où elle trouve une abondante nourriture. Celle-ci se compose presque exclusivement de graines et de plantes aquatiques qui poussent entre deux eaux, et qu'elle saisit en plongeant. Cet oiseau arrive en mars, s'apparie aussitôt, et si la saison se présente bien, la ponte commence dans les premiers jours d'avril. Le nid fait grossièrement est composé de joncs, repose sur l'eau, en général près d'une touffe de roseaux après laquelle il est amarré. Le nombre d'œufs varie beaucoup; car j'ai trouvé des pontes complètes allant depuis six jusqu'à quatorze œufs. Ceux-ci sont épais de calcaire, de couleur ocre pâle et ponctués de petites taches noires. Les poussins, mignons, aussi actifs que jolis, ont une robe de duvet noir, avec la tête couverte d'un duvet rouge orangé du plus bel effet. La mère, aussi vigilante qu'attentive, a soin de placer quelques joncs couchés, qui forment du nid, à la surface de l'eau, un pont qui permet à ses poussins d'y descendre sans faire la culbute.

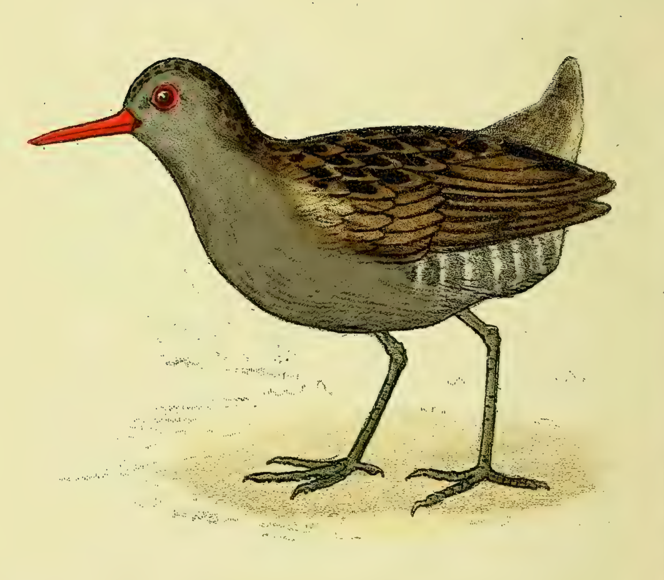
La Foulque a un cri sonore mais doux; elle le fait entendre dès qu'elle est inquiète. La croissance des poussins est lente, et c'est à peine s'ils ont atteint leur taille, quand en octobre sonne l'heure du départ pour une région plus clémente. Dans l'Ouest, les Foulques s'attroupent souvent sur la mer au moment des migrations, elles y sont connues sous le nom de *Judelles*. Elles se nourrissent alors de mollusques bivalves à coquille tendre, telles que les anomies. C'est d'ailleurs leur nourriture pendant l'hiver qu'elles vont passer sur les lacs salés de la Provence et du Roussillon.

Indifférent. — Migrateur.



Foulque noire.
Morelle.
Fulica atra.
Famille des Rallidés.

Utile. — Migrateur.



Râle d'eau.
Rallus aquaticus.
Famille des Rallidés.

Râle d'eau.

Représenté à 1/2 de grandeur naturelle.

Les Râles sont des oiseaux craintifs, qui ne voyagent que de nuit, et qui semblent réserver toute leur activité pour le moment du crépuscule. Leur vol est court et bas, peu soutenu; aussi ils préfèrent suivre les cours d'eau au moment de leurs voyages, de façon à pouvoir toujours trouver un abri sûr en se cachant dans les joncs, si un péril les menace. Le Râle d'eau nous arrive ordinairement en mars pour se reproduire sur nos étangs et nos grands cours d'eau, et repart en octobre. Il n'est pas rare, mais comme il excelle à se cacher, il paraît beaucoup moins commun qu'il ne l'est en effet. Ce n'est guère qu'au moment de la pariade, en mai ou en juin, que le Râle d'eau pousse son cri rauque et bruyant; et c'est d'habitude au milieu des jonchaies les plus épaisses sur le bord des étangs qu'il établit son nid, si bien caché au milieu des roseaux, qu'il est presque impossible à découvrir; d'autant plus que la couveuse ne s'envole jamais directement, mais coule en se faufilant entre les joncs, avant de se montrer. Les œufs au nombre de sept, huit, parfois neuf ou dix, sont de forme ovée, allongée, d'un jaune rosé portant de petites taches nombreuses d'un joli rouge.

Cet oiseau se nourrit de mollusques, d'insectes et de crustacés, et de graines de plantes aquatiques. On doit comprendre, par ce que je viens de dire, combien sa chasse est difficile. Sachant la faiblesse de son vol, il fait tout pour éviter de se lever quand le chien est sur ses traces. Se glissant entre les joncs et les herbes comme une véritable souris, il multiplie les marches, les contre-marches et les ruses de toutes sortes, avant de prendre son vol. S'il s'y décide, il retombe immédiatement avant que le chasseur ait le temps de tirer et recommence le même manège. Si donc le chien n'est pas doué d'une patience à toute épreuve, il a grande chance d'échapper au plomb meurtrier.

Héron cendré.

Représenté à 1/4 de grandeur naturelle.

Le Héron cendré était autrefois très commun en France, comme le prouvent les nombreux bois en plaine qui portent encore le nom de hernière ou héronnière. Cela devait être au beau temps de la fauconnerie, époque où cet oiseau était sans doute protégé, et alors que le fusil n'était pas encore inventé. Mais aujourd'hui je ne connais plus en France qu'une seule colonie méritant le nom de héronnière; elle se trouve près d'Écury (Marne). Des auteurs, et notamment M. Lescuyer, en ont écrit l'histoire; j'en parlerai donc très brièvement.

Les nids, grossièrement faits de terre gâchée et de brindilles, au nombre de cent vingt à cent trente, sont répartis sur une trentaine d'aulnaies de haute futaie, au centre d'une grande propriété d'un seul tenant. Elle appartient au comte de Sainte-Suzanne, qui protège et avec raison cette colonie, qui est pour notre pays une vraie curiosité ornithologique. Les Hérons y arrivent en mars, remettent leurs nids en état, pondent au mois d'avril cinq ou six œufs, d'un vert bleu magnifique. Les petits sont nourris avec des insectes, des larves et de jeunes grenouilles; et cette nourriture ne doit pas faire défaut, car la héronnière est à proximité d'un immense marais, qui peut satisfaire à tous leurs besoins. Quand les petits sont à leur taille, ils partent en famille avec leurs parents, pour se rendre sur les cours d'eau où il passent la saison des gelées. Il y a d'autres Hérons en France, mais qui vivent isolément, et se reproduisent dans les épaisses jonchaies de nos grands étangs.

Nous n'avons pas figuré l'œuf de cet oiseau à cause de sa grande taille, mais celui du Héron bihoreau qui a l'avantage d'être plus petit tout en étant semblable de nuance. (Voir planche 72.)

Indifférent. — Sédentaire et erratique.



Héron cendré.
Ardea cinerea.
Famille des Ardéidés.

Indifférent. — Migrateur.



Grue cendrée.
Grus cinerea.
Famille des Gruidés.

Grue cendrée.

Représenté à 1/12 de grandeur naturelle.

La Grue cendrée passe régulièrement dans nos provinces de l'Est, à la fin de mars et à la fin d'octobre; elle se dirige au printemps, du sud-ouest au nord-est, et, à l'automne, du nord-est au sud-ouest. Elle voyage de jour, par temps calme, en bandes formées en V, l'une des branches étant toujonrs plus longue que l'autre, et l'oiseau qui occupe l'extrémité venant de temps à autre remplacer celui qui est au sommet, chargé de fendre l'air. Ces troupes se composent de dix, quinze, vingt individus; le 31 octobre 1894, j'en ai vu une qui n'en comptait pas moins de cent quatre. Quand ces oiseaux veulent se reposer ou pâturer, ils décrivent, pendant un quart d'heure et plus, une circonférence, pour s'assurer que le terrain est sans danger pour s'y abattre; en général ce repos se fait dans les prés ou dans les champs emblavés de blés. Pendant leur voyage, les Grues poussent de temps à autre un cri de ralliement sonore, qui ressemble un peu à celui des Oies.

Il y a quelques années, une Grue, blessée d'un coup de feu, vint se cantonner sur les bords d'une vanne, conduisant à un moulin dont j'ai fait une maison forestière. Chaque fois que le garde venait au village, il faisait lever la Grue qui passait sa convalescence en pêchant aux grenouilles; mais comme le garde avait négligé de m'avertir et qu'il n'était point chasseur, la convalescence aurait pu s'achever sans encombre. Mais un beau jour que l'oiseau voulut s'envoler comme d'habitude, il fut arrêté par une clématite sauvage appuyée contre un arbre, qui en s'enroulant autour de sa patte le retint captif, ainsi qu'un lacet, jusqu'à l'arrivée du garde, qui put s'en emparer et me l'apporter triomphalement.

Cigogne blanche.

Représenté à 1/10 de grandeur naturelle.

Nous n'avons que deux espèces de Cigognes qui nous visitent plus ou moins régulièrement. L'une, la Cigogne noire, qui se montre assez rarement en France, est très farouche et recherche les marais ou les étangs situés au milieu des bois, et où elle ne fait qu'un court séjour. L'autre, au contraire, la Cigogne blanche, se montre très familière dans les lieux où elle va chercher l'hospitalité pour se reproduire. A Strasbourg, où elle a été protégée de tout temps, elle revient annuellement retrouver son nid qui lui a été religieusement conservé. Les Cigognes y arrivent chaque année en février, les mâles précédant les femelles d'une dizaine de jours. Les couples qui nichent à Strasbourg peuvent être évalués à une centaine, et c'est en mars qu'ils remettent les anciens nids en état ou qu'ils en font de nouveaux. Ils sont établis au faîte des maisons ou des édifices publics, souvent contre une cheminée, plus souvent encore sur une vieille roue ou sur des planches qui ont été placées, à leur intention, par les propriétaires des maisons. La ponte est de deux ou trois œufs blancs, mais d'un beau vert de mer à l'intérieur.

Rien n'est joli comme de voir ces grands oiseaux pleins de confiance, apportant la nourriture à leurs petits, qui la saisissent avec empressement. Elle consiste en reptiles, petits mammifères, et surtout en batraciens (grenouilles, etc.). A la suite du bombardement de Strasbourg, les Cigognes sont restées quatre ans sans y revenir. Ces oiseaux ont donc gardé un long souvenir de la terrible canonnade de 1870.

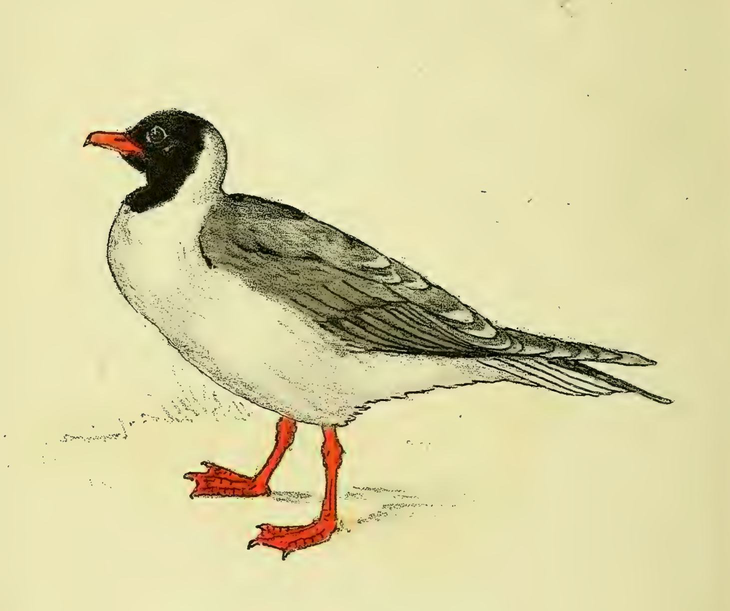
Quelques couples se reproduisent aussi dans le nord de la France et en Belgique, mais isolément et non en grandes familles, comme dans la capitale de l'Alsace.

Indifférent. — Migrateur.



Cigogne blanche.
Ciconia alba.
Famille des Ciconiidés.

Indifférent. — Migrateur.



Mouette rieuse.
Larus ridibundus.
Famille des LARIDÉS.

PALMIPÈDES.

Mouette rieuse.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

Les Goëlands et les Mouettes appartiennent au même genre, mais l'habitude s'est établie de réserver le nom de Goëlands aux espèces dont la tête est blanche, en désignant sous le nom de Mouettes, celles qui portent un capuchon noir ou cendré. La Mouette rieuse est une des plus communes, qui se répand au moment des équinoxes dans presque toutes nos régions, soit sur les eaux douces, soit sur les eaux salées. Mais au moment de la pariade, elle niche de préférence dans le Midi et à l'embouchure des grands fleuves, comme le Rhône.

C'est un oiseau peu farouche quand on ne l'inquiète pas, et qui vient se livrer aux plaisirs de la pêche, à quelques mètres parfois des pêcheurs qui tirent leurs filets. Voici comment il y procède : il plane doucement la tête baissée en suivant d'un œil attentif les mouvements de la lame et ceux des petits poissons qui viennent à sa surface. Dès qu'il en aperçoit un, ses ailes se ferment, et il tombe droit et rapide sur le fretin qu'il manque rarement. Son immersion est si prompte qu'on ne peut dire s'il a disparu sous l'onde en tout ou en partie. Sa proie saisie il se pose sur l'eau pour l'avaler tranquillement, ou il s'enfuit à tire-d'aile si l'une de ses compagnes cherche à lui ravir son butin.

Ces Mouettes sont très sociables, bien que se taquinant parfois; elles nichent souvent en grandes troupes. C'est ainsi que dans une excursion que je fis au mois de mai 1891 au lac de Valencze, en Hongrie, je trouvai une colonie de Mouettes rieuses dont les nids étaient placés les uns près des autres, et couvraient littéralement une partie du lac; mes amis et moi, d'un commun accord, nous estimâmes cette colonie à douze ou quinze mille individus. Les nids, faits sans soins, contenaient deux, le plus souvent trois œufs, si variables de coloration qu'on ne peut les décrire utilement.

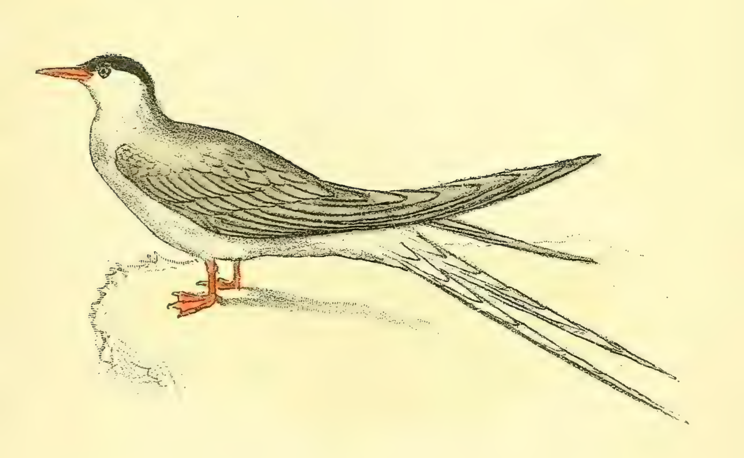
Sterne Pierre-Garin.

Représenté à 1/2 de grandeur naturelle.

Les Sternes ont beaucoup d'analogie avec les Mouettes dont elles diffèrent par un bec plus long et plus droit et par une queue allongée qui leur a valu le nom d'*Hirondelles de mer*. La Pierre-Garin a le régime et certaines habitudes de la Mouette dont je viens de parler; elle voyage beaucoup comme elle au moment des migrations et se montre dans l'intérieur, comme sur les côtes de France, mais ne niche jamais que sur les bords de la mer ou des étangs salés. Ce n'est guère qu'au commencement de juin qu'elle fait sa ponte, presque toujours de trois œufs, rarement de deux. Tantôt elle les place dans un petit creux sur la plage, là où la mer n'arrive jamais, tantôt au sommet d'îlots déserts ou parfois sur un rocher. Dans ce dernier cas, elle fait une sorte de nid, composé de quelques herbes sèches.

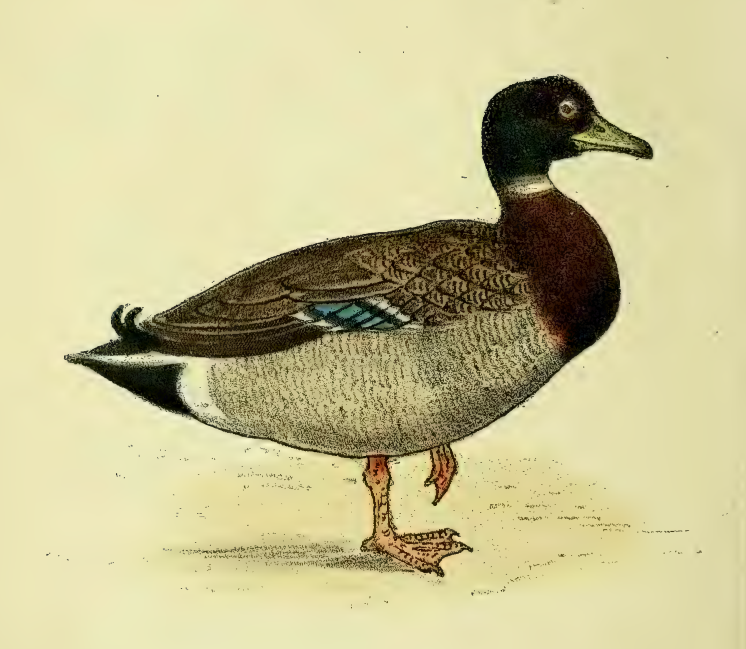
Aux dunes de Saint-Quentin (Somme), elle niche en grande quantité, associée à la Sterne naine. Les jeunes poussins, très chaudement et très joliment couverts d'un épais duvet gris marron et noir, sont très alertes, mais ne quittent pas le nid, où les parents leur apportent la nourriture, avant que toutes leurs plumes soient poussées et leurs ailes parfaitement formées. La Pierre-Garin, encore plus sociable que ses congénères, est toujours prête à voler à leur secours quand il leur arrive un accident. Si un chasseur en barque démonte un de ces oiseaux, ses amis arrivent à l'envi, cherchent à la soulever et à passer près d'elle en l'appelant, sans s'occuper du chasseur, qui peut souvent en abattre cinq ou six, avant que le reste de la troupe ait compris le danger.

Indifférent. — Migrateur.



Sterne Pierre-Garin.
Petite mouette.
Sterna hirundo.
Famille des Laridés.

Nuisible. — Migrateur et sédentaire.



Canard sauvage.

Col-vert.

Anas boschas.

Famille des Anatidés.

Canard sauvage.

Représenté à 1/4 de grandeur naturelle.

Le Canard sauvage est très abondant en France et en Belgique, au moment de son double passage qui a lieu à la fin de février et de novembre. Tandis que les uns ne font que traverser nos régions pour aller nicher plus au Nord, les autres habitent sur nos étangs et nos cours d'eau, qu'ils ne quittent jamais, même en hiver. Je ne m'occuperai que de ces derniers, qui sont tout à fait nôtres. Dès les premiers jours de mars, surtout si le temps est doux, les couples se forment, choisissent l'emplacement de leurs nids dans les roseaux des mares ou des étangs. A la fin d'avril, la femelle a terminé sa ponte, de dix à douze œufs, dont l'incubation dure vingt-huit jours, et, dans le commencement de juin, toutes les éclosions sont terminées.

La Cane est très bonne mère, et, lorsqu'elle conduit ses poussins à la chasse aux insectes, dont ils sont très friands, s'il arrive qu'elle soit surprise à terre sur le bord des étangs, elle multiplie ses ruses pour tromper le passant, tout comme la Perdrix du bon La Fontaine. Il faut la voir alors, voletant, se traînant à peine, comme si elle était gravement blessée, pour donner le change, et entraîner au loin le fauve ou l'indiscret arrêté auprès de ses Canetons. Ceux-ci d'ailleurs, qu'elle a prévenus par un cri d'alarme, se sont tapis sous l'herbe et n'en bougent plus avant que leur mère ne soit venue leur annoncer que tout danger a disparu. Dans le commencement de juillet, les poussins ont acquis toute leur taille, sont connus sous le nom de *Halbrans*, et très appréciés des chasseurs dans les pays d'étangs. Le Canard sauvage est omnivore, et, quand la glace couvre les étangs, il se réfugie dans les petits ruisseaux d'eau chaude, où il se nourrit de mollusques, d'herbes, et notamment de cresson.

Canard Sarcelline.

Représenté à 1/3 de grandeur naturelle.

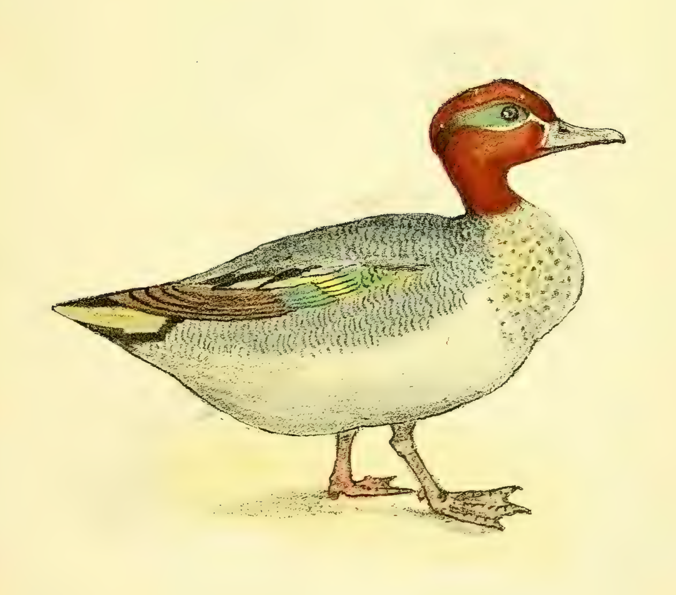
La Sarcelline est l'un de nos Canards les plus communs. Elle arrive dans le commencement de mars, sur nos étangs où elle stationne un certain temps, puis gagne le nord de l'Europe pour s'y reproduire, et nous revient en septembre pour faire une nouvelle station avant de regagner le Midi, où elle passe l'hiver. Son cri a de l'analogie avec celui du Canard siffleur, mais il est moins fort, bien que très aigu. Quelques rares couples se reproduisent sur nos étangs, comme le Canard sauvage.

Elle est du nombre des Anatidés, dont le mâle, lors de la mue, perd simultanément toutes ses rémiges, ce qui le prive pendant un certain temps de la faculté du vol; pendant cette mue, il évite de se montrer et reste caché dans les roseaux des étangs, alors que la femelle accomplit le devoir de la maternité.

Pendant ses migrations, la Sarcelline vit en grandes bandes, se montre assez farouche et se laisse difficilement approcher. Il arrive pourtant que, confiante dans l'extrême rapidité de son vol et de ses évolutions, une bande vienne passer à courte portée du chasseur, placé dans une barque; celui-ci peut, comme je l'ai fait quelquefois, abattre quatre ou cinq individus d'un seul coup, mais c'est à la condition de ne pas perdre un instant, et de tirer au jugé.

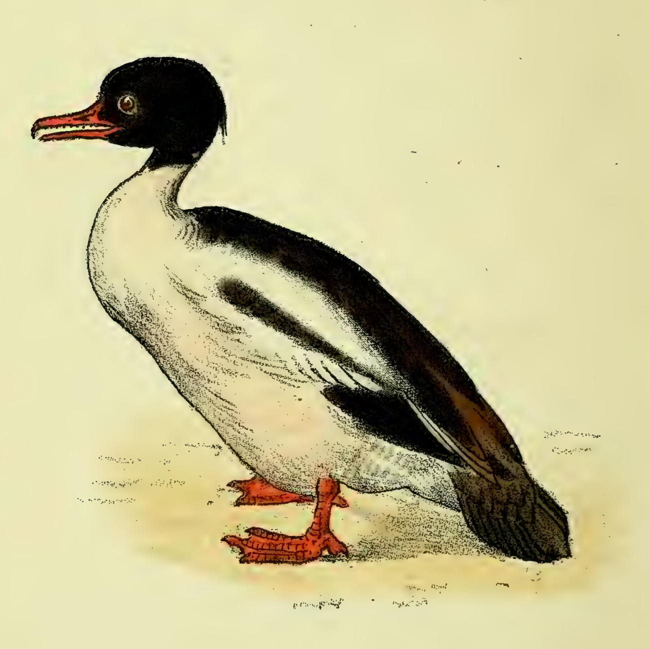
Cet oiseau est omnivore comme tous ses congénères, et se contente aussi bien de nourriture animale que de nourriture végétale. Ainsi j'ai constaté qu'à son arrivée, au printemps, il arrache sous l'eau les jeunes pousses de joncs et de roseaux qu'il décortique en avalant la partie tendre, ainsi que nous le faisons nous-mêmes en mangeant des asperges.

Indifférent. — Migrateur.



Canard Sarcelline.
Petite arcanette.
Anas Crecca.
Famille des ANATIDÉS.

Nuisible. – Migrateur et sédentaire.



Grand Harle.
Mergus merganser.
Famille des ANATIDÉS.

Grand Harle.

Représenté à 1/5 de grandeur naturelle.

Les Harles diffèrent des Canards par un bec plus étroit, un corps plus svelte et les pieds encore plus en arrière, en sorte qu'ils sont de merveilleux plongeurs. Les mâles ont presque tous une huppe très élégante et un fort beau plumage où le blanc domine, tandis que les femelles, à livrée brune et plus modeste, ne portent aucun ornement. Le grand Harle habite en été les contrées arctiques de l'Europe, et traverse la France, en avril et en octobre, soit pour y résider quand l'hiver est doux, soit pour descendre plus au Sud, quand il devient trop rigoureux. Il niche d'habitude dans le Nord, mais il y en a aussi qui se reproduisent en Suisse, où ils vivent à l'état sédentaire, en particulier sur les lacs de Morat, de Bienne et de Neuchâtel.

Cet oiseau niche parfois dans les arbres creux qui avoisinent les lacs, quelquefois même sur le tronc des peupliers qui ont été coupés, et au milieu des branches fraîchement repoussées qui cachent son nid, composé de brindilles et d'herbes sèches. La ponte est de dix à douze œufs d'un blanc ocracé très caractéristique. La femelle du Harle est très soigneuse de ses petits, qu'elle ne quitte pas avant qu'ils ne soient arrivés à leur taille, et leur enseigne l'art de la pêche, qui leur est indispensable, puisqu'ils vivent exclusivement de poissons. Le capitaine Vouga, de qui je tiens des renseignements sur ces oiseaux, m'assure que jamais ils n'ont niché au lac de Genève, et, à son avis, ce n'est point l'altitude qui était l'obstacle, mais bien les habitations et les campagnes qui avoisinent le lac, ainsi que les bateaux qui le sillonnent en tous sens, en sorte que les Harles n'auraient pu trouver la tranquillité qui leur était indispensable pour amener à bien leur nombreuse famille.

Grèbe huppé.

Représenté à 1/5 de grandeur naturelle.

Le Grèbe huppé arrive en avril sur les étangs de l'est de la France. Dès qu'il y est installé, grâce à son cou allongé qu'il porte droit, et à sa poitrine d'un blanc argenté, on le voit de loin se promener majestueusement sur la surface liquide. Il est avare de son cri, qu'on entend rarement, et qui consiste en une sorte de mugissement, rauque et sourd. Chaque étang en possède généralement un couple, rarement davantage.

C'est dans le commencement de mai que cet oiseau fait son nid; celui-ci consiste en un amas d'herbes et de joncs assemblés sans soins sur l'eau où il flotte, mais presque toujours amarré à un jonc enraciné qui le maintient, comme le câble retient le navire. Il est plus ou moins grand, toujours plus large que haut, et émerge de quinze centimètres à peine au dessus du niveau de l'eau. La ponte est presque toujours de quatre œufs, rarement de trois, d'un blanc sale et de forme elliptique que la femelle cache sous quelques brins d'herbe lorsqu'elle est obligée de quitter son nid pour une cause quelconque. Les poussins, qui sont charmants dans leur robe de duvet blanc, striée de noir au cou et à la tête, naissent au commencement de juin, et, comme ils ne doivent pas être mouillés pendant les premiers jours de leur naissance, si un importun quelconque s'approche de leur demeure, le mâle et la femelle, qui tous deux prennent soin de leurs petits, en prennent chacun deux sur leur dos en soulevant les ailes pour les protéger et leur servir de berceau, et s'éloignent au plus vite à la nage. Ils les nourrissent de larves de névroptères, de dytiques et d'autres insectes aquatiques, ainsi que de poissons. La croissance de ces poussins est lente, et ce n'est qu'en août qu'ils arrivent à leur taille. C'est à la fin de septembre que le grand Grèbe nous quitte avec sa famille pour aller passer l'hiver sur les lacs de l'Algérie. La chair du Grèbe est détestable, mais sa fourrure est très estimée.

Indifférent. — Migrateur.



Grèbe-huppé.

Dame d'eau.

Podiceps cristatus.

Famille des Podicipidés.

Nuisible. — Erratique.



Macareux-Moine.
Fratercula arctica.
Famille des Alcidés.

Macareux moine.

Représenté à 1/4 de grandeur naturelle.

Les Macareux moines sont exclusivement marins et ont des mœurs extrêmement curieuses. Cette espèce a deux formes, l'une confinée dans les régions arctiques, et l'autre habitant les côtes de France; c'est celle dont j'ai à entretenir mes lecteurs. Cet oiseau vit en colonies plus ou moins nombreuses, même au moment de sa reproduction. C'est vers la mi-mars qu'il vient s'établir sur les îlots déserts des côtes de France, et particulièrement de la Bretagne, où se trouvent les colonies les plus considérables. Le Macareux est court, trapu, a des pieds et un bec robustes, ce dernier en forme de couteau, qui lui permettent de creuser des terriers comme ceux du lapin, et au fond desquels la femelle pond un œuf unique d'un blanc sale. Ces terriers sont parfois si nombreux, qu'il arrive souvent aux marins débarqués sur ces îlots de sentir le sol miné de toutes parts s'ébouler sous leurs pieds.

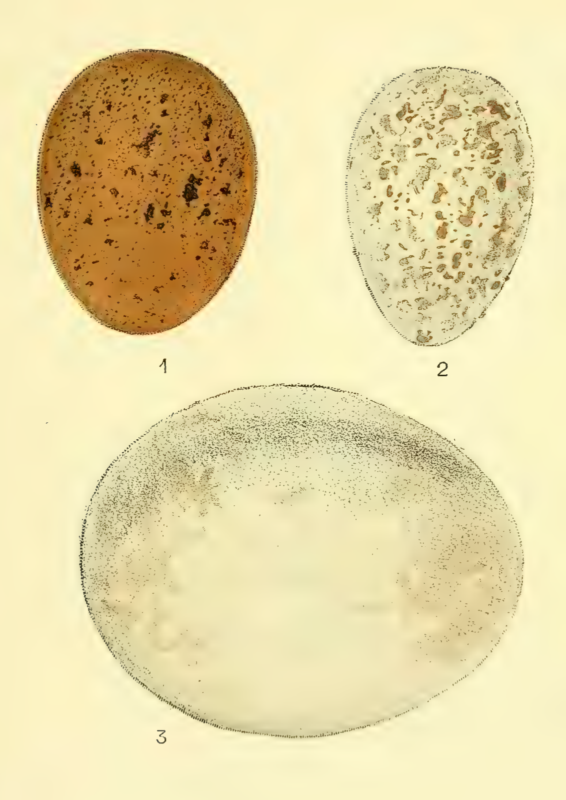
Le poussin, rond comme une boule, est couvert d'un épais duvet noir; les parents le nourrissent d'insectes, de mollusques et surtout de poissons, qu'il préfère à tout. Dès la fin de juillet, celui-ci est parvenu à sa taille, et subit, ainsi que ses parents, une très singulière mue, dont la découverte est due au docteur Louis Bureau; cette mue consiste dans la chute des plaques cornées du bec, qui tombent les unes après les autres. C'est à ce moment que les Macareux quittent la terre pour vivre au large pendant neuf à dix mois, avant d'y revenir. Pourtant ils y sont ramenés parfois sans s'y attendre, lors des tempêtes exceptionnelles qui en tuent un grand nombre, et les flots se chargent de rejeter sur les côtes leurs cadavres meurtris. C'est en avril qu'ils subissent une seconde mue, celle des plumes et des rémiges, qui leur ôte momentanément, comme aux Canards sauvages, la faculté du vol.

DU PRODUIT OVARIEN.

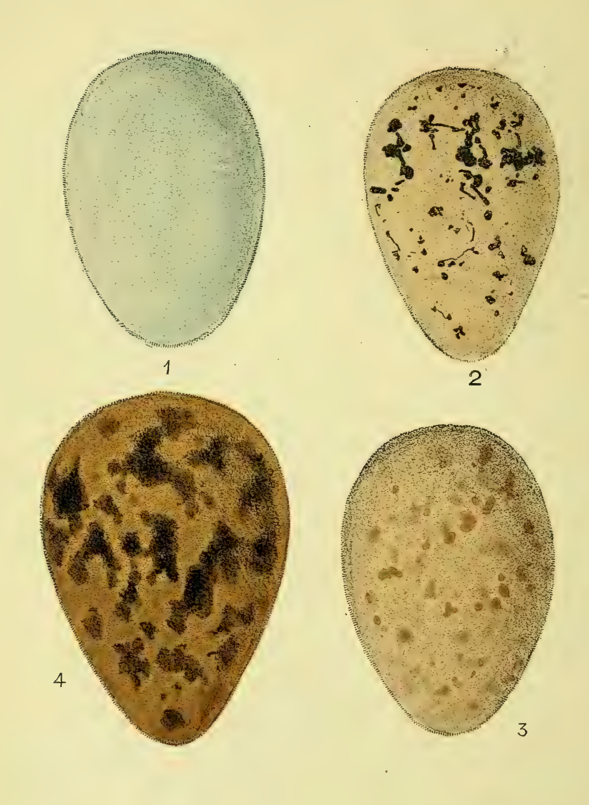
Les auteurs anciens, surtout français, se sont très peu occupés de l'œuf, ou produit ovarien des oiseaux. Il semblerait qu'ils n'ont vu dans cette coquille qu'une simple curiosité tout au plus bonne à amuser les enfants. Il n'en est rien pourtant, car l'œuf, par sa forme, la contexture de son enveloppe, sa coloration et le reste, joue un grand rôle dans la vie de l'oiseau, et facilite singulièrement son étude et son classement. Ces vérités ont été mises en complète lumière par un ornithologiste de grand talent, M. O. Des Murs, dans son œuvre magistrale, le *Traité général d'Oologie ornithologique*, paru en 1859 (1). Aussi, à partir de ce moment, cette science s'est développée,a conquis sa place légitime, et c'est sans aucune exagération que j'ai pu, dans l'un de mes écrits, surnommer M. O. Des Murs le père de l'oologie française.

D'après ce qui précède on comprend que j'aie tenu à donner à mes lecteurs un aperçu de cette science en représentant les principaux types ou en les décrivant. Mais, m'objectait mon éditeur, vous allez encourager indirectement le dénichage, alors que dans vos ouvrages vous prenez la défense des petits oiseaux dont vous vous êtes fait l'un des protecteurs les plus convaincus. L'objection, sérieuse en apparence, ne me paraît pourtant pas fondée, ainsi que

1. La Librairie Paul Klincksieck dispose d'un petit nombre d'exemplaires au prix réduit de 8 francs, ou 9 francs rendu franco.



1. Œuf du Faucon cresserelle.
2. Œuf de la Corneille choucas.
3. Œuf de la Buse vulgaire.



1. Œuf du Héron bihoreau. — 2. Œuf du Pluvier à collier.
3. Œuf de la Bécasse ordinaire.
4. Œuf du Vanneau huppé.

je vais l'expliquer. En principe j'admets que le dénichage entre pour une bonne part dans la diminuation des oiseaux; mais je ne pense pas qu'on puisse sans injustice assimiler le dénicheur de profession qui prend œufs et petits en aussi grand nombre qu'il le peut, et le naturaliste qui se contente de capturer une seule ponte de chaque espèce. A mon avis, cette unique capture n'a pas plus d'effet qu'une goutte d'eau enlevée à la mer.

Le format portatif et commode de notre Atlas ne nous ayant pas permis de donner les figures de quelques œufs intéressants de nos grands oiseaux de France, je vais tâcher d'y suppléer par quelques courtes descriptions.

Le *Gypaète barbu* (Gypaetus barbatus) est un vulturidé qu'on ne trouve plus que fort rarement dans les Pyrénées, et dans les Alpes suisses et françaises. Son œuf, de forme quasi-sphérique, est formé de calcaire épais et granuleux, et ne mesure pas moins de huit à neuf centimètres sur six à sept. Il est tantôt d'un fauve roux, taché de roux plus foncé, tantôt d'un roux vineux unicolore. L'œuf de la *Grue Cendrée* (page 62) est très joli et fort curieux. Il est de forme ovalaire allongée, à calcaire épais, serré et luisant, et n'a pas moins de neuf centimètres de long sur six et demi de large ; il est d'un brun vert largement maculé de taches cendrées et de taches rouges.

Le *Plongeon Cat-Marin* (Colymbus septentrionalis), qui ne nous visite qu'en hiver, niche dans le nord de l'Europe. Son œuf, qui mesure sept centimètres sur quatre et demi, est ovalaire, à calcaire épais et rugueux. Sa coloration, d'un joli vert olive, rappelle le ton de

l'œuf du Rossignol, mais il est agréablement moucheté de petites taches noires.

Il est bien difficile en parlant d'œufs de ne rien dire du plus beau et du plus précieux de tous, de celui du *Pingouin Brachyptère* (Alca impennis), espèce éteinte aujourd'hui, mais qu'on tuait encore sur nos côtes de France il y a moins d'un siècle. Aussi on comprend la valeur actuelle des sujets, oiseaux et œufs, qui existent encore dans les collections et qui se chiffre par plusieurs mille francs. Voici la description de l'un des exemplaires de ma collection. Mesure grand diamètre, $127^{m}/_{m}$; petit diamètre, $75^{m}/_{m}$. Poids, 47 grammes 5 cent. Forme ovoï-conique. Coquille épaisse, poreuse, relativement résistante, d'un blanc verdâtre, intérieurement mate, et sans reflet. Couleur d'un blanc teinté de chamois, avec quelques taches isolées nuageuses, d'un fauve pâle, se fondant dans la teinte générale de la coquille, et d'autres taches et des traits rappelant les caractères chinois, superficiels, les uns de couleur sépia plus ou moins foncée, les autres d'un noir profond, et s'accumulant sur le gros pôle qui en est couvert.

Les œufs des planches 71 et 72, ainsi du reste que tous les autres, ont été représentés grandeur naturelle.

———*———

GÉNÉRALITÉS

CHAPITRE PREMIER

Classification.

Lorsque l'homme fut créé pour régner comme un monarque sur tous les êtres qui peuplent la terre, Dieu, en le comblant de présents, lui donna aussi des devoirs à remplir, tels que le travail, l'étude et le désir de connaître tous les êtres plus ou moins soumis à sa domination. Cette seule connaissance, pour l'intelligence si faible de l'homme, quand on le compare à Dieu, exige tant d'études que, malgré tous les travaux déjà réalisés, on est en droit de se demander si elle sera jamais complète : il semble même que plus nous découvrons et plus il nous reste à découvrir. Un des moyens employés par les premiers naturalistes pour reconnaître les êtres, fut de les nommer, et de les répartir par groupes ayant plus ou moins de caractères communs : ce fut le point de départ des classifications. Que mes lecteurs pourtant ne s'effrayent pas de mon début, peut-être solennel, car je vais les mettre rapidement et simplement au courant de ce qu'ils doivent savoir, s'ils veulent un peu connaître les oiseaux.

Tous les êtres, quels qu'ils soient, même l'homme, rentrent dans l'un des trois règnes. Le règne animal, à son tour, a été divisé en *classes* ; la première classe comprend les mammifères, la seconde comprend les oiseaux : inutile d'indiquer les autres.

Les oiseaux sont distribués en *Ordres* qui varient selon les auteurs ; la classification la plus suivie est celle de MM. Degland et Gerbe. Elle diffère peu de celle de Cuvier, qui devait nécessairement être un peu modifiée en raison des nouvelles découvertes et des progrès de la science. Elle contient six ordres qui sont les suivants : **Rapaces, Passereaux, Pigeons, Gallinacés, Échassiers** et **Palmipèdes.**

1° Les **Rapaces** ont un bec fort et crochu, qui leur sert à déchirer la chair de leurs victimes, et qui est muni à sa base d'une membrane très caractéristique appelée *cire* dans laquelle les narines sont percées. Ils ont quatre doigts, trois devant, et un derrière, armés d'ongles puissants, le plus souvent rétractiles. Leurs pattes sont connues sous le nom de *serres.*

2° Les **Passereaux** ont un bec très variable, mais toujours dépourvu de la cire qui caractérise les Rapaces. Ils ont les pattes courtes ou moyennes, avec trois doigts devant et un derrière, à l'exception des Pies et des Coucous, qui ont seulement deux doigts en avant ; enfin leurs ongles sont grêles, et plus ou moins courbés.

3° Les **Pigeons** ont un bec droit, voûté, muni à la base de sa partie supérieure d'une membrane molle et caractéristique, dans laquelle les narines sont placées. Ils ont aussi les jambes emplumées jusqu'au genou et une gorge dilatable qui leur permet de produire un son

particulier appelé roucoulement. Enfin leurs pattes sont semblables à celles des Passereaux.

4° Les **Gallinacés** ont des formes lourdes, massives, qui les font reconnaître au premier coup d'œil ; leurs pattes sont courtes avec trois doigts devant et un derrière. Leur bec est convexe, la partie supérieure voûtée recouvrant l'inférieure. Les narines, qui s'ouvrent dans une membrane, sont dissimulées par une lamelle cartilagineuse. Enfin les oiseaux de cet ordre vivent généralement à terre.

5° Les **Échassiers** ont un bec très variable de forme et de taille, mais alors avec des narines découvertes et percées de part en part. Leurs jambes sont très élevées, nues en partie, et d'une longueur toujours proportionnée à celle du cou. Leurs doigts, trois en avant, avec ou sans pouce en arrière, sont tantôt libres, tantôt réunis à leur base par une courte membrane, et quelquefois même bordés d'une sorte de palmure festonnée.

6° Les **Palmipèdes** ont aussi un bec de forme variable, mais leurs jambes courtes et robustes sont placées plus ou moins à l'arrière du corps. Les doigts, trois ou quatre, sont réunis par une *palmure* qui facilite la nage. Enfin leur plumage serré, élastique, imperméable, les rend éminemment propres à résister à l'action dissolvante de l'eau sur laquelle ils sont appelés à passer la plus grande partie de leur existence.

Si j'ai bien su me faire comprendre dans les lignes qui précèdent, toute personne, après les avoir lues, doit être à même de dire immédiatement : tel oiseau appartient à tel ordre. Il me reste maintenant à expliquer

ce que les naturalistes entendent par *famille, genre* et *espèce*. Les limites qui me sont imposées ne me permettent pas, il est vrai, d'indiquer ici toutes les familles et tous les genres, mais j'espère pouvoir donner une idée suffisante, par quelques exemples qui devront suffire, puisque déjà ces noms sont en tête de chacune des notices.

Les *ordres* ont été divisés en *familles* contenant tous les oiseaux ayant des caractères communs, un peu saillants, qui leur donne entre eux un air de famille. Ainsi, les Corvidés ont le bec solide, les narines poilues, les pieds robustes, et des formes massives qui les font reconnaître facilement. Le *genre*, à son tour, est une subdivision de la famille ; ainsi, la famille des Corvidés nous donne entre autres genres : les Corbeaux caractérisés par leur robe d'un noir lustré ; les Pies au plumage blanc et noir et à la queue longue et étagée ; les Chocards à la robe de Corneille, mais avec un bec jaune et des pieds rouges. N'oublions pas, d'ailleurs,que les caractères sur lesquels les naturalistes ont établi ces coupes sont appropriés à chaque espèce, selon le rôle qui lui est dévolu dans la nature. Les Faucons ont une dent près de la pointe du bec pour saisir et retenir leur proie vivante. Les Pies ont à la fois le bec pour creuser le bois, la queue et les doigts organisés pour grimper. Les Gros-becs, avec leur bec formidablement gros, cassent sans effort les noyaux les plus durs. Les Becs-croisés, dont le bec est en ciseaux, écartent les écailles des cônes pour en extraire la semence, et ainsi de suite. Bref, si l'on veut se rendre compte de ces caractères, il faut examiner scrupuleusement les parties de chaque oiseau, non seulement au point de

vue de la forme du bec, des pattes, des ongles et des ailes, mais encore à celui de la coloration et de la nature des plumes.

En ornithologie comme dans les autres branches de l'histoire naturelle, les savants sont loin d'être d'accord sur la définition de l'espèce. Pour les uns, elle peut se modifier assez pour constituer à la longue une nouvelle espèce ; pour les autres, elle est immuable et ne présente que des variations d'ordre secondaire. Quoi qu'il en soit, lorsque deux êtres vivants, oiseaux ou autres, bien semblables entre eux, se marient et donnent naissance à d'autres individus également semblables, qui à leur tour se reproduisent de même, ils appartiennent à une seule et même espèce.

Je n'ai jusqu'à présent parlé que des parties extérieures de l'oiseau ; mais il ne faut pas oublier que les parties intérieures sont aussi importantes, et toujours en rapport avec les autres, pour concourir ensemble à la perfection de cet être privilégié. Le squelette ne diffère pas essentiellement de celui de l'homme ; toutefois les os, plus ou moins vides, sont remplis d'air et rendus ainsi plus légers pour faciliter le vol. Le crâne est prolongé en avant pour attacher le bec qui joue à la fois le rôle de bouche et de bras. Ceux-ci, plus ou moins allongés, solidement attachés au *sternum* (1), mis en œuvre par des muscles puissants, et couverts de *rémiges* (2) solides de diverses formes, constituent les ailes qui permettent à l'oiseau de s'élever triomphant vers le ciel. La colonne vertébrale, prolongée un peu au delà des jambes, plus ou moins allongées, avec des doigts

1. L'os plat qui soutient la poitrine.
2. On appelle ainsi les plumes des ailes.

grêles, ou forts, ou longs, ou reliés par une membrane, sont appropriés à l'usage de l'oiseau, qu'il soit percheur, marcheur, ou plongeur. La peau est elle-même préparée pour porter un plumage tantôt fin, délicat, ornemental; tantôt rude, solide, élastique, mais toujours appropriée au milieu dans lequel l'oiseau doit vivre. Quelquefois elle est fine, collée au corps, d'autres fois, au contraire, elle est épaisse, reliée seulement sur quelques points par de fortes *aponévroses* (1), en sorte qu'elle forme de larges cavités que l'oiseau peut remplir d'air quand il le veut. C'est ainsi que le Fou, qui ne quitte presque jamais la mer, peut, grâce à ces cavités aériennes, se poser à sa surface et s'endormir en toute sécurité, en se laissant bercer par les lames en furie. On a écrit des volumes sur l'organisation et sur la classification des oiseaux, ce n'était donc pas chose facile de les résumer en quelques pages : j'ai voulu l'essayer pour vous, ami lecteur, et je me trouverai amplement dédommagé de mes peines si vous trouvez que j'ai réussi. Maintenant mon œuvre, débarrassée de sa partie la plus ardue, va devenir plus attrayante, et vous faire apprécier et étudier ces petits êtres sous tous les points de vue, afin de vous les faire aimer, comme je les aime moi-même.

1. Membranes d'attache des muscles.

CHAPITRE II

Collections.

De tout temps les oiseaux ont excité l'admiration des hommes, non seulement par la beauté et l'éclat de leur plumage, mais encore par la faculté qu'ils ont, presque seuls parmi les vertébrés, de s'élever à leur guise dans les airs, pour se rendre, avec une merveilleuse vitesse, là où leur instinct les porte. Aussi les curieux, il y a bien longtemps déja, en formaient des collections, dont Pierre Belon nous parle dans son *Traité des oiseaux* publié il y a trois siècles et demi. Il est certain que les oiseaux tiennent une place importante dans les Musées d'Histoire naturelle, où, aujourd'hui comme autrefois, on se plaît à les admirer.

Le nombre des oiseaux connus à notre époque est si considérable, douze mille espèces environ, que les simples particuliers, ne pouvant tout réunir, ont dû se spécialiser, en ne collectionnant qu'une branche ou deux de ces intéressantes créatures. Les uns se sont localisés et n'ont voulu collecter que les oiseaux des régions qu'ils habitent; ce sont peut-être les plus intéressantes, puisqu'elles nous donnent la faune ornithologique exacte d'un pays. D'autres, se montrant plus ambitieux, ont rassemblé tous les oiseaux d'Europe, soit qu'ils habitent ce continent ou qu'ils le visitent accidentellement. Quelques-uns ont collectionné les Perroquets de tout le

globe, si intéressants par leurs mœurs et par la diversité de leur brillant plumage. D'autres, disposant de peu de place, ont donné la préférence aux Oiseaux-mouches, ces merveilleux bijoux de la nature, que l'on ne trouve qu'en Amérique.

Je ne veux point pousser l'énumération plus loin, et je vais donner quelques conseils, résultat de mon expérience personnelle, à ceux qui seraient tentés de commencer une collection. Je leur dirai d'abord que ces collections sont très faciles à conserver, si elles ont été bien préparées, si elles sont dans des meubles bien fermés, et qu'il suffit de la visiter une fois l'an pour s'assurer de leur bonne conservation.

Dans les Museum qui se trouvent dans les grandes villes, on dispose généralement de grandes places, qui permettent une installation complète. Pour les particuliers, il n'en est pas ainsi, mais une pièce consacrée à cet usage, et parfois même un simple meuble, suffisent à l'amateur pour emmagasiner ses richesses, qui lui donneront de douces et honnêtes jouissances. Voici les dispositions que j'ai prises chez moi, et que je crois les meilleures : les verrières ont une hauteur en rapport avec celle de l'appartement, qui est de trois mètres; la largeur est proportionnée à la place dont on dispose, et la profondeur, de soixante-dix centimètres, permet de loger les plus grands oiseaux. Ces verrières se composent de deux corps : à la base une sorte de buffet à tiroirs, ayant une hauteur de quatre-vingts à quatre-vingt-dix centimètres : au-dessus, la verrière proprement dite, vitrée de grandes glaces, afin que d'un coup d'œil on puisse en voir l'intérieur. Ces meubles sont en vieux chêne, bien joints, peints à la céruse à l'intérieur, ainsi que les

rayons, leurs supports et leurs crémaillères. Le meuble à tiroirs, qui est au-dessous, peut servir pour toute espèce de collections, comme pour les doubles et pour les accessoires. La pose qu'on adopte en général est celle de l'oiseau au repos ou demi action, car sans cela il tiendrait trop de place. Il est bon aussi de recommander au préparateur de tourner la tête des sujets du même côté, ce qui contribue singulièrement à l'harmonie générale. L'art de monter les oiseaux, ou taxidermie, est un art assez difficile à apprendre et sur lequel je ne puis donner des enseignements suffisants; l'amateur devra donc s'adresser à un préparateur, ou, s'il veut monter lui-même, il devra se faire montrer, en s'aidant de traités spéciaux, comme celui édité par la maison Deyrolle, ou se servir de l'ouvrage du comte Alléon, qui est accompagné d'excellentes planches, et qui a été édité chez Roret, en 1889 (1). Depuis quelques années, l'usage anglais de faire des collections d'oiseaux en peaux, s'est beaucoup répandu. Ce goût présente les avantages suivants : les oiseaux tiennent beaucoup moins de place, sont bien plus faciles à surveiller, et sont plus commodes à manier quand on veut les étudier. Mais la collection montée, bien montée, et il y a des préparateurs qui sont de véritables artistes, présente à l'œil de l'observateur émerveillé un aspect de réalité saisissante, qui lui fera donner la préférence quand on a la place et l'argent. J'ai parlé tout à l'heure de l'ordre qui doit régner dans un cabinet bien tenu; l'uniformité des procédés y contribue

1. Voir aussi : Brocard, *Manuel de taxidermie* ou l'*Art d'empailler les oiseaux*. Plaquette de 47 pages avec 2 grandes planches, contenant 62 figures très nettes des différentes opérations. En vente à la Librairie Paul Klincksieck. Prix, *franco*, 3 francs.

aussi dans une large mesure; les étiquettes ne doivent pas être de plus de trois ou quatre formats; les perchoirs peints en blanc doivent porter les mêmes moulures, enfin comme chaque collectionneur est presque toujours doublé d'un naturaliste, il importe d'indiquer exactement sur un carnet spécial le nom de l'oiseau, son sexe, le lieu et la date de la capture, avec les observations particulières s'il y a lieu. En agissant ainsi, le naturaliste s'assure des sujets de sa collection, qui deviennent des types pour lui, s'ils sont utilisés pour une publication quelconque. J'indiquerai à la fin de ce chapitre des procédés sommaires à employer pour faire une bonne peau et pour vider convenablement les œufs.

Nids.

Les nids des oiseaux sont très intéressants, comme on a pu le voir par les quelques descriptions que j'ai données dans mes notices, ainsi que par les planches qui sont intercalées dans ce chapitre. Celui de la *Pie-grièche d'Italie*, planche A, ressemble extrêmement à celui de la Pie-grièche écorcheur; mais il est plus soigné encore, et c'est pourquoi j'ai tenu à le faire figurer. Le nid de la *Mésange Remiz*, oiseau dont je n'avais pas à parler dans mes notices, parce qu'il habite le Midi, où il est assez rare, est vraiment une petite merveille, ainsi qu'on peut en juger. Il est généralement suspendu à un rameau de saule ou de peuplier, où il est mollement balancé par le vent. Sa charpente est en tiges ligneuses, mais il est doublé, intérieurement et extérieurement, avec le coton fourni par les fleurs de peupliers savamment agglomérées avec des toiles d'araignées. On com-



NID DE PIE GRIÈCHE ROSE.

1/3 de grandeur naturelle.



NID DE LORIOT JAUNE.

1/3 de grandeur naturelle.



NID DE ROUSSEROLLE EFFARVATE.

1/3 de grandeur naturelle.



NID DE MÉSANGE REMIZ.

1/3 de grandeur naturelle.

prend que les amateurs aient aimé à rassembler ces charmants berceaux. Les uns, comme feu M. Lescuyer de Saint-Dizier, les collectionnait tous, car il en est parmi les grands, comme celui de la Pie, par exemple, qui présentent beaucoup d'intérêt; mais alors, il faut de grandes verrières pour les conserver à l'abri de la poussière. Pour les petits nids, il y a un procédé simple et charmant, inventé par le docteur L. Bureau, et que je vais indiquer, parce qu'il est à la portée de tous. On prend cinq feuilles de verre de dimensions égales, et proportionnées au volume du nid que l'on veut enfermer. Ces cinq feuilles sont juxtaposées sur une table, à plat, de manière à former une croix; une mince bande de baudruche est collée sur les bords de la feuille, qui forme le centre de la croix, et sur un seul bord des quatre feuilles juxtaposées, de façon à faire charnière. Quand la baudruche est sèche, on soulève ces feuilles et on les rapproche pour former une cage carrée, puis on colle une nouvelle bande de baudruche aux quatre angles de la cage, qui a l'aspect d'une cloche carrée. Si l'on veut être élégant, on rapporte, par dessus la baudruche, une bande de papier coloré. Ceci fait, on prend un socle de bois peint à la céruse, préalablement préparé, et un peu plus large que la cage en verre, on y pose celle-ci en indiquant ses contours avec un crayon, on y fait une petite rainure dans laquelle le verre entre, et, après avoir passé le nid sous la cage, il n'y a plus qu'à poser un peu de mastic pour enfermer le nid et le conserver indéfiniment.

Il arrive parfois que les nids sont habités par quelques insectes; si on pense qu'il en est ainsi, au lieu de les mettre au four, ce qui les détériore, il est préférable de

les plonger dans un vase d'eau contenant du sublimé corrosif, dans la proportion de un pour mille, et on fait ressuyer le nid, qui est alors parfaitement débarrassé de ses parasites. Je fais la même recommandation pour les nids que pour les autres objets de collection, c'est de les étiqueter et de les annoter au carnet.

J'ai suffisamment parlé aux pages 71 à 73 de la science oologique, pour qu'il soit inutile d'y revenir ici; il ne me reste donc plus qu'à indiquer la manière de préparer les œufs, avant de les mettre en collection. Cela est d'autant plus utile que les oologistes sont aujourd'hui très nombreux, particulièrement en Angleterre, aux États-Unis et en Allemagne.

Les amateurs ne veulent plus actuellement d'œufs percés aux deux pôles, comme cela se faisait autrefois, et ils n'acceptent que des spécimens percés sur le flanc et de préférence avec un seul trou, bien arrondi; ce trou ce fait avec un poinçon bien fin, et on l'agrandit en suite légèrement, au moyen d'un petit foret en acier, et à huit pans, qu'on tourne légèrement pour bien arrondir l'ouverture. Ceci fait, on mélange les liquides au moyen d'une petite aiguille à tricoter, et on les fait sortir de l'œuf en y insufflant de l'air, avec une pipette en verre. Voici comme j'ai fait faire cet instrument: un petit tube en verre, de quatre à cinq centimètres de longueur, est effilé à l'un de ses bouts sur la lampe à émailleur, puis coudé sur un angle de 40 à 45 degrès; on y adapte un petit bout de caoutchouc que l'on met dans la bouche, quand on veut l'utiliser, et voilà la pipette la plus commode que je connaisse. Quand on a affaire à de très petits œufs, on peut les vider facilement en soufflant dans la pipette, dont le

bout fin est juxtaposé contre le trou de l'œuf, sans l'introduire à l'intérieur et par conséquent sans risquer de le casser. Lorsqu'on a des œufs un peu couvés, on peut réduire le fœtus en bouillie liquide qui se vide facilement, en y introduisant une forte dissolution d'alcali fixe de soude, qu'on y laisse séjourner vingt-quatre heures. Il est bon après l'opération de passer de l'eau dans la coquille pour l'approprier complètement.

Les œufs des oiseaux préparés comme je viens de le dire peuvent se conserver indéfiniment, moyennant quelques petits soins ; quelques-uns sont parfois souillés par la couveuse ; il est bon de les laver avec un linge fin imbibé d'eau, à laquelle on peut ajouter, sans inconvénient, un tiers ou moitié d'eau de javelle. Il faut néanmoins procéder en tâtonnant, car si la plupart des œufs supportent le lavage sans altération, il en est quelques-uns, comme ceux du Loriot et des Lagopèdes, qui se décolorent très facilement, au moindre frottement. Un autre point essentiel, c'est de ne pas oublier que tous les œufs exposés à la lumière du jour se décolorent très rapidement, et qu'en quelques mois une collection peut, dans ces conditions, perdre toute sa valeur. Quel que soit donc le mode d'arrangement qu'on ait adopté, il faut que ces coquilles soient à l'abri de l'humidité et surtout de la lumière. Certains amateurs les arrangent dans un tiroir sur du sable fin, d'autres les collent sur de petits cartons ; pour moi, voici le procédé que j'ai employé, et qui me paraît le meilleur. Ce sont des tiroirs partagés en cases régulières, plus ou moins grandes, selon les familles, afin que les sujets puissent s'y trouver à l'aise. Le fond en est garni de coton fin dédoublé, coupé aux ciseaux, et

légèrement arrondi, pour que les œufs se trouvent au milieu comme dans leurs nids. Chaque espèce est représentée par une ponte typique, et j'y ajoute toutes les variétés de forme et de coloration qui me tombent sous la main. Une étiquette est collée sur le bord de chaque case, ce qui ne m'empêche pas de remettre sur chaque sujet, et contre son ouverture, un numéro d'ordre et une lettre, qui me permettent de les cataloguer.

Je dois, comme je l'ai promis plus haut, et avant de terminer ce chapitre, donner quelques renseignements sur la manière de préparer une peau d'oiseau ; ce petit talent est souvent indispensable à un amateur pour sauver une pièce rare, quand il habite un endroit éloigné de son préparateur. Le procédé que j'indique est celui qu'emploie M. Lomont, mon préparateur, auquel je passe la plume :

La première précaution à prendre dès qu'on a capturé un oiseau, c'est de lui introduire dans la bouche et dans les blessures, un peu de coton et de plâtre en poudre, pour absorber et retenir les liquides, qui pourraient le souiller. On laisse ensuite reposer, et on ne le dépouille que lorsque le sang est bien coagulé. Quatre outils seulement sont nécessaires pour cette opération ; un scalpel, une paire de ciseaux, une pince dite bruxelle et un pinceau. Pour commencer, l'opérateur, après avoir séparé les plumes, fait une incision depuis le haut du sternum, jusqu'au milieu de l'abdomen ; on la saupoudre de plâtre, qui doit être employé pendant toute l'opération. Puis saisissant avec les ongles un des bords de la peau coupée, le préparateur glisse en dessous le manche aplati du scalpel, la dé-

tache doucement du corps, sans secousse et continue jusqu'au moment où la cuisse se montre bien à découvert. Il la coupe alors à son articulation, retourne l'oiseau pour faire de même de l'autre côté : il continue de détacher la peau en s'approchant du cou ; et dès qu'il est bien dégagé il le coupe au ras des épaules. Ceci fait, le préparateur retourne l'oiseau sur son ventre, la tête vers lui, la renverse sur le dos, et, en travaillant toujours avec les ongles, dégage le haut des ailes qu'il coupe l'une après l'autre à l'articulation qui rattache au corps le gros os, ou humérus de l'aile. On comprend maintenant qu'il n'y a plus qu'à continuer le même travail de décollation, en descendant jusqu'au croupion ; il ne reste plus qu'à couper le corps qui se détache, mais en ayant soin de laisser dans la dépouille la dernière ou l'avant-dernière vertèbre, qui supporte les plumes de la queue. Le corps étant ôté, on retourne avec les mêmes précautions les cuisses, les ailes, le cou et la tête, en enlevant au scalpel et aux ciseaux toutes les chairs, mais en laissant en place les os des cuisses, des ailes et le crâne, qui doivent rester dans l'oiseau. Avant de remettre la peau en place, nous recommandons de la bien dégraisser dans toutes ses parties, c'est la chose la plus essentielle, car sans cela pas de conservation possible, ni de belle préparation. On doit racler la peau au scalpel, de façon à mettre à nu la racine des plumes, puis alors la bien badigeonner avec un pinceau de préservatif de Bécœur, qu'on trouve chez tous les pharmaciens ; on enduit également les os des cuisses et du crâne, avant de remplacer les chairs enlevées, par du coton, ou des étoupes hachées. Le bourrage se fait légèrement, après avoir entouré les os des cuisses de coton,

et en avoir garni les orbites et l'intérieur du crâne ; on agit de même avec les ailes, afin d'éviter à la peau le contact des os. Il faut en un mot rendre au sujet, par un bourrage léger, les formes qu'il avait avant l'opération ; il ne reste plus qu'à recoudre légèrement la peau, l'étiqueter et la mettre à sécher à l'ombre.

Disons encore, en terminant, qu'il est toujours très utile d'ouvrir l'estomac de l'oiseau avant de le jeter, afin de rechercher quel est son genre de nourriture. Il est aussi important de vérifier le sexe, dont les organes se trouvent contre la colonne vertébrale, et au-dessous des intestins : ils consistent en deux petites fèves pour les mâles, et en une petite grappe d'œufs quasi microscopiques pour les femelles.

CHAPITRE III

Chasse ancienne.

Fauconnerie.

La chasse aux oiseaux dans les temps anciens n'avait pas, à beaucoup près, l'importance qu'elle a prise de nos jours. En effet, l'invention du petit plomb est relativement moderne. En sorte que nos pères, même avec de bons fusils à pierre, ne pouvaient guère réussir à abattre que de très grosses pièces, comme des Aigles, des Outardes ou des Cygnes, car chasser la Perdrix à balle franche était chose impossible. Il y avait bien des tendeurs de pièges qui prenaient maints et maints oiseaux, en employant toutes sortes d'engins tels que le filet, dit tirasse, des pantennes dressées dans les relais de la mer, et le reste. Mais ces tendeurs ou *Oiseliers*, comme on les appelait, n'étaient pas considérés comme des chasseurs, c'étaient des industriels vivant du produit de leurs chasses, comme le pêcheur vit de sa pêche, et qui n'usaient d'ailleurs de ce droit qu'en vertu d'une licence qui leur était octroyée par le grand Fauconnier de France.

Le seul mode de chasse, qui fut en honneur au moyen âge, non seulement dans notre pays, mais aussi dans les autres, ce fut l'art de la volerie, que nous appe-

lons aujourd'hui la Fauconnerie. Les vieux traités de Fauconnerie, dont quelques-uns comptent parmi les plus précieux incunables, sont tous d'accord pour faire remonter cet art à la plus haute antiquité. Dans notre pays, les plus beaux temps de la Fauconnerie se placent aux xve, xvie et xviie siècles.

Ce mode de chasse exigeait d'ailleurs de très grandes dépenses, un nombreux personnel, des chevaux, des chiens et des oiseaux très chers; en sorte qu'il fallait être fort riche et très grand seigneur pour se permettre ce luxe. Ce fut la distraction par excellence de nos rois de France, et particulièrement celle de Louis XIII, qui comptait parmi les plus habiles chasseurs de son époque. On comprend facilement que cet art devint une occasion d'étaler son faste, et ce fut à qui aurait le plus bel équipage. Avant de donner des détails sur ce mode de chasse, je ferai d'abord connaître les oiseaux qu'on y employait.

Les oiseaux de proie, ou Rapaces, étaient divisés par les anciens Fauconniers en oiseaux *nobles* et *ignobles*. Le premier nom s'appliquait à ceux qui ne poursuivent que l'oiseau au vol, ou le mammifère à la course, et ne se jettent jamais sur une proie immobile. Les ignobles étaient les autres. Les oiseaux nobles étaient tous ceux contenus dans les genres Faucons et Autours.

Le *Faucon blanc*, dont tout le corps était blanc avec les ailes, et le dos seulement barré de gris, était le plus grand, le plus fort et le plus estimé de tous les oiseaux de volerie. On allait le chercher à grands frais, à l'extrême Nord, particulièrement au Groënland. Le *Faucon d'Islande*, un peu moins grand et un peu plus gris que l'espèce précédente dont il paraît n'être qu'une

race locale, habitait l'Islande et était aussi estimé que le précédent.

Le *Faucon Gerfaut*, plus sombre encore de couleur et qui était confiné en Norvège et en Suède, paraît aussi n'être qu'une race du Faucon blanc, et était aussi recherché. Ces trois espèces ou variétés portaient le nom général de *Gerfaut*, et c'étaient ceux qu'on a employés de préférence pour les oiseaux difficiles à prendre.

Un deuxième groupe de Faucons se composait des *Faucons Sacre* et *Lanier* qui se ressemblent beaucoup, mais qui diffèrent des précédents par un plumage plus ou moins teinté de roux. Ils étaient aussi très appréciés des anciens Fauconniers qui les faisaient venir d'Orient.

Le troisième groupe se compose du *Faucon pèlerin*, figuré planche 3, et de ses congénères, le *Faucon pélérinoïde* et le *Faucon de Barbarie*, qui sont un peu plus petits que lui, possèdent les mêmes aptitudes, et qu'on allait chercher dans le nord de l'Afrique.

Les espèces que nous venons d'énumérer étaient celles que l'on employait de préférence pour voler le Héron, le Busard, le Jean-Leblanc, la Canepetière, le Courlis, le Corbeau, la Corneille, le Canard, les Sarcelles, les Vanneaux et la Perdrix. On voit, par l'énumération ci-dessus, que les anciens Fauconniers chassaient plus pour le plaisir que pour le profit, puisqu'ils prenaient autant d'oiseaux nuisibles et immangeables que d'oiseaux gibier. Tous les autres Faucons comme les *Emérillons* et les *Hobereaux* servaient à la chasse, mais, ne voulant donner qu'un aperçu, je ne puis entrer dans les détails et je me contenterai d'ajouter que l'*Autour commun*, qui est fort et facile à dresser, servait tout spécialement à la chasse des Perdrix.

Dans tous les domaines un peu importants, il y avait des locaux considérables affectés au service de la Fauconnerie, et qui entraient pour une grosse part dans l'estimation d'un domaine à vendre. On comprend, dès lors, ce que devait être la Fauconnerie royale. A la tête de cette grande administration, se trouvait le grand Fauconnier de France, qui marchait de pair à égal avec les ministres, et dont la charge était extrêmement recherchée. Sous ses ordres s'agitait tout un peuple de fauconniers, de maîtres, de piqueurs, de dresseurs et de serviteurs à tous les degrés; des remises et écuries pour les carrosses, des chevaux, sans compter les chenils et les chambres destinées à dresser les oiseaux de chasse. Un mot encore, on appelait *Faucons niais*, ceux pris au nid qu'il fallait élever avant le dressage; et *Faucons-sors* ou *Branchiers*, ceux que l'on capturait à la sortie du nid.

De nos jours on ne pratique plus ce sport qu'en Angleterre et en Hollande, et les tentatives faites en France dans ces dernières années ne paraissent pas avoir eu grand succès. Les Persans chassent encore au Faucon, ainsi que les Arabes chez lesquels cet art est resté en grand honneur. Le général Daumas a raconté dans ses souvenirs ces grandes et superbes chasses arabes, auxquelles il avait assisté bien des fois. Ce fut lui, alors qu'il était directeur des affaires de l'Algérie au Ministère de la Guerre, qui me donna une mission pour l'Algérie, avec de pressantes lettres de recommandation pour les grands chefs, ce qui me permit de parcourir ce pays dans toute son étendue et d'en rapporter des souvenirs ineffaçables sur les mœurs et les habitudes de ce peuple si original. Non seulement je fis de superbes chas-

ses, organisées en mon honneur, je vis voler le lièvre et l'Outarde houbara, mais j'y fus même possesseur de Faucons, qui m'avaient été donnés tout formés. Pourtant, je dois l'avouer à ma honte, je ne sus jamais bien m'en servir, et je suis resté un bien mauvais Fauconnier.

CHAPITRE IV

Chasse moderne.

Sous ce titre, je n'ai pas l'intention de parler de la chasse habituellement pratiquée, mais seulement de celles exceptionnellement employées pour tuer ou capturer les oiseaux dans différentes régions.

Certains grands oiseaux très méfiants, et que l'on ne peut approcher le fusil à la main, se laissent au contraire tirer assez facilement quand on sait s'y prendre avec adresse; et l'un des meilleurs procédés consiste à les attendre dans un affût savamment dissimulé, et qui est connu dans l'Ouest sous le nom de *hutteau.* Il y en a de diverses sortes, sur terre et sur l'eau, disposés d'une façon différente, mais reposant sur le même principe. Supposez une grande plaine avec peu d'accidents de terrain, où un homme ne puisse se cacher. Voici comment on procède, pour y établir un hutteau. Vous creusez à la bêche une fosse carrée, ayant deux mètres de longueur sur soixante-dix ou quatre-vingts centimètres de largeur et cinquante ou soixante de profondeur; vous jetez la terre tout autour et assez loin en l'éparpillant, afin de laisser au terrain son aspect naturel. Vous placez par dessus, et bien tendu avec des piquets à chaque angle, et deux au milieu, un morceau de toile à voile, de la même couleur que celle du sol

environnant, et au besoin vous jetez par dessus quelques brins d'herbes, et quelques poignées de terre pour mieux dissimuler sa présence. Au fond de la fosse vous avez mis préalablement une bonne couche de paille ou de litière, sur laquelle le chasseur s'étend tout au long; celui-ci, ayant fusil et cartouches, et une petite baguette flexible, la courbe et la pique en terre pour soulever la toile en face de lui sur une très petite largeur et quelques centimètres de hauteur, pour pouvoir passer le bout de son canon et tirer devant lui. On comprend maintenant, qu'il n'a plus qu'à disposer un appât pour attirer sa future victime. C'est dans ces conditions que j'eus en 1854 la grande joie de tirer mon premier Vautour.

C'était dans les environs de Milianah, où je me reposais depuis quelques jours de la fatigue éprouvée dans une grande partie de chasse au sanglier, qui avait été organisée à mon intention par le bach-agha des Atafs, et dans laquelle nous avions abattu quarante et quelques sangliers; mon hôte m'avait fait amener deux ou trois de ces animaux, dont je désirais conserver certaines parties, car d'habitude les Arabes laissent sur place cette viande, impure pour eux.

Je profitai de la circonstance pour faire faire un hutteau, appâté avec mon sanglier, et j'allai un beau matin m'y embusquer. Au bout de peu de temps une Catharte vint s'abattre sur l'appât, où elle fut bientôt rejointe par deux Corbeaux, qui se mirent à batailler avec elle. La lutte durait depuis déjà longtemps avec des chances diverses, et je commençais à perdre patience, quand tout d'un coup la bataille cesse, et mes pillards disparaissent. J'avais à peine eu le temps de me poser une

question à ce sujet, que je vis arriver, à pied et par sauts, un magnifique Vautour, qui d'un dernier bond sauta sur le sanglier, qu'il se mit à dépecer. L'oiseau était bien placé de travers et aux trois quarts, je me hâtai donc d'épauler et de tirer. Le Vautour s'enleva et je crus un moment l'avoir mal touché; mais, en soulevant ma toile, j'eus le plaisir, qu'un chasseur peut seul comprendre, de le voir tomber lourdement à terre. Il n'était que blessé; aussitôt je courus à lui, pour l'achever avec précaution, car il se défendait vigoureusement; et c'est alors que je pus contempler à mon aise ce géant de l'air, tombé en mon pouvoir. Je dirai à mes lecteurs, pour leur édification, que ce Vautour pesait onze livres, qu'il avait deux mètres soixante-dix d'envergure, et un mètre vingt de longueur.

Le hutteau, dont je viens de parler, peut s'établir sur les plages graveleuses, à mer basse, pour y tirer des Échassiers, qu'on attire avec le sifflet et un oiseau empaillé. On s'en sert également à mer haute, sur les rochers des îlots que la mer ne couvre pas, et où les oiseaux marins se réfugient au moment du flux. Le même affût, bâti en planches, posé sur pilotis au milieu d'un étang, et caché sous les joncs, sert à tirer les canards et la sauvagine. On les attire avec une cane vivante domestique que l'on maintient à la place voulue par une ficelle, nouée par un bout à la patte de l'oiseau, et par l'autre à une petite pierre qui coule à fond. En somme, d'après ce que je viens de dire, et ce que je compte dire encore, on peut déduire un principe général, celui-ci : dans toutes les chasses au fusil, il faut aller à l'oiseau ou l'obliger à venir à vous; et dans ce second cas, il perd une partie de ses avantages naturels. Il n'y a

guère qu'une exception à la règle que je viens de poser, c'est lorsqu'on veut tuer un oiseau au moment où il couve, et où il se laisse souvent approcher sans grande peine. Aussi je recommande ce procédé, non pour les oiseaux utiles, mais seulement pour les nuisibles, tels que les Autours, les Éperviers, les Busards et les Milans, qui détruisent beaucoup de gibier, et dont le chasseur comme l'amateur doivent se débarrasser par tous les moyens.

Il y a un procédé simple pour détruire les Busards, au moment de la pariade : il consiste à placer sur un arbre isole, et près d'un étang, une femelle de Busard empaillé, qui attirera tous les mâles, et les fera passer à quelques pas du chasseur, embusqué un peu plus loin. Les Hongrois ont un autre système pour tuer ce Rapace qui leur détruit beaucoup d'œufs et de gibier d'eau. C'est de tendre un fer à renard appâté avec un œuf et caché sur un amas de joncs, au milieu des lacs, où l'amateur d'œufs vient se faire prendre.

J'ai dit, à l'article des Corneilles, qu'elles font du bien, et aussi du mal; en sorte que je puis bien indiquer ici comment on peut les prendre, au moment où la neige couvre la terre. On fait de petits cornets d'environ dix centimètres de longueur, assez étroits, et avec du papier un peu fort; on place au fond un petit morceau de viande crue, et on enduit le bord intérieur du cornet avec un peu de glu. Cela fait, on n'a plus qu'à aller les enfoncer à ras du sol, dans les dépôts de fumier, sur lesquels la neige a déjà disparu, puis on s'éloigne pour surveiller ces engins d'assez près. Les Corneilles ne tardent pas à arriver, et, affriandées par la chair fraîche, enfoncent bravement leur bec dans le cornet qui se

colle autour de leur tête. Éperdues, hors d'elles-mêmes, pirouettant sans pouvoir se débarrasser du fatal cornet, elles finissent par se laisser choir à terre, où le piégeur s'en empare sans la moindre difficulté.

Beaucoup d'oiseaux viennent au sifflet ou à l'appeau spécial : le Geai est du nombre. Autrefois, on l'appelait en *frouant* (comme disaient les oiseleurs) dans une feuille de lierre; mais aujourd'hui on se procure pour soixante centimes un excellent appeau, qui attire parfaitement cet oiseau qu'il est facile de tuer ainsi, en se cachant dans la forêt avec beaucoup de soin.

Je ne veux pas indiquer une foule de petits pièges employés pour capturer les petits oiseaux, parce que ce serait sortir de mon sujet d'abord, et ensuite parce que les petits oiseaux sont si utiles, et deviennent si rares, que c'est un devoir de les protéger, et un grand tort de les détruire. Je les quitte donc pour passer aux gros oiseaux, que j'appelle *oiseaux gibier*.

Les Pigeons boivent beaucoup, et arrivent à heure fixe près des fontaines et trous d'eau qu'ils ont adoptés. Rien n'est donc plus facile pour le chasseur que de venir s'embusquer à bonne portée de leur abreuvoir habituel.

Nos pères aimaient beaucoup à tuer au printemps les coqs des gallinacés polygames. C'est ainsi qu'aux premières lueurs du jour, les Vosgiens allaient au sommet de leurs hautes montagnes tirer le *Coq de Bruyère* qui, au moment de son chant amoureux, semble perdre sa méfiance habituelle. Ils tuaient également, à cette époque, le coq de la Perdrix qu'ils attiraient au moyen d'une femelle captive, appelée *chanterelle*, et qu'ils conservaient dans une petite cage destinée à cet usage. Cette

habitude, qui n'existe plus aujourd'hui, avait cependant sa raison d'être; car chez les oiseaux polygames, tous les oiseaux non appariés, et même ceux qui le sont, troublent les ménages voisins, dérangent les femelles, et font ainsi manquer beaucoup de couvées. Je crois donc que nos pères n'avaient pas tort en agissant ainsi, car ils avaient incomparablement plus de perdreaux que nous n'en avons aujourd'hui.

La grande Outarde est devenue si rare en France que l'on ne peut guère parler de sa chasse; pourtant il me semble qu'on pourrait employer pour elle le procédé qui m'a souvent réussi pour tuer une fort belle espèce d'Algérie, connue sous le nom de *Outarde houbara.* C'est fort simple, comme on va le voir. Lorsque j'apercevais au loin un de ces oiseaux se promenant dans la plaine déserte, comme je chassais à cheval, au lieu de m'avancer directement vers elle, je ne l'approchais que graduellement, en décrivant autour d'elle une série de cercles dont le diamètre se réduisait insensiblement. Quand j'étais à une centaine de pas, l'oiseau allait et venait en donnant quelques signes d'inquiétude; mais voyant toujours mon cheval en flanc, il se rassurait peu à peu, et ne tardait pas à s'agenouiller, persuadé qu'on ne le voyait pas; et c'est ainsi que, neuf fois sur dix, je pus l'approcher à trente pas, et le tirer sans difficulté.

J'ai dit au sujet des petits Échassiers qui passent sur nos côtes en avril pour se reproduire en août, qu'on pouvait les chasser de différentes sortes, et particulièrement au hutteau. Ces oiseaux sont tellement habitués à voir passer près d'eux des bateaux chargés de marins inoffensifs, qu'il est ordinairement facile de les approcher dans un petit canot qui suit le bord des pla-

ges, aussi près que possible. L'embarcation qu'on emploie pour ce genre de chasse doit être assez petite, c'est-à-dire jaugeant une tonne ou une tonne et demie; car, sans cela, elle serait beaucoup moins maniable et la quille touchant le fond ne permettrait pas de s'approcher assez près du bord de la mer. Mais aussi il ne faut pas trop s'éloigner du port, car si le temps vient à changer, et si la mer devient grosse, ces petites embarcations ne sont pas en état de supporter un coup de mer, et deviennent fort dangereuses; j'en fis un jour l'expérience à mes dépens.

C'était en 1879; j'étais parti sur un bateau de ce genre du port de Billiers (Morbihan) pour un îlot désert appelé Bel-Air, situé de l'autre côté de l'embouchure de la Vilaine, qui, à cet endroit, a 6 kilomètres de large. L'équipage se composait du garde maritime nommé Lardeux, de moi, de Michel Volter, mon domestique, âgé d'environ dix-huit ans, et qui se montra, fort heureusement pour nous, d'un sang-froid remarquable; enfin, d'un petit bonhomme de douze ans, que Lardeux avait eu le tort d'accepter. Arrivé à Bel-Air, par un temps splendide, je me mis avec mes compagnons à chasser et à chercher des nids, sans m'apercevoir que le temps se couvrait à l'horizon. Pourtant, le vent ayant fraîchi, Lardeux s'en aperçut aussitôt que moi. « Hé, monsieur, filons, me dit-il, le temps se gâte. » Aussitôt dit, aussitôt fait; nous montons en barque, et en route pour le port. Le premier quart d'heure se passa bien, mais alors la mer commençait à grossir, le tonnerre grondait de tous côtés et le flux, par malheur, nous portait vers la côte hérissée de roches, qui auraient brisé sans efforts notre esquif et nos personnes.

La situation étant devenue périlleuse, Lardeux ne quittait plus la barre. Le gamin, trempé par l'eau de mer, poussait des cris de l'autre monde; et les lames qui se creusaient de plus en plus remplissaient à demi le bateau, que je vidais de mon mieux avec le feutre du gamin.

Au milieu du fleuve, le courant était si fort et le flot si haut, qu'il fallait maintenir l'avant du bateau vers la pleine mer, en avançant par le flanc. Heureusement, Michel, plein de sang-froid, sans se préoccuper ni des cris de l'enfant, ni des lames qui déferlaient sur son dos, ramait vigoureusement. Ah! que je voudrais voir certains esprits forts dans un moment comme celui-là! Enfin, le plus fort du courant étant dépassé, on put un peu incliner le bateau et se rapprocher des falaises qui nous protégeaient dans une certaine mesure contre la violence de l'ouragan. Il devenait évident que nous en serions quittes pour la peur, et bientôt nous arrivions près de l'entrée du port. Là, sur la falaise, ma femme avec ses enfants, et de nombreux marins qui avaient suivi notre lutte contre les vagues en furie, nous attendaient avec une poignante anxiété : l'on juge de la joie causée par notre retour, et des félicitations accompagnées de reproches mérités pour notre imprudence.

La *Foulque Macroule*, qu'on trouve en grande quantité sur certains étangs, donne souvent lieu à de fort jolies parties de chasse, lorsque les petits sont déjà grands, c'est-à-dire au mois de septembre. Comme cet oiseau tient, quand il est fixé dans un endroit, à ne pas le quitter, on profite de cette habitude pour en faire des battues en barque. Celles-ci, montées chacune d'un con-

ducteur et d'un chasseur, se rangent en bataille sur la chaussée de l'étang, et s'avancent en ligne jusqu'à l'extrémité connue sous le nom de queue. Lorsque les Foulques, qui ont filé devant les barques, se trouvent acculées à la queue de l'étang, elles s'élèvent l'une après l'autre, et viennent passer sur la tête des chasseurs pour retourner à la chaussée; on en tire, et on en tue ainsi un grand nombre, d'autant plus que les barques peuvent exécuter trois ou quatre fois de suite la même manœuvre, avant que les pauvres oiseaux se soient décidés à quitter les eaux qui leur ont été si fatales après leur avoir été si hospitalières.

J'ai dit un peu plus haut que les oiseaux qui couvent se laissent beaucoup plus facilement approcher à ce moment qu'à tout autre, et je vais en donner quelques exemples d'autant plus intéressants, qu'il s'agit des *Hérons* qui vivent et nichent généralement en colonies.

A la suite du second Congrès ornithologique international, qui fut tenu à Budapest en mai 1897, les membres du bureau, d'accord avec le Gouvernement hongrois, avaient organisé diverses excursions en l'honneur des congressistes. J'y pris part, et, le 22 mai, nous arrivions au lac Balaton, dès 9 heures du matin. Des barques nous attendaient, rangées côte à côte, et chacune avait son petit coffre de provisions à l'avant, un banc au milieu pour le chasseur, et un batelier à l'arrière pour le diriger. Notre conducteur nous fit visiter d'abord des colonies de *Spatules blanches*, puis de *Falcinelles éclatants;* et, enfin, une grande colonie de *Hérons cendrés*, *pourprés*, *crabiers* et *bihoreaux*, qui nichaient les uns près des autres et paraissaient vivre en parfaite intelligence. Les nids des Crabiers et des

Bihoreaux étaient sur des saules immergés, placés à 1, 2 ou 3 mètres au-dessus du niveau du lac; ils étaient construits exclusivement avec des brindilles sèches de saules étroitement enlacées. Ils contenaient tous des œufs ; les Hérons, auxquels ils appartenaient, passaient et repassaient sur nos têtes à très courte distance, et nous aurions pu, mon compagnon d'excursion, M. Lorenz, et moi, en tuer autant que nous aurions voulu. Mais nous avions un autre objectif : la grande *Aigrette*, dont il existait une colonie beaucoup plus loin, et vers laquelle notre batelier ne tarda pas à nous conduire. On sait que l'Aigrette est un Ardéidé de grande taille, entièrement blanc, orné de parures très recherchées des plumassiers et qui, malheureusement, devient fort rare. La colonie, peu nombreuse, était installée dans une jonchée de roseaux immenses, n'ayant pas moins de 5 à 6 mètres de hauteur totale. Les oiseaux avaient cassé sans le détacher le sommet de quelques roseaux et en avaient formé des plates-formes, sur lesquelles ils avaient établi leur nid de joncs et de brindilles.

Ces nids n'étaient pas à moins de 2 ou 3 mètres de hauteur au-dessus du niveau du lac, et contenaient des poussins, ainsi qu'il était facile de s'en convaincre en voyant au-dessous les coquilles des œufs déjà éclos.

Ceci prouve que l'Aigrette est le plus précoce des Hérons, puisque tous ses congénères avaient encore des œufs. Ils sont aussi plus farouches, car c'est à peine si mon compagnon de voyage put en tirer à portée convenable. Mais le bout de la barque étant dirigé vers un de ces nids, je constatai à grand regret qu'en raison de sa hauteur je ne pourrais l'atteindre, quand me vint une inspiration parfaite. Ne parlant pas le hongrois, je

fis signe au batelier de venir se placer debout sur le coffre, et, grimpant sur ses épaules, en un instant je pus m'emparer de deux des poussins, déjà un peu vêtus de duvet, que nous voulions conserver : l'un pour le musée de Vienne, et l'autre pour ma collection personnelle.

J'ai dit comment on peut chasser les *Goëlands* et autres oiseaux marins au moyen d'un hutteau disposé sur les îlots rocheux, où ils vont se réfugier au moment de la haute mer. Dans l'intérieur des terres et en hiver, c'est sur les sources et les petits cours d'eau qui ne gèlent pas, que l'on va affûter au crépuscule les *Oies* et les *Canards* qui y tombent pour y passer la nuit; on donne à ce genre de chasse le nom de *chute*. Sur les étangs de Lorraine, où la chasse s'ouvre à la mi-juillet, on poursuit également le Canard d'une façon spéciale, très amusante, et au sujet de laquelle je vais entrer dans quelques détails. On se rappelle que le Canard mâle mue en juin et perd momentanément la faculté du vol, par la chute simultanée de ses remiges. Il est alors désigné par nos chasseurs sous le nom de *désailé*. Les jeunes Canards qui sont à leur taille et commencent à voler portent le nom de *Halbrans;* à l'ouverture, lorsqu'on a tiré les Halbrans volants qui partent quelquefois sous le bateau du chasseur, aussi bien que le Perdreau à l'ouverture, on fait traquer l'étang par des hommes à pied qui amènent aux barques où se trouvent les chasseurs les non volants, qu'ils peuvent tirer à leur aise, bien que les vieux sachent se défendre à merveille. En effet, soit qu'ils filent sans bruit dans les roseaux, soit qu'ils plongent pour traverser les espaces découverts, ils ont un art admirable pour se dérober aux poursuites de leur ennemi. S'ils se sont laissé

amener vers la queue de l'étang, où les herbes sont plus courtes, loin des grandes haies de roseaux, leur retraite habituelle, ils comprennent le danger de rebrousser devant les tireurs, et emploient une nouvelle ruse pour leur échapper; ils plongent, reviennent à fleur d'eau sous les feuilles aquatiques qui les cachent, et, immobiles, ne laissant émerger que la tête, suivent de l'œil l'ennemi qui les cherche. Le chasseur, que son expérience met en garde contre ce tour, examine les moindres touffes d'herbe, aperçoit le Canard ainsi dissimulé, s'en approche sans bruit, et le saisit vivement par le cou, s'il ne préfère employer le fusil. Mais, bien souvent, neuf fois sur dix et plus, la ruse a plein succès, et l'oiseau est sauvé. C'est du reste la même manœuvre qu'emploient les Canards démontés par un coup de fusil; elle en sauve un nombre considérable, au grand désespoir du chasseur.

Dans la baie de Somme, comme dans celle d'Arcachon, on chasse beaucoup certains oiseaux de mer, comme les *Plongeons* et les *Pingouins*, avec de petits bateaux, spécialement affectés à cet usage. Il y a là de vieux marins connaissant à merveille les habitudes de ces oiseaux, qui, confiants dans leur habileté à plonger, ne songent jamais à fuir en se servant de leurs ailes. Aussi, ces marins se mettent à la disposition des étrangers et leur font faire de fort jolis coups de fusil; ils conduisent leurs barques avec tant d'adresse, qu'au bout de quelques plongeons dont ils devinent la direction par les mouvements de l'oiseau, ils arrivent presque toujours à se trouver une bonne fois à leur portée, quand ils reparaissent sur l'onde.

Une chasse du même genre se pratique sur le lac de

Genève; mais alors, c'est le *Grèbe huppé* qui est l'objectif, et c'est avec de petits bateaux à vapeur que les amateurs le poursuivent, non pour le tirer, mais pour le forcer. En effet, dès que, du bateau, on a aperçu un Grèbe, on se dirige sur lui à toute vitesse. L'oiseau plonge et va reparaître à grande distance. Mais le vapeur qui a continué sa course ne se trouve pas loin du Grèbe au moment où il reparaît. On le force à plonger de nouveau et on continue ainsi, sans trêve ni merci, jusqu'au moment où le pauvre être, rendu, forcé, n'en pouvant plus, se laisse prendre à la main sans chercher à fuir. Je me suis demandé plus d'une fois comment cet oiseau qui vole assez bien, quoique lourdement, ne cherche pas à utiliser ses ailes pour échapper à ses ennemis; et la seule raison plausible que j'ai trouvée, c'est que sans doute il faut un certain temps au Grèbe pour gonfler ses cavités aériennes, indispensables peut-être pour suppléer à la faiblesse de ses ailes quand il veut voler. Car on comprend qu'il avait dû préalablement les vider complètement pour plonger avec une plus grande facilité.

CHAPITRE V

Volière.

Indépendamment des services qu'ils nous rendent directement en nous défendant contre les infiniment petits, les oiseaux peuvent être utilisés d'une foule de manières, soit pour nos plaisirs, soit pour notre alimentation.

Depuis longtemps, l'homme a cherché à acclimater et à domestiquer les espèces qui lui ont paru les plus propres à satisfaire ses besoins. Les uns, en tête desquels il faut surtout citer les *Faisans*, ont été importés dans de grands parcs où ils constituent un excellent gibier; les autres, remarquables à divers titres, sont élevés avec le plus grand soin dans les jardins zoologiques, où leurs aptitudes sont étudiées, tout en offrant au public un bien attrayant but de promenade.

J'aurais pu traiter ici de l'acclimatation et de la domestication; mais je ne veux pas oublier que j'écris pour le plus grand nombre, aussi je me contenterai de parler de ceux de nos oiseaux qui peuvent vivre en captivité, sans soins extraordinaires, et qui, conséquemment, sont à la portée de toutes les bourses, tout en donnant à leur protecteur d'honnêtes et attrayantes distractions. Pour plus de clarté, je diviserai ce chapitre en quatre parties : l'installation, les chanteurs granivores, les

chanteurs insectivores et les oiseaux de jardin, qui peuvent être laissés dans une semi-liberté.

Tout propriétaire d'un petit jardin, s'il a suffisamment d'air et de soleil, peut y installer une volière. On en trouve de toutes faites, et à fort bon compte; mais si on veut la faire soi-même, ce qui est encore plus économique, on peut procéder de la façon suivante. On choisit d'abord l'emplacement, autant que possible à l'abri des vents violents, soit contre un mur, soit un peu en avant, mais de façon à recevoir les premiers rayons du soleil levant. Si l'on dispose d'une conduite d'eau, on commencera par y souder un tuyau de plomb de la grosseur du petit doigt, et on le couchera en terre, pour le sortir au milieu de la volière. On y adaptera une lance pour en faire un petit jet d'eau, qui sera reçu dans un récipient évasé, très peu profond, afin que les oiseaux ne puissent se noyer en s'y baignant. On établira ensuite un petit mur en maçonnerie dans la terre, à une profondeur suffisante, pour que les carnassiers ne puissent creuser dessous et s'introduire dans la volière. Sur ce petit mur, à fleur de terre, on établira un cordon de pierre de taille, ou simplement de briques, sur lequel on posera la charpente en chêne de la volière. Celle-ci aura la forme que l'on voudra, et selon le goût de chacun. Le seul point important, c'est de laisser une porte assez grande, pour qu'on puisse y entrer facilement, lorsque cela est nécessaire. On clouera sur toutes les faces intérieures des panneaux de treillage mécanique, en fer galvanisé et à mailles d'un centimètre d'écartement. Comme propreté, on pourra recouvrir les extrémités du maillage avec des guindes de bois mince, et l'on n'aura plus qu'à peindre sa construction pour pou-

voir l'utiliser. Lorsque ce moment sera venu, il sera bon de planter quelques petits arbustes rustiques, et à feuilles persistantes, ainsi que des mottes de gazon, et d'y placer du sable fin ; toutes choses qui seront très appréciées des futurs captifs.

Disons encore qu'il faut maintenir une grande propreté, renouveler l'eau souvent, ne pas oublier les perchoirs qui doivent se croiser, afin que les oiseaux ne se salissent pas les uns les autres. Quand on ne peut disposer d'un petit jet d'eau, il faut se servir d'abreuvoirs à siphons et n'employer, autant que possible, que des mangeoires fermées, car les oiseaux sont de grands gâcheurs. Il en faudra autant que d'espèces de graines, c'est-à-dire trois ou quatre; car avec du millet, de la navette, du chènevis et de l'avoine, on peut contenter à peu près tous les oiseaux granivores; mais en n'oubliant pas non plus de leur offrir souvent de la verdure, telle que feuilles de salade, renouée, bourse à pasteur, plantain, mouron, etc.

Voici la liste de nos petits chanteurs granivores que je conseille, à des titres divers, me réservant de faire une digression sur les plus intéressants. Le *Bouvreuil*, quand il est pris grand, et avant de le mettre au régime du chènevis qui est sa graine favorite, doit être sevré avec la baie du troëne. Le *Bec-croisé*, bien que ne chantant pas, est fort intéressant en cage; mais il faut lui donner quelques cônes de pin ou de sapin avec leurs graines, avant qu'il ne s'habitue à celles du chanvre. Le *Pinson d'Ardennes*, comme les *Bruants*, aime beaucoup l'avoine; les *Fringilles*, *Pinsons*, *Verdiers*, *Tarins*, *Chardonnerets* et *Linottes* sont bien connus et ne demandent pas de note spéciale. Le *Cini*, que j'ai indiqué

à la notice du Tarin, est un des oiseaux les plus gentils qu'on puisse mettre en volière ; il est joli, très élégant, chante à merveille, mais il demande des bains fréquents pour approprier ses pattes qui sont très délicates. Il se marie volontiers avec le *Canari jaune*, et donne des métis très estimés par leur chant, moins fort et plus harmonieux que celui du Canari. Puisque j'ai parlé de métis, je dirai aussi qu'on peut en obtenir de fort curieux en croisant le Canari avec le Chardonneret, et avec la Linotte ; mais, pour réussir, il faut élever ensemble les jeunes oiseaux de ces espèces différentes. Il ne faut pas oublier, quand on fait de ces éducations, qu'il est bon, en outre de la pâtée à base de jaunes d'œufs et de graines écrasées, de donner tous les petits insectes que l'on peut se procurer. Il en en est de même dans la nature, car presque tous les oiseaux granivores ou invectivores en donnent beaucoup à leurs petits.

Il y a, avec la Linotte, un groupe de petits oiseaux, fort intéressants, que l'on appelle des *Sizerins*. Ils sont gris comme la Linotte, avec le dessus de la tête marqué de carmin, le croupion et la poitrine plus ou moins lavés de rose. Leur chant, sans être bien beau, est gai et plein d'entrain. Ils sont rustiques, se contentent de chènevis, pour lequel ils ont une passion, sont toujours en mouvement et d'une confiance telle, que dans les pays de tendeurs, où on l'appelle *Serin*, on emploie souvent cette locution : *bête comme un Serin*.

Le fait est que j'ai vu dans une bande d'une dizaine de Sizerins, sur lesquels s'étaient abattus les nappes d'un filet à tirasse, quelques sujets passer à travers les mailles, s'envoler, revenir se faire prendre deux fois de

suite; en sorte que toute la troupe fut capturée. Les *Bruants jaunes*, *Zizi*, *Ortolans*, *Fou* et *de neige* ont le même régime, se contentent de blé et d'avoine et sont intéressants, non par leur chant, mais par leur plumage varié et par leur familiarité.

L'*Alouette ordinaire*, ainsi que la *Calandre à croissant noir* du Midi, sont des chanteurs de premier ordre, qui se font bien à la captivité; mais il est prudent, quand on les conserve en cage, d'en couvrir le haut avec une toile; car, sans cette précaution, elles pourraient se tuer en se frappant la tête contre le plafond. Je ne conseille pas de mettre avec les autres oiseaux les *Mésanges* qui sont fort agréables en volière, mais qui sont fort quinteuses, et tuent volontiers leurs compagnons de captivité.

Voici maintenant les oiseaux insectivores que l'on peut conserver sans grande difficulté, mais qu'il est préférable de garder séparément en cage. L'*Étourneau* ou *Sansonnet*, qui accepte très bien la pâtée dont je parlais tout à l'heure, apprend à siffler d'une façon remarquable; mais il ne faut pas oublier que, si on lui donne la leçon en sifflant soi-même ou en employant la serinette, si on lui apprend une note fausse, il la répétera indéfiniment; car cet oiseau, comme beaucoup d'autres chanteurs, a l'oreille et le gosier en parfait accord. On élève quelquefois le *Loriot* dont le plumage est magnifique; mais c'est bien à tort, car on ne le conserve jamais au delà de quelques mois. Ce que j'ai dit de l'Étourneau peut s'appliquer au *Merle noir*, mais il faudra lui donner de temps à autre de petits escargots, ou des vers de terre, dont il est très amateur. Le même régime peut s'appliquer au *Merle de roche*, dont la

livrée rousse et bleue est fort élégante, et que l'on élève volontiers dans les Alpes, où il habite en été.

Que dirai-je du *Rossignol*, des *Fauvettes*, du *Troglodyte*, que certains amateurs aussi consommés que patients, parviennent à sevrer avec des vers de farine, et de la pâtée à base de cœur de bœuf? Vraiment, c'est se donner trop de mal pour le simple mérite de la difficulté vaincue. N'avons-nous pas d'autres chanteurs, tout aussi intéressants, plus jolis de robe et faciles à conserver, auxquels nous devons par conséquent donner la préférence; d'autant plus que pour sevrer un Rossignol, il faut en perdre dix! La mortalité est encore plus grande pour la Fauvette à tête noire et pour le Troglodyte.

Le moment est venu d'entretenir mes lecteurs des oiseaux de grande taille que l'on désire conserver, soit dans la volière, soit en liberté dans le jardin. Dans ce dernier cas, pour que les captifs ne puissent s'envoler, il faut les *éjointer*, c'est-à-dire leur couper l'aileron d'une seule aile, que l'on cautérise immédiatement. Les *Pluviers*, les *Vanneaux*, la *Barge*, plusieurs *Chevaliers* et surtout le *Combattant*, vivent très bien en volière, mais beaucoup mieux dans le jardin où ils ramassent une foule de bestioles plutôt nuisibles, dont ils nous débarrassent. On leur donne une pâtée faite de pain trempé et d'eau, complétée par des débris de viande cuite finement hachée. Ils donnent beaucoup d'animation dans un jardin, y deviennent très familiers, et savent très bien reconnaître les personnes qui leur apportent à manger. Le *Héron cendré* et la *Grue*, quand on peut s'en procurer, sont aussi fort agréables en liberté. Mais l'oiseau par excellence qu'il faut avoir

dans un jardin clos, un peu grand, et avec pelouse, c'est la *Cigogne blanche*. Cet Échassier qui purge le jardin de souris, de reptiles désagréables, de vers et d'autres bestioles, devient très familier, s'attache à son maître et devient le garde de la propriété dont il chasse tous les importuns à quatre pattes, chats ou autres.

Si l'on dispose d'une pièce d'eau, il faudra se procurer des *Goëlands*, des *Mouettes*, des *Hirondelles de mer* de différentes sortes, qui, eux aussi, donnent beaucoup de vie par leur mouvement perpétuel et qui, peu difficiles pour la nourriture, se contentent de tout, même des détritus de la cuisine.

Pour eux, comme pour les petits Échassiers, on se les procurait autrefois à très bas prix au marché de la Vallée à Paris, où ils étaient expédiés, tout vivants et en paniers, par les tendeurs de la baie de Somme, et notamment du Hable, près Cayeux : je ne sais s'il en est encore ainsi. La *Foulque* est très gracieuse aussi sur une pièce d'eau; mais avant de l'y lâcher, il faut s'assurer qu'elle contient des Potamogeton ou autres plantes de même genre qui poussent entre deux eaux, et lui sont indispensables quand les mollusques à coques tendres font défaut. Je n'engage pas à mettre des *Grèbes* sur ces pièces d'eau, bien que leurs évolutions soient très curieuses à voir, parce qu'ils détruiraient tous les petits poissons dont ils ne peuvent guère se passer. Enfin, je n'ai pas non plus parlé des *Oies*, bien qu'elles conviennent sous bien des rapports, parce qu'elles ont un si mauvais caractère, qu'elles tuent, l'un après l'autre, tous leurs compagnons de captivité.

CHAPITRE VI

Utilisation.

Dans le chapitre précédent j'ai parlé de l'utilisation des oiseaux vivants; dans celui-ci, je traiterai de leur utilisation, au point de vue de leur chair et de leur dépouille.

Il suffit d'avoir visité les Halles de Paris, à l'ouverture de la chasse, pour se faire une idée de l'importance de l'oiseau dans l'alimentation. Il y a là, à ce moment, des monceaux effrayants de gibier à plumes venant de tous les points de la France et de l'étranger. Les *Cailles*, les *Perdreaux*, les *Faisans*, les *Bécassines*, les *Canards* s'y coudoient avec leurs congénères des Pays-Bas, et surtout d'Allemagne et d'Autriche. Un peu plus tard, quand la température est refroidie, on y voit encore en quantité des *Lagopèdes* de Suède et de Norvège, des *Grouses* d'Écosse, des *Coqs de Bruyère* et des *Gélinottes* de Russie, et même des *Poules à fraise*, venues en glace d'Amérique. Il y a longtemps d'ailleurs que la grande bouche de Paris absorbe ainsi les ressources alimentaires les plus délicates, dont elle semble ne se lasser jamais. Il en était ainsi autrefois, même avant le développement des chemins de fer, mais dans une proportion beaucoup moindre; je vais en donner un exemple.

Il y a une quarantaine d'années, faisant mon tour de

France, je me rendais de la Vendée à Nantes, monté sur l'impériale d'une diligence. Tout d'un coup, et sans motif apparent, la diligence s'arrête vis-à-vis d'une petite maison entourée d'arbres, une sorte de cottage placé à peu de distance de la route. Un homme en sort avec un sac qu'il jette au conducteur, en lui disant : « Il y en a vingt », à quoi le conducteur répond : « Voilà vos 6 francs. » Et la diligence se remit en route. On comprend que ce mystère m'intriguait, et que je voulais le connaître. Les vingt étaient tout simplement des *Perdreaux rouges* pris au lacet et que le conducteur achetait à vil prix sur tout son parcours, pour les revendre à Paris avec un gros bénéfice, et en permettant ainsi aux braconniers d'écouler tout leur gibier, sans se trahir, ce qui n'eût pas manqué d'arriver s'ils l'eussent vendu dans le pays.

Je n'ai pas d'ailleurs à m'étendre sur un sujet bien connu, et il me suffira de rappeler qu'en dehors de l'état frais, les oiseaux-gibier jouent encore à l'état de conserves un rôle important dans l'alimentation publique : *Alouettes de Pithiviers*, *Canards d'Amiens* et tant d'autres du même genre. Les marins, dans leur voyage vers le pôle nord, ont été maintes fois bien heureux, alors qu'ils étaient en proie au scorbut, de pouvoir se ravitailler de chair fraîche, en faisant la chasse aux nombreux oiseaux de mer, tels que *Pétrels*, *Macareux*, *Pingouins*, qui habitent les îles désertes de ces régions inhospitalières. Ils en ont d'ailleurs tant usé, et même abusé, que c'est ainsi qu'ils ont détruit le *Grand Pingouin*, dont l'espèce est éteinte ainsi que je l'ai raconté à la page 73.

On sait avec quel soin jaloux nos ménagères mettent

de côté le duvet des *Canards* et des *Oies domestiques* que l'on plume plusieurs fois par an pour convertir ce duvet en traversins et autres accessoires de literie.

Le duvet des oiseaux d'eau, tués à l'état sauvage, est plus estimé que celui de nos oiseaux domestiques; mais aucun, pour la souplesse, la légèreté et la chaleur n'égale celui que la femelle du *Canard Eider* s'arrache à elle-même pour en garnir son nid. Aussi les Norvégiens et les Suédois, en gens avisés, ont-ils soin de protéger ce Canard qui niche en grande quantité dans leur pays. Ils se contentent de faire la tournée des nids avant la ponte pour s'emparer d'une portion du précieux duvet, et laissent ensuite ces oiseaux couver en paix. Quand les petits ont quitté le nid, ils recommencent leurs tournées pour faire une nouvelle récolte d'édredon, mais moins estimé que le premier.

Les fourreurs, à leur tour, utilisent la peau du *Cygne*, garnie de son duvet et débarrassée de ses grandes plumes, c'est-à-dire *éjarrée*, pour en faire des garnitures très appréciées de nos élégantes. Pour d'autres espèces à plumage élastique, argenté, comme celui de nos *Grèbes*, ils en font encore, mais sans les éjarrer, de jolies garnitures et de charmants petits manchons, qui rivalisent avec ceux des Martres et des Zibelines.

Depuis une trentaine d'années, l'industrie plumassière s'est extrêmement développée, et a établi des comptoirs dans toutes les parties du monde. A Paris seul, il y a environ vingt-cinq à trente maisons, dont quelques-unes très importantes, qui ne font que cela. Les oiseaux en peau arrivent de tous pays, par caisses de cent et de mille. A leur arrivée, les plumassiers les trient, selon leur rareté et leur beauté, sans les con-

naître autrement que par leur nom commercial; puis les répartissent par sorte, comme ils disent, dans des tiroirs qui ne contiennent que des peaux d'une valeur uniforme. Je n'ai pas à entrer dans ce détail, mais je ferai cependant quelques citations, à titre de curiosité, et parce qu'aujourd'hui les plumassiers vendent autant de dépouilles européennes qu'exotiques. Les plus rares et les plus précieux oiseaux de parure sont assurément les *Paradisiers* qui nous viennent de la Papouasie. Ces oiseaux, par la splendeur de leur livrée, ont de tout temps excité l'admiration des voyageurs et des savants. Tantôt leur robe emprunte au velours sa douceur et ses reflets irisés, tantôt c'est à la soie qu'elle ravit ses teintes les plus vives et les plus chatoyantes. En outre, les ornements les plus variés leur sont prodigués; les parements, les huppes, les collerettes, les camails aux nuances les plus riches et les plus éclatantes, viennent à l'envi compléter ces merveilleux plumages. On ne s'étonnera donc pas que, depuis longtemps, la mode les ait recherchés pour compléter les plus riches toilettes. Mais leur prix est élevé, et j'ai vu vendre une caisse de cent Paradisiers pour la somme de 4.300 francs. Les *Oiseaux-mouche*, qui ne se trouvent qu'en Amérique, à leur tour sont venus rivaliser avec les Paradisiers par leur plumage et leur parure tout aussi remarquable; en sorte qu'on a pu, sans exagération, les surnommer les bijoux vivants de la nature. L'une des plus brillantes espèces est le *Sapho* dont la longue queue, de couleur violette, jette à la lumière des reflets d'or et de pourpre. Cet oiseau, qui habite sur les bords de l'Amazone, est fort rare; et un naturaliste fit le voyage exprès pour en rapporter une série consi-

dérable, dont les moindres sujets, valaient 100 francs la pièce. Eh bien, j'ai vu chez un préparateur de Paris, M. Maingonnat, des centaines d'oiseaux de cette espèce, préparés pour en garnir une toilette de la princesse Mathilde. On juge de ce qu'elle a dû coûter. Mais pendant ce temps, ces pauvres petits êtres diminuaient d'une façon si inquiétante, que l'empereur du Brésil crut devoir prendre des mesures pour prohiber leur sortie de ses États.

Un autre bel oiseau de la famille des Faisans et habitant les montagnes de l'Himalaya, le *Lophophore*, bien connu de nos élégantes, fournit une des parures de chapeau les plus riches et les plus résistantes.

La mode, aussi insatiable que variable, se porta alors sur des oiseaux brillants de divers pays, notamment de l'Afrique équatoriale et de l'Inde. Ces exigences amenèrent bientôt partout, la raréfaction des oiseaux; le plus fâcheux, c'est que le goût se transformant voulut des parures plus simples, dont nos pauvres oiseaux d'Europe furent les premières victimes. Je conviens qu'une tête de *Sterne naine*, bien montée, et présentée avec sa jolie aile de nuance gris perle, produit sur un chapeau un très joli effet, et de meilleur goût, certes, qu'une tête de *Chouette*, qui fut pendant quelque temps à la mode. Mais n'est-ce point chose triste, de voir ainsi gâcher les plus beaux et les plus utiles présents de la nature! Est-ce que nos ouvriers parisiens, si habiles, d'un goût si sûr, ne pourraient faire des parures pour tous les goûts et pour toutes les bourses, en n'employant que des plumes des espèces réputées nuisibles ou de nos oiseaux domestiques de couleur blanche, pouvant recevoir par la teinture toutes les nuances

qu'on pourrait désirer. Pour faire comprendre à quelle destruction insensée on s'est livré, je citerai un seul fait, qui fera apprécier tous les autres. Ce sont MM. J. Vian et L. Petit qui l'ont révélé à la Société zoologique de France. Aux environs de Marseille, une multitude d'*Hirondelles* s'étaient posées sur des fils de fer dressés sur leur passage ; on relia ces fils à une batterie électrique, et, en un instant, *dix mille* furent foudroyées. Ces dix mille victimes furent mises en paniers et expédiées à Paris, où l'on ne put en mettre en peau que deux mille six ou sept cents ; en sorte que le reste fut jeté à la voirie. La mode d'ailleurs est bien obligée de se modifier ; car, après avoir épuisé une espèce, il faut s'adresser à une autre. Les industriels s'en rendent si bien compte, que l'on cherche maintenant à élever dans des fermes certains oiseaux de parure, comme les *Aigrettes*, ainsi que cela se fait depuis longtemps déjà pour l'*Autruche* au Cap et en Égypte, où il y a d'importantes fermes pour l'élevage de cet oiseau. C'est encore un de ceux que la beauté de ses parures a fait poursuivre avec acharnement, et disparaître du sol de l'Algérie où il était autrefois très commun. En 1854 je l'ai chassé dans ce pays avec le commandant Margueritte, tué depuis comme général, à Sedan. A cette époque encore, j'ai vu des traces d'Autruches allant dans le même sens, et si nombreuses, qu'il était impossible de les compter : aujourd'hui, on en chercherait vainement.

CHAPITRE VII

Rôle de l'oiseau dans la nature.

Défense et protection.

Si vous avez voulu, ami lecteur, lire avec un peu d'attention les pages qui précèdent et particulièrement les notices consacrées à chaque espèce, vous devez déjà vous être fait une idée du grand rôle que l'Oiseau joue dans la nature, et des services incessants et multiples qu'il nous rend journellement. Je veux, dans ce chapitre, vous apprendre sur ce sujet tout ce que j'ai pu découvrir par moi-même, dans une vie déjà longue, dont tous les loisirs ont été consacrés à étudier ces chers petits êtres.

Pour commencer, prenons un oiseau et étudions-le ensemble.

Examinez d'abord ce bec, et ces pieds cornés, insensibles à toutes les intempéries et même à la douleur; touchez ces plumes moelleuses, élastiques, imbriquées (1), qui mettent son propriétaire à l'abri du chaud et du froid, et qu'il sait imprégner d'une graisse spéciale qui les rend imperméables; voyez ces rectrices caudales (2) que l'oiseau peut replier ou étaler en tout

1. L'une couvrant l'autre comme les tuiles sur un toit.
2. Grandes plumes de la queue.

sens et qui constituent le plus puissant des gouvernails; cette peau mince, résistante, attachée au corps par un réseau d'aponévroses (1) qui ménage les cavités aériennes pour diminuer le poids spécifique du voyageur aérien. Voyez ces ailes dont la forme varie dans chaque famille, selon les besoins et les aptitudes du voilier; donnez encore un coup d'œil à cette charpente solide, légère, toujours modifiée selon les besoins; appréciez enfin la forme gracieuse, élégante, de ce bijou de la nature, et dites-moi si le Créateur eût apporté tant de soins à former ce petit être, s'il ne l'avait pas destiné à jouer un grand rôle. C'est qu'en effet, cette machine vivante doit se diriger par tous les temps et sans délai sur tous les points où elle est nécessaire, non pour apporter la mauvaise, mais la bonne nouvelle. C'est pour combattre pour nous que les petits oiseaux se transportent au plus vite vers les lieux où nous avons besoin de leur concours, et c'est en masse que nous les trouvons là où l'insecte pullule, tandis qu'ils disparaissent dès que celui-ci devient rare.

Ce que je viens de vous dire, ami lecteur, ne vous paraît-il pas rationnel? et ne pensez-vous pas, comme moi, que la Providence a assigné aux oiseaux une tâche toute spéciale à remplir? Ils sont en effet des éliminateurs chargés non de détruire, mais de pondérer la multiplication trop souvent renouvelée d'une foule de bestioles nuisibles; sans eux, nous serions envahis, débordés par ces infiniment petits, contre lesquels l'homme avec toute sa science est absolument impuissant. Ils sont en outre des disséminateurs de la vie végé-

1. Membranes d'attache des muscles.

tale, et même animale, car ils emportent avec eux, un peu partout, des organismes vivants, et concourent ainsi à l'harmonie générale.

Après cet exposé, je vais maintenant vous donner quelques détails pour compléter les notices et vous faire comprendre comment le naturaliste procède pour déduire scientifiquement le rôle utile ou nuisible de l'espèce qu'il veut étudier.

Qui de vous ne connaît le *Campagnol*, cet effronté petit rongeur, dont tous les cultivateurs se plaignent, en raison du tort considérable qu'il cause parfois à leurs récoltes ? Or quand il y a quelque part une invasion de ces petits rongeurs, allez vous promener sur le théâtre de leurs exploits, cherchez leurs galeries souterraines, et bientôt vous verrez s'élever sous vos pieds, comme une apparition, un oiseau étrange, qui était rasé à terre. C'est le *Hibou brachyote*, que la nature a pourvu de remiges amples, à barbules égales, sans crochet, de sorte qu'il peut voler sans faire le moindre bruit qui attirerait l'attention des rongeurs dont il est le destructeur attitré. Partout où les colonies de Campagnols prospèrent, vous trouverez le Brachyote en nombre pour enrayer la multiplication de ce petit mammifère ; et quand ils disparaîtront, l'oiseau disparaîtra à son tour. Voilà certes un oiseau dont personne ne peut contester la grande utilité.

Eh bien ! savez-vous comment on le récompense ? Quand près de lui passe un chasseur, qui se croit tel parce qu'il a un fusil et un permis de chasse, il se fait une joie de tuer le pauvre Rapace, soit parce qu'il ignore ses services, soit qu'il obéisse à ce fatal besoin de tuer, qui pousse tant d'inconscients à tirer, à tort et

à travers, sur tout ce qui vole à portée de leur arme. Je racontais dernièrement deux faits de ce genre à une séance de la Société d'Acclimatation de Paris. Laissez-moi vous les redire pour vous édifier sur cette malheureuse passion. Voici le premier fait, dont j'ai été témoin, et qui s'est passé dans les Pyrénées-Orientales, au printemps dernier. Disons d'abord que l'oiseau dont il va être question, la *Chevêche commune*, est un des Rapaces nocturnes les plus utiles. Ce Strigidé vit exclusivement de rongeurs, d'insectes, et particulièrement de hannetons, dont l'éclosion concorde avec celle des jeunes Chevêches, en sorte que leur mère les en nourrit, en grande partie du moins. Le 15 juin dernier j'étais à la gare de Port-Vendres, attendant le train. Sur le quai, les voyageurs étaient très occupés à examiner une Chevêche posée sur une hauteur, en face de la gare, et appelant fièvreusement près d'elle ses petits, qui lui semblaient sérieusement menacés. En effet, au même moment, arrivait près de nous un monsieur, qu'on me dit habiter Port-Vendres, et qui se mit à visser une canne à fusil. En voyant qu'il se préparait à tirer sur la pauvre bête, je m'approchai de lui, et je lui dis : « Vous n'allez pas, je pense, tuer cet oiseau qui est très utile. » Tout en continuant ses préparatifs, ce monsieur me répond un peu ironiquement : « Té ! il m'empêchait de dormir. » Me voyant si mal accueilli, je me tournai alors vers le gendarme de service, bon gros garçon blond qui suivait la scène d'un œil souriant ; je lui fis remarquer que la chasse était fermée, que la Chevêche est un oiseau utile, et que l'arme employée était prohibée. Imagine-t-on sa réponse? la voici textuellement. « Oh ! Monsieur, c'est pour son plaisir. «

Voici le second fait. Une dame jeune encore, ayant tout pour elle, comme beaucoup de celles qui meurent prématurément, et atteinte d'une maladie qui ne pardonne pas, avait été ramenée par son mari, à la campagne qui l'avait vu naître, et où elle voulait mourir. Installée dans une grande chambre au rez-de-chaussée, qui prenait vue sur le jardin, elle avait plaisir à reposer ses yeux sur les fleurs qu'elle avait plantées, et à revoir les ombrages qui avaient abrité ses premiers pas. Ce qui l'intéressait surtout, c'étaient les petits oiseaux. Pendant ses nuits, si privées de sommeil, elle ne se lassait point d'entendre les ballades amoureuses de l'infatigable Rossignol. Le jour venu, elle aimait à voir voltiger le petit chanteur dans les branches des lilas qui encadraient sa fenêtre. Un jour qu'elle le contemplait ainsi, un coup de fusil retentit soudain, et le pauvre innocent tombe mort sur le sol : « Ah ! mon Dieu, s'écrie la pauvre malade, c'est encore mon frère. » Et en effet, c'était bien son frère, qui certes aimait tendrement sa sœur, qui n'eût pas voulu de propos délibéré lui faire le moindre chagrin, mais qui, inconsciemment poussé par sa folle manie, venait de causer à la pauvre malade une véritable douleur.

Et maintenant, cher lecteur, reprenons l'étude commencée. C'est non seulement par l'observation dans la nature, mais surtout par l'observation directe sur les oiseaux, et en examinant les résidus contenus dans leur estomac, que l'on peut se prononcer en parfaite connaissance de cause. C'est ce que font beaucoup d'ornithologistes, et, pour ma part, je n'ai jamais manqué de faire cette constatation au scalpel sur tous les oiseaux qui sont passés par mes mains, c'est-à-dire sur des

centaines ou plutôt des milliers. Vous êtes édifié déjà sur ces petits êtres par ce que j'ai dit au début, et c'est en m'appuyant sur des données rigoureuses, que je puis vous assurer qu'il n'y a pas ou presque pas de petits oiseaux nuisibles.

Mais on m'objectera, peut-être, que les petits oiseaux constituent, aussi bien que les gros, une ressource alimentaire que l'on ne doit pas laisser perdre. Une ressource ? cher lecteur, eh bien, voici la réponse : Un ornithologiste consciencieux, universellement connu, feu M. Lescuyer, a eu la patience de faire des pesées rigoureuses du poids net de chair que peut donner chaque oiseau. Voici quelques-uns de ces chiffres.

Rossignol	Poids net de chair	11 gr.	40
Pinson.	—	9	30
Linotte.	—	8	70
Hirondelle rustique. . . .	—	8	30
Mésange charbonnière . .	—	7	75
Fauvette à tête noire. . . .	—	7	10
Rouge-gorge	—	6	25
Gobe-mouche à collier. . .	—	5	80
Pouillot Fitis.	—	4	50
Troglodyte.	—	4	»
Grimpereau	—	3	70
Mésange à longue queue. .	—	2	80
Roitelet à moustache . . .	—	2	»

Si on additionne les chiffres ci-dessus on obtient . . . . 81 gr. 60 qui, divisés par les treize oiseaux pesés, donnent un poids moyen de chair net de 6 gr. 27.

Six grammes ! voyez ce qu'il faudrait de petits oi-

seaux, pour le repas d'un homme adulte; concluez donc que l'argument n'est pas sérieux, et qu'il ne s'agit ici que d'une gourmandise coupable. C'est avec intention que j'ai employé le mot *petits oiseaux*, en prenant leur défense ; car c'est avec raison qu'on les a séparés des gros, qui, eux, contribuent à l'alimentation publique dans une certaine mesure, et qui d'ailleurs sont protégés, comme gibier, par la loi de la chasse ; tandis que les petits, par une fatale méprise légale, ne le sont pas. Cette loi du 3 mai 1844 portant en effet, article 9 : « que les Préfets prendront des arrêtés pour déterminer le mode de chasse aux oiseaux de passage. » Or, comment voulez-vous que le Préfet de la Seine, par exemple, s'y prenne pour faire distinguer, par les tendeurs, le Rouge-gorge qui vient de Hollande avec le Rouge-gorge qui vit sédentaire dans la banlieue de Paris ? On voit par là que les autorisations de tendre vont à l'encontre de la loi qui veut protéger les oiseaux du pays. Il est d'ailleurs bon de rappeler ici que ce qu'il y a de plus déplorable, c'est l'autorisation donnée pour les procédés de chasse permettant de capturer les petits oiseaux par quantité à la fois. C'est surtout contre ce genre de chasse que se sont prononcées les Sociétés agricoles et scientifiques, particulièrement les Congrès ornithologiques de Vienne et de Budapest, qui ont été unanimes à reconnaître que, dans tous les pays, on devrait s'efforcer d'arriver à proscrire d'une façon absolue la capture en masse.

Les services que nous rendent les petits oiseaux sont si grands, qu'un auteur a pu dire, sans crainte d'être démenti, que les pertes infligées chaque année à l'agriculture par les rongeurs, les insectes et autres bestioles

nuisibles, étaient égales à la valeur de l'impôt foncier. Il y a longtemps que de bons esprits ont été frappés de la grande utilité des oiseaux; et depuis que le président Bonjean et Mgr Donnet ont, dans d'éloquentes plaidoiries sous le second Empire, pris leur défense, un nombre considérable d'hommes autorisés ont continué jusqu'aujourd'hui une croisade convaincue en faveur de ces charmants petits êtres. Beaucoup d'entre eux, notamment feu Lescuyer, ont étudié et constaté sur place, combien chaque oiseau pouvait, en une heure, en un jour, détruire d'insectes ; et tous sont arrivés à des totaux surprenants. Chaque jour encore, les ornithologistes de divers points de la France prennent la plume pour signaler la diminution de nos collaborateurs aériens, et la nécessité d'arrêter leur destruction. Il me suffira de citer ici le docteur Oustalet, assistant au Muséum de Paris, M. René Martin, du Blanc (Indre), M. Xavier Raspail, de Gouvieux (Oise), pour ne parler que des plus éminents, car il y a véritablement unanimité sur cette question entre tous les naturalistes. Cela est si vrai, et les réclamations s'élèvent si fortes de tous côtés à la fois, que le gouvernement lui-même s'en est ému, et qu'il a institué au Ministère de l'Agriculture une commission ornithologique, dont le président est M. Milne-Edwards, et le secrétaire M. Oustalet.

Cette commission n'ayant point fait imprimer le résultat de ses délibérations, je n'en puis donner l'analyse ; mais je ne doute pas que son recensement ne concorde avec celui que je donne dans ce petit volume.

Mais pendant que le projet de loi, réclamé par tant d'hommes autorisés, dort dans les cartons du Ministère en attendant que son tour vienne, la destruction de nos

petits amis continue sur un grand nombre de points à la fois ; et ces pauvres êtres diminuent d'année en année, dans une proportion effrayante. Bientôt la plaine et les bois seront déserts ; au lieu des chants joyeux, on n'entendra plus que le bruissement sourd de l'insecte acharné à son œuvre de destruction. Comment en serait-il autrement ? la guerre n'est-elle pas déclarée partout à notre plus fidèle allié ? Les pièges les plus divers sont apprêtés de tous côtés : ici, la raquette ; là, la ligne au collet meurtrier ; plus loin, l'arbre sec, et, dans les plaines, les grandes nappes de filets, si bien appelées le *drap des morts*.

Tous ces pièges ne suffisent pas encore ; quand la neige vient et que l'oiseau se réfugie près des maisons, le laboureur ingrat lui jette quelques grains, pour en tuer davantage d'un seul coup. L'hiver passé, il semblerait que le pauvre innocent va pouvoir se reproduire en paix. Non, pour lui, point d'amour ! des enfants mal dressés recherchent avec acharnement le berceau de la jeune famille, pour se donner la triste joie de le jeter à terre, et d'entendre les cris de détresse des parents éplorés qui ne peuvent toucher leur cœur.

Des hommes même ne craignent point de parcourir les campagnes et les forêts, pour faire une ample razzia de petits à peine éclos, qui seront jetés le soir dans la poële à frire. Est-ce tout ? pas encore, le malheureux oiseau doit encore compter avec ses ennemis naturels : l'Écureuil, le Loir et d'autres sont avides de ses œufs ; la Fouine, le Putois capturent la couveuse sur son nid ; dans le ciel, l'Épervier cherche à l'étreindre dans ses serres et le plus terrible de tous, c'est encore le Chat. Le Chat domestique, qui sait attendre le moment précis (j'en ai fait

l'observation) où l'oisillon aura, ce que les campagnards appellent le *toc fleuri*, c'est-à-dire le moment où les rémiges s'épanouissent hors de leur gaine, pour venir les croquer avec une joie féroce, qu'aucune souris ne pourrait lui procurer. Aussi, n'est-ce point par ironie que le chien fidèle qui chasse pour nous paie l'impôt, tandis que le braconnier qui chasse pour lui ne paie rien ?

En résumé, il y a dans la Nature une harmonie complète, dont les oiseaux ne sont pas l'un des facteurs les moins utiles ; prenons garde de la rompre, nous en serions les premières victimes. Aimons, protégeons ces petits êtres ailés ; rappelons-nous leurs services, leur charme. Qui de nous ne sent l'animation, la vie qu'ils apportent partout avec eux, dans les champs, dans les bois, dans les jardins où nous savourons leurs gais concerts ? Que de fois, dans la nuit, le malade sur sa couche a oublié un moment ses douleurs, en écoutant, ravi, la longue ballade du Rossignol, le chantre de l'amour ! Mais, direz-vous, vous oubliez la science pour faire du sentiment. Non, cher lecteur, le sentiment n'exclut point le raisonnement ; il doit au contraire marcher de pair avec la science, parfois un peu sèche, qu'il est chargé d'embellir. Est-ce qu'un peintre, un architecte peuvent produire une œuvre complète sans le sentiment de l'art ? Est-ce qu'il n'y a pas de sentiment dans tout ce qui est vraiment grand et vraiment beau ?

Je me suis étendu assez longuement sur le rôle des oiseaux, parce que leur défense, comme leur protection, est aujourd'hui une question d'actualité, et tout à fait à l'ordre du jour. Je l'ai traitée en maintes occasions, notamment au Congrès de Leyde et dans les assemblées

générales de la Société zoologique de France et de la Société d'Acclimatation de Paris, qui ont bien voulu adopter à l'unanimité un projet de vœu à présenter au gouvernement français. Aussi, puisque j'ai résumé pour vous, ami lecteur, dans les pages qui précèdent, tout ce que j'ai dit et écrit dans ce but, je crois devoir encore vous transcrire textuellement ce projet dans la forme où il a été présenté et adopté.

L'un des moyens les plus propres à nous faire gagner notre cause, c'est certainement d'employer tous nos efforts pour obtenir du gouvernement qu'il présente aux Chambres et qu'il fasse adopter, le plus tôt possible, une loi concernant les oiseaux. Cette loi qui devrait être simple, précise, peu réglementée, devrait viser la liste des oiseaux utiles, indifférents ou nuisibles, qui a été dressée cette année, par la Commission ornithologique française ; elle devrait contenir des dispositions sur les points suivants :

1° Permettre la chasse des oiseaux-gibier, et de ceux classés comme indifférents, aux époques où la chasse est ouverte.

2° Permettre la destruction, même avec le fusil, des oiseaux nuisibles et de leurs nichées, en tout temps, mais seulement aux propriétaires, fermiers ou délégués, afin d'éviter les abus.

3° Défendre de tuer ou de capturer les oiseaux utiles et leurs nichées, en tout temps, et par quelque moyen que ce soit, et en prohiber l'achat et le colportage.

4° Une exception à l'article précédent pourrait être faite par le Ministre, uniquement en faveur des naturalistes qui étudient la vie et les mœurs des oiseaux.

5° Punir, par voie d'amende, toutes les personnes chez lesquelles on trouverait des pièges ou engins destinés à capturer les oiseaux utiles.

6° Doubler l'amende pour ceux qui seraient surpris chassant ou piégeant par la neige.

7° Enfin, instituer des catégories de primes, pour les gardes ou assimilés qui constateraient des contraventions à la loi future.

Nous pensons, en outre, qu'il serait bien important d'obtenir que le paragraphe 1er de l'article 9 de la loi du 3 mai 1844 soit rapporté, puisque c'est à ce paragraphe que nous devons tous les abus qui ont lieu en matière de chasse aux oiseaux de passage.

Mais ce n'est pas tout d'obtenir une bonne loi : il faut encore qu'elle soit observée; et on n'atteindra ce but, que si on fait comprendre son utilité à la masse populaire, comme elle l'est déjà des esprits lettrés. C'est l'objectif par excellence que doivent avoir en vue tous les hommes intelligents qui s'intéressent à la cause agricole.

Que tous ceux donc qui font partie des Comices ou Sociétés, qui s'occupent d'agriculture, de viticulture, de sylviculture et d'horticulture, s'associent à nos efforts pour créer un grand courant d'opinion publique en faveur de l'oiseau.

Que les propriétaires qui nous comprennent fassent épiner les arbres sur lesquels les nids sont édifiés, pour les mettre à l'abri des carnassiers grimpeurs; qu'ils établissent des nids artificiels, des refuges, des abreuvoirs, plantent des arbustes à feuilles persistantes et à baies fort appréciées en hiver; ils concourront ainsi à l'œuvre commune d'une façon très efficace, et

ils seront amplement récompensés de leur sollicitude.

Si, comme je l'espère, j'ai su, mon cher lecteur, porter la conviction dans votre cœur, je vous demande de joindre vos efforts à ceux de tous les amis des oiseaux, pour faire passer la question du domaine de la théorie dans celui de la pratique, et gagner enfin, d'une façon complète, une cause aussi chère aux amis de la Nature qu'à ceux du monde agricole. Croyez-bien que si notre but est atteint, nous verrons bientôt ces petits êtres se multiplier à l'envi, redevenir communs ainsi qu'ils l'étaient autrefois, rendre à nos bois, à nos jardins, l'animation qu'ils avaient perdu, en les remplissant de leurs chants joyeux, et en lançant vers le ciel leurs plus suaves et reconnaissantes chansons, pour l'homme enfin devenu leur protecteur convaincu.

CHAPITRE VIII

Migration, prévision de la température.

Conclusion.

Je ne puis terminer ce petit livre de vulgarisation dans lequel je me suis efforcé de faire connaître nos oiseaux tels qu'ils sont, ou du moins tels que je les vois, sans parler d'un phénomène encore inexpliqué, bien qu'il ait été beaucoup étudié et qu'il ait frappé aussi bien les savants que le simple vulgaire : il s'agit du phénomène des *migrations*. Tout d'abord je dois dire que je n'ai pas la moindre prétention de résoudre ce problème, mais simplement de mettre mes lecteurs au courant des observations que j'ai faites moi-même dans le pays que j'habite, à Manonville (Meurthe-et-Moselle), sauf à en déduire pourtant certaines conclusions. Les migrations sont loin d'être uniformes, car elles sont tantôt complètes, tantôt partielles, parfois à dates presque fixes, et parfois à époque indéterminée; enfin certains oiseaux vont du nord au midi, et vice versa, tandis que d'autres se rendent de l'est à l'ouest, et réciproquement : l'énumération que je vais faire d'ailleurs le démontrera complètement.

Le *Balbusard*, les *Milans* et les *Busards* émigrent régulièrement, tandis que bon nombre de *Faucons* émi-

grent à la suite de leur gibier de prédilection, comme le *Hobereau* avec les *Cailles*. Le *Hibou Brachyote*, de son côté, est presque toujours en voyage à des époques indéterminées et suit les colonies de petits rongeurs. Le *Geai* émigre en troupes, mais en laissant derrière lui bon nombre de camarades qui adoptent la vie sédentaire. Le *Bec-croisé*, habituellement localisé dans les montagnes, nous arrive parfois en été, après sa ponte, et en familles plus ou moins nombreuses. Le *Casse-noix*, sédentaire dans les hautes montagnes, nous vient tous les douze ou quinze ans, comme le *Jaseur de Bohême*, tantôt en automne, tantôt en hiver, mais le plus souvent en bandes immenses. La plupart de nos *Fringillidés* nous quittent pour l'hiver, qu'ils vont passer soit dans l'ouest, soit dans le midi de la France, mais beaucoup nous laissent quelques représentants, qui hivernent avec nous. Le *Loriot*, véritable oiseau des pays chauds, nous arrive et nous quitte à date fixe, comme s'il avait dans sa poche le calendrier du facteur.

Quand le *Pinson* s'en va, celui d'*Ardennes* arrive, tantôt pour passer l'hiver avec nous, tantôt pour se porter encore plus au midi. La *Grive Litorne* agit de même, tandis que ses congénères, ainsi que les *Pipis*, les *Traquets* et de nombreux *Becs-fins*, gagnent la côte d'Afrique, hospitalière pour eux. La *Huppe*, le *Coucou*, le *Torcol*, l'*Engoulevent* émigrent en totalité avec une régularité parfaite. Il en est de même des *Hirondelles* et des *Martinets*, qui poussent leur villégiature jusqu'au Sénégal. La *Caille* est, de tous les migrateurs, le plus étonnant; malgré la faiblesse de son vol, elle entreprend d'immenses voyages avec une ténacité que l'on

ne peut s'expliquer. La *Grande Outarde*, que nous n'avons plus en été, nous visite au contraire, mais irrégulièrement, au milieu de l'hiver. Les *Charadriidés* et les petits *Échassiers* suivent nos côtes à leur double migration à des dates assez variables, et qui paraissent déterminées par la force et la direction des vents. La *Bécasse*, au printemps, arrive toujours vers le milieu de la lune de mars.

Les *Rallidés* voyagent en suivant les cours d'eau ainsi que bon nombre de *Grèbes*. Les *Grues*, à leur double passage bien régulier, semblent aller d'Orient en Occident, et réciproquement. Beaucoup d'oiseaux de mer suivent nos côtes comme les petits Échassiers, et certains *Anatidés* les imitent, tandis que les autres se répandent sur les eaux de l'est de la France. On voit par cette courte énumération combien ces déplacements sont irréguliers et combien il est difficile d'en déduire les lois qui les régissent. Des auteurs nous disent : C'est la lutte pour la vie qui est la cause déterminante; d'autres y ajoutent la sociabilité et l'exemple donné par les anciens aux plus jeunes. Sans doute ces deux causes agissent dans certaines circonstances, mais sont nulles dans beaucoup d'autres. En voici la preuve. On sait que la *Caille*, qui vit si facilement en volière en temps ordinaire, paraît prise d'une sorte de fièvre quand arrive l'époque des migrations, et se tue contre les parois de sa prison, où elle a une abondante nourriture; il lui serait d'ailleurs bien facile de vivre largement en liberté dans le midi de la France, ou ailleurs, au lieu de s'en aller au loin; ce n'est donc pas la lutte pour la vie qui l'a fait agir ainsi. Dans beaucoup d'espèces d'oiseaux, la *Foulque* par exemple, les vieux sujets partent

bien avant les jeunes de l'année et ne peuvent par conséquent montrer à ces derniers la route inconnue qu'ils doivent suivre. A mon sens donc, les causes déterminantes sont fort nombreuses, et il s'en faut de beaucoup qu'elles soient toutes connues. Le refroidissement de la température, diront quelques personnes, doit jouer un grand rôle dans ces déplacements; mais alors comment expliquer que, chez un bon nombre d'espèces, une partie des sujets émigre, quand l'autre hiverne. Le froid d'ailleurs joue dans la vie de l'oiseau un rôle beaucoup moins important qu'on ne le croit généralement. En effet, je n'ai jamais manqué de visiter l'estomac de ceux que l'on avait ramassés morts en temps de neige, et que l'on m'avait apportés. Eh bien, j'ai toujours trouvé leur estomac vide; ils étaient donc morts de faim, mais non de froid; ou, si l'on préfère, du manque de chaleur interne, que les aliments absents n'avaient pu produire. Comment expliquer ce fait du *Pigeon voyageur* apporté en panier, sans vue du dehors, et qui, lâché, s'élève tout d'un coup dans le ciel, et, sans hésiter, part droit pour regagner son colombier. Cet instinct n'est-il pas merveilleux et ne résulte-t-il pas de l'usage d'un sens inconnu dont nous n'avons encore su trouver la clef?

Il est d'ailleurs certain que l'oiseau peut à l'avance prévoir le temps, et je crois que le peuple ne se trompe pas en disant : tel oiseau est passé tôt, c'est que l'hiver sera précoce. Seulement il est clair que le principe sera faussé, s'il est appliqué à une espèce qui passe à époque fixe. Il y a longtemps déjà que j'ai fait des observations de ce genre, et je rapporterai seulement celles de l'automne 1895.

Ces observations, qui ont été publiées en 1896 dans « l'Aquila », journal du Comité ornithologique hongrois, m'avaient fait présumer à l'avance que, dans ma région, l'hiver qui s'annonçait serait peu rigoureux, et mes prévisions se sont réalisées. En effet, certains oiseaux qui ne nous quittent que lors des gros hivers, comme la *Cresserelle*, le *Choucas* et d'autres, étaient restés nos commensaux. D'autres, qui nous viennent du nord pour hiverner avec nous, comme les *Litornes* et les *Pinsons*, ne se montraient cette fois qu'en fort petit nombre, tandis qu'une foule d'*Anatidés*, qui d'habitude traversent simplement le pays au départ et au retour, s'étaient installés sur nos étangs pour y passer toute la mauvaise saison. On comprend d'ailleurs qu'il est nécessaire, pour qu'une observation de ce genre ait une réelle valeur, qu'elle ait été faite par une personne sachant distinguer les espèces et connaissant bien leurs mœurs.

J'ai résumé aussi fidèlement que possible tout ce que doivent savoir ceux qui s'intéressent aux oiseaux. Cette première étude sera peut-être un jour complétée par une seconde; mais, dans ce cas comme dans l'autre, je n'ai pas la moindre prétention de faire entièrement connaître une science encore jeune et sur laquelle il reste encore tant à apprendre. En effet, si l'on a trouvé et nommé à peu près toutes les espèces existantes, on ne sait rien ou presque rien sur les mœurs, le régime et la nidification, les migrations du plus grand nombre des oiseaux : c'est donc spécialement sur ces points obscurs qu'il importe aujourd'hui de diriger les plus minutieuses recherches. Si donc, mon cher lecteur, vous avez pris goût à l'Ornithologie,

permettez à un vieux praticien de vous donner, en finissant, un conseil inspiré par son expérience. Lisez les auteurs, pour apprendre les éléments qui vous sont indispensables, mais ne comptez pas trop sur eux pour devenir un vrai naturaliste; car il leur arrive, en maintes occasions, de perpétuer les erreurs, en se copiant les uns les autres. Formez-vous vous-même, en lisant dans le grand livre de la nature, ouvert à tous, et qui ne vous trompera jamais, si vous savez le feuilleter. Goûtez les vraies jouissances que donne l'observation directe; annotez tous les faits que vous aurez découverts, et c'est ainsi, je vous l'assure, que vous ferez avancer notre chère science, d'un pas lent mais sûr, dans la voie du vrai progrès.

TABLE ALPHABÉTIQUE

des noms français et latins des familles et des espèces figurées ou décrites.

Les noms des Ordres sont en **CAPITALES** grasses, les noms des familles en caractères **gras**, les noms latins en caractères ordinaires, les noms français en *italique*. L'astérisque (*) indique que l'espèce est citée dans le texte sans être figurée.

Faute à corriger.

Planche 49. Lire : Tetrao bonasia *au lieu de* Tetrax conasia.

TABLE GÉNÉRALE

Paris. — J. Mersch, imprimeur, 4 *bis*, avenue de Châtillon.
— Chromotypographie Draeger.
— Photogravure A. Barret.

Librairie des Sciences Naturelles



Paul KLINCKSIECK

ÉDITEUR

3, rue Corneille, 3

PARIS-VIe

Catalogue Général

JUILLET 1906

On peut se procurer les ouvrages portés sur le présent catalogue chez les principaux libraires de France et de l'étranger.

J'expédie franco de port, en France et à l'étranger, sans augmentation de prix, les demandes accompagnées de leur montant en mandat-poste ou valeur sur Paris.

Il n'est pas fait d'envois contre remboursement.

Une planche spécimen peut être envoyée sur demande.

Ce catalogue annule les précédents.

Ma Librairie a été fondée en 1885 rue de Sèvres, transférée en 1889 rue des Écoles et définitivement installée **3, rue Corneille,** *en 1900.*

Elle est la seule, en France, s'occupant exclusivement d'histoire naturelle : Édition et Ouvrages d'occasion.

Atlas des Plantes de France

UTILES, NUISIBLES ET ORNEMENTALES

400 PLANCHES COLORIÉES

REPRÉSENTANT 450 PLANTES COMMUNES

avec de nombreuses figures de détail

ET UN TEXTE EXPLICATIF DE LEURS PROPRIÉTÉS ET USAGES

EN MÉDECINE, AGRICULTURE, HORTICULTURE

DANS L'INDUSTRIE, L'ÉCONOMIE DOMESTIQUE, ETC.

PAR

A. MASCLEF

Lauréat de l'Institut.

Un volume de texte de 368 pages gr. in-8°, broché, et 400 planches renfermées dans deux cartons, dos toile. . . . . . . Prix : **60** fr.

Le même, cartonné toile pleine, les planches montées sur onglets. . . . . — **70** fr.

Le même avec reliure demi-chagrin, très soignée, les planches montées sur onglets en papier parcheminé. — **80** fr.

Les 400 planches de cet ouvrage représentent avec leurs couleurs et en **grandeur naturelle** *450 plantes de France communes et très répandues.*

Ces planches sont imprimées en 20 à 25 teintes inaltérables et mesurent 16×23 centimètres.

L'auteur a fait en sorte que les plantes soient en même temps prises parmi celles qui sont les plus intéressantes en médecine, agriculture, horticulture, dans l'industrie, les arts, l'alimentation et l'économie domestique, par leurs usages et applications utiles, leurs propriétés nuisibles et vénéneuses, ou comme plantes ornementales et décoratives. Quand il s'est agi des propriétés médicinales, on a évité de se servir de certains termes qui souvent empêchent de mettre les ouvrages analogues entre les mains de tout le monde.

Il est représenté et décrit avec les noms scientifiques latins et français, et les noms vulgaires : 88 plantes alimentaires de l'homme, 179 médicinales, 182 fourragères, etc. Des tables très détaillées rendent les recherches faciles.

Aucune planche n'est vendue séparément.

Mes ouvrages de même format ne font jamais double emploi entre eux.

Le prix de l'*Atlas Masclef*, prix inconnu jusqu'alors pour des publications de ce genre, s'explique par l'étendue et le format de l'ouvrage, mais surtout par l'exécution sans rivale des planches coloriées.

Librairie Paul Klincksieck. Rue Corneille, 3, Paris.

Traité des Arbres et Arbrisseaux

FORESTIERS, INDUSTRIELS ET D'ORNEMENT

Cultivés ou exploités en Europe et plus particulièrement en France

DONNANT LA DESCRIPTION ET L'UTILISATION D'ENVIRON 2400 ESPÈCES ET 2000 VARIÉTÉS

Par P. MOUILLEFERT

Professeur de sylviculture à l'École nationale d'Agriculture de Grignon.

Un volume de texte de 1403 pages, grand in-8° broché en deux tomes, et 195 planches dont 40 coloriées, renfermées dans un carton dos toile. . . . . Prix : **70** fr.

Le même, reliure demi-chagrin, très soignée, les planches montées sur onglets en papier parcheminé. . . . . — **85** fr.

Seul ouvrage moderne français sur ce sujet; scientifique et pratique à la fois, il est indispensable aux pépiniéristes, aux forestiers, aux propriétaires de grands parcs et à tous les amateurs désireux de connaître nos espèces ligneuses, leur culture et leurs emplois.

La valeur de ce livre est constituée par le texte. Le sujet a été agrémenté par l'addition de 144 planches noires donnant le port des arbres et 40 planches coloriées représentant, avec des figures de détail, de beaux types d'espèces répandues mais rarement figurées.

La Flore et la Végétation de la France avec une carte de la distribution des végétaux en France par Ch. Flahault, Professeur à l'Université de Montpellier.

Forme l'introduction de la Flore descriptive et illustrée de la France par l'abbé H. Coste **et ne peut être obtenu séparément.** (Voir pages 16-17).

Prix de chaque série annuelle :

Série I, avec 100 planches coloriées, complète. **200 fr.**
— II, en souscription . . . . **180 fr.**
Chaque série, aussitôt achevée . . . . **200 fr.**

La souscription à l'ensemble est obligatoire.

Aucune série, livraison ou planche ne sera vendue séparément.

Les originaux qui servent à la reproduction de cet ouvrage sont tous dessinés. Ils font, depuis une trentaine d'années, l'admiration de tous ceux qui, s'occupant de l'étude des champignons, ont pu en voir des spécimens soit chez l'auteur, soit dans des expositions spéciales.

Aucun pays, aucune époque n'ont rien produit sur ce sujet qui puisse rivaliser avec les originaux de M. Boudier, au point de vue de l'exactitude, de la fidélité et du naturel. L'arrangement des planches est d'une harmonie et d'une élégance que l'on ne rencontre que très rarement dans des ouvrages de ce genre.

La reproduction sera digne des originaux et ne faiblira à aucun moment. J'en ai pris l'engagement : l'ouvrage de M. Boudier sera le plus beau livre de champignons existant.

Je convie les amateurs de beaux et bons livres à souscrire aux **Icones Mycologicæ**, ouvrage qui fera honneur au pays des Bulliard, des Léveillé, des Tulasne, la France ayant toujours occupé en mycologie un des premiers rangs.

Je tiens à la disposition des amateurs un prospectus détaillé avec planche spécimen, ainsi que la liste des 600 planches dont la publication est prévue, contre la somme de 1 franc en timbres-poste.

TABLEAU DES PRINCIPAUX CHAMPIGNONS COMESTIBLES & VENENEUX

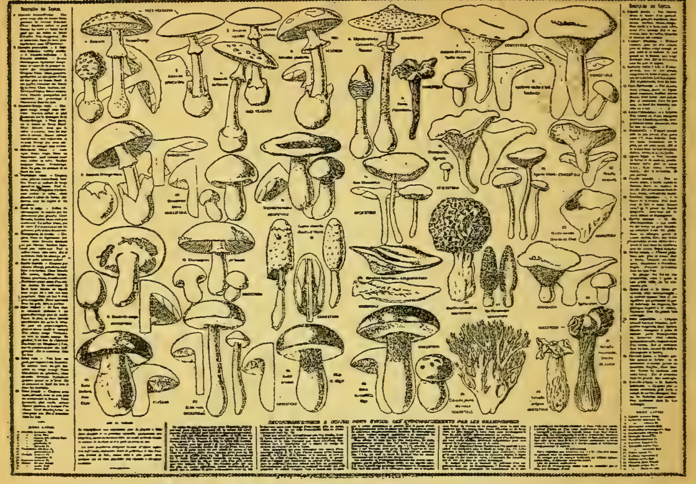


Tableau (*colorié*)

des

Principaux Champignons

Comestibles et Vénéneux

Par Paul DUMÉE

Membre des Sociétés mycologique et botanique de France, Pharmacien.

Ce tableau, imprimé en 8 couleurs, est d'une scrupuleuse exactitude et préviendra bien des accidents dus autant à l'ignorance qu'à l'imprudence. Il est surtout destiné à être fixé au mur. Les personnes désireuses de le mettre en poche peuvent se le procurer plié, renfermé dans un cartonnage souple.

Prix du Tableau,	mesurant 50×67cm à plat.	**1** fr.	» net.
—	— expédié par la poste autour d'un rouleau.	**1** fr.	**20** —
—	— plié, dans un cartonnage souple. . . .	**1** fr.	**35** —
—	— *le même*, expédié par la poste	**1** fr.	**45** —

Les dimensions réelles du Tableau sont environ 55 fois celles de la réduction figurée ci-dessus.

Librairie Paul Klincksieck. Rue Corneille, 3, Paris.

La Pisciculture. - I.

Traité pratique de l'élevage industriel du Poisson

(SALMONIDÉS)

Par C. RAVERET-WATTEL

Directeur de la Station aquicole du Nid-de-Verdier, près Fécamp
Chargé des Conférences de pisciculture à l'École nationale des Ponts et Chaussées.

Un volume de 380 pages in-8° (format 12,5 × 20,5 cm.), avec 3 planches et 125 figures dans le texte.

Prix broché . . . . 8 francs.
— cartonné, toile pleine . . . . 9 —

Dans cet ouvrage, l'auteur, bien connu par de nombreux écrits sur la Pisciculture, expose, avec sa clarté habituelle, tout ce qu'il importe de savoir au point de vue pratique pour obtenir un résultat lucratif de l'élevage industriel de ceux des Salmonidés qui se prêtent le mieux à cette exploitation : la *Truite commune*, la *Truite arc-en-ciel* et le *Salmo fontinalis*, espèces à l'élevage desquelles il se livre lui-même depuis de longues années.

M. RAVERET-WATTEL démontre que le succès en Pisciculture repose avant tout sur des soins intelligents et sur une propreté minutieuse. C'est un principe qui ressort nettement de son livre, résumé d'expériences journalières, et marqué à chaque page d'une connaissance approfondie du sujet.

Les illustrations, relativement très nombreuses et pour la plupart originales, figurent les poissons, dans leurs divers états, et montrent tous les appareils et ustensiles nécessaires à l'élevage, ainsi que les insectes, mollusques, plantes utiles ou nuisibles, etc.

Un deuxième volume, qui paraîtra fin 1906, traitera du repeuplement des cours d'eau, ainsi que de l'exploitation des étangs avec les espèces autres que les Salmonidés.

Librairie PAUL KLINCKSIECK. Rue Corneille, 3, Paris.

PATOUILLARD (N.). — **Les Hyménomycètes d'Europe.** Anatomie générale et classification des champignons supérieurs. 1887. Un volume in-8° de 166 pages avec 128 figures sur 4 planches . . . . Prix : **6** francs.

Ouvrage s'adressant aux amateurs possédant un microscope grâce auquel on arrive plus sûrement à une détermination exacte des genres et des espèces.

COSTANTIN (J.). — **Les Mucédinées simples.** Histoire, classification, culture et rôle des champignons inférieurs dans les maladies des végétaux et des animaux, 1888. Un volume in-8° de 210 pages avec 190 figures . . . . Prix : **6** francs.

Étude d'ensemble sur les moisissures. L'emploi du microscope est indispensable.

HARMAND (J.). — **Lichens de France.** Catalogue systématique et descriptif in-8°. *Formera environ 10 fascicules du prix total de 50 à 60 francs.*

En vente :

I. Collémacés 1905, xliv-156 p., 7 pl. . . . . **8** francs.
II. Coniocarpés 1905, 49 p., 1 pl. . . . . **2** francs.

GRAMONT DE LESPARRE (A. de). **Étude sur la reproduction sexuée de quelques Champignons supérieurs.** 1902. gr. in-8°, 80 pages, avec 16 figures dans le texte et 3 planches coloriées . . . . Prix : **5** francs.

Plus de la moitié de l'ouvrage est consacrée aux Truffes.

HÉRIBAUD (J.). — **Les Diatomées d'Auvergne.** 1883, gr. in-8°, 255 pages, 6 planches. . . . . Prix : **12** francs.

Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences.

— **Les Diatomées fossiles d'Auvergne,** 1902, gr. in-8°, 79 pages, avec 2 planches représentant environ 40 espèces nouvelles. . . . . Prix : **5** francs.

HÉRIBAUD (J.). — **Les Muscinées d'Auvergne.** 1899, gr. in-8°, 544 pages . . . . Prix : **15** francs.

OLIVIER (H.). — **Flore analytique et dichotomique des Lichens de l'Orne** et des départements circonvoisins. 2 parties avec supplément. 1892, in-8°, 344 pages, 2 planches n. et col.. . . . . Prix : **12** francs.

Les renseignements pour la récolte, préparation et conservation des Lichens donnent à ce livre un intérêt plus général.

— **Exposé systématique et description des Lichens de l'Ouest et du Nord-Ouest de la France** (Normandie, Bretagne, Anjou, Maine, Vendée). 2 volumes.

Vol. I, 1897, grand in-8°, xxxiv-353 pages	Prix :	**10** fr.	»
» Supplément 1900, grand in-8°, 32 pages	—	**2** fr.	»
Vol. II, fasc. I, 1900, grand in-8°, 80 pages	—	**2** fr.	**50**
» » II, 1901, grand in-8°, 90 pages . . .	—	**2** fr.	**50**
» » III, 1902, grand in-8°, 97 pages	—	**2** fr.	**50**
» » IV, 1903, grand in-8°, 156 pages . . .	—	**3** fr.	»

LUCET (E.). — **Les Insectes nuisibles aux Rosiers sauvages et cultivés en France.** — Descriptions et mœurs. Dégâts. Moyens de destruction. 2e édition revue et augmentée. 1900, in-8°, 390 p. 13 pl. noires . . . . . Prix : **7** francs.

COSSMANN. — **Catalogue illustré des Coquilles fossiles de l'Eocène des environs de Paris**, faisant suite aux travaux paléontologiques de DESHAYES. 1896, 5 parties avec supplément et 2 appendices. En tout 7 fascicules, grand in-8°, de 1382 pages avec 46 planches . . . . . Prix : **75** francs.

Cet ouvrage énumère toutes les espèces décrites par Deshayes et toutes celles découvertes depuis. Une table générale facilite les recherches.

Ranunculus repens

En so

IL A PARU { Les

Flore descri
de la
de la Corse et des

Par l'Abb

Membre honoraire de la

Cet ouvrage, absolument nouveau comme fonds et comme
profession et simples amateurs. Ces derniers y trouveront un vocab
simples que clairs. En dehors des noms latins des espèces, l'auteur in
ou usages. Mais ce qui constitue le principal charme de la **Flore C**
description — des 4000 espèces de nos plantes indigènes. Ces figur
toutes originales et spécialement dessinées pour la **Flore COSTE.**



Ranunculus acris

Cet ouvrage paraît en fascicules de 10
forment un volume. L'époque d'appari
à l'avance, mais des dispositions ont
achevée en Août-Septembre 1906.

Le prix des trois volu

Ce prix est réduit pour les personnes
fois avec leur souscription :

à **60** francs jusqu

Demander un p

Aucun fascicule n'e

La souscription

Librairie Paul Klincksie

ription
nes I et II, complets.
III, fasc. 1 à 6.


Ranunculus bulbosus

ve et illustrée
France
ntrées limitrophes

. COSTE
té Botanique de France.

, *s'adresse à tous ceux qui s'intéressent aux plantes : botanistes de illustré de 450 figures et de nombreux tableaux analytiques aussi e les noms français, quand il en existe, et succinctement les propriétés* E, *ce sont les figures — toutes placées en marge en regard de leur mblables à celles dont nous donnons ici quatre reproductions, sont*

0 pages gr. in-8°, dont quatre ou cinq de chaque fascicule ne peut être fixée prises pour que la publication soit


Ranunculus lanuginosus

s est de 70 francs.

voyant le montant d'avance et en une

1 Juillet 1906.

ctus détaillé.

endu séparément.

obligatoire.

Rue Corneille, 3, Paris.

BOULAY (N.). — **Études sur la distribution géographique des Mousses en France**, au point de vue des principes et des faits. 1877, gr. in-8°, 259 p. . . . . . Prix : **3** francs.

— **Muscinées de la France. I. Mousses.** 1884, gr. in-8°, CLXXIV-624 p. . . . . Prix : **15** francs.

— — II. **Hépatiques.** 1904, grand in-8°, CLXVIII-224 pages. Prix . . . . **10** francs.

— **Flore pliocène du Mont-Dore** (Puy-de-Dôme). 1892, grand in-4°, 115 pages, 10 planches avec de nombreuses figures dans le texte . . . . Prix : **15** francs.

— **Muscinées** (Mousses, Sphaignes, Hépatiques) **de l'Est de la France.** 1872. gr. in-8°, XII-880 pages. Prix : **10** francs.

— **Flore fossile de Gergovie** (Puy-de-Dôme). 1899. gr. in-8°, 83 pages, 10 planches. . . . . Prix : **6** fr. **50**

HUSNOT (T.). — **Hepaticologia Gallica.** Flore analytique et descriptive des Hépatiques de France et de Belgique. 1875-81. in-8°, 102 p. 13 pl. . . . . Prix : **10** fr. **50**

— **Flore analytique et descriptive des Mousses du Nord-Ouest de la France** (env. de Paris, Normandie, Bretagne, Anjou, Maine), 2e éd., contenant un traité élémentaire de Bryologie avec 10 échantillons et 84 figures. 1882, in-8°, 175 p. 4 pl. . . . . Prix : **5** francs.

— **Sphagnologia Europæa.** Descriptions et figures des Sphaignes de l'Europe. 1882, gr. in-8°, 16 p. 4 planches. Prix : **3** francs.

— **Muscologia Gallica.** Descriptions et figures des Mousses de France et des contrées voisines. 2 vol. 1884-94, gr. in-8°, 470 p. 125 planches . . . . Prix : **50** francs.

HUSNOT (T.). — **Descriptions, figures et usages des Graminées spontanées et cultivées de France, Belgique, Iles britanniques, Suisse.** 1896-99, in-4°, 100 p. 33 pl. représ. 350 espèces . . . . Prix : **25** francs.

— **Descriptions et figures des Cypéracées de France, Suisse et Belgique.** 2 fascicules, 1905, grand in-8° avec planches . . . . Prix : **10** francs.

Le fascicule 2 sera fourni gratuitement aussitôt paru.

BROCARD (E.). — **Manuel de Taxidermie** ou l'art d'empailler les oiseaux. 1889, in-8°, 47 pages et 2 grands tableaux contenant les figures des opérations préparatoires pour le montage des pièces et 22 phototypies représentant les phases de la levée de la peau et du montage prises sur nature. . Prix : **3** francs.

FAUCONNET (L.). — **Faune analytique des Coléoptères de France**, avec 2 suppléments. 1892, gr. in-8°, 536 p. **15 fr. 50**

— **Genera des Coléoptères de France.** 1894, grand in-8°, 84 pages. . . . . Prix : **5** francs.

— **Notions élémentaires d'anatomie externe des Coléoptères** et vocabulaire de tous les termes employés en entomologie pour l'étude spéciale de ces insectes. **Conseils sur leur chasse**, leur préparation et la formation d'une collection. 1897-98, in-8°, 40 pages . . Prix : **2** francs.

MAGNIN (A). — **La végétation des lacs du Jura.** Monographies botaniques de 74 lacs jurassiens, suivies de considérations générales sur la flore lacustre. 1904. Grand in-8°, xx-424 pages, 8 planches dont 2 coloriées et plus de 200 figures dans le texte. Prix : **20** francs.

GAUCHER (L.) — **Étude générale de la membrane cellulaire chez les végétaux.** 1904. Grand in-8°, 229 pages . . . . Prix : **6** francs.

OFFNER (J.) — **Les spores des champignons au point de vue médico-légal.** 1904. Grand in-8°, 68 pages et 2 planches représentant les spores de 40 espèces communes de champignons supérieurs. Prix : **4** francs.

BRUYANT et EUSÉBIO. — **Faune de l'Auvergne. Monographie des Carabides et des Cicindélides**, 1902, grand in-8°, 260 pages et 11 planches, comprenant 390 figures . . . . Prix : **12** fr.

La faune d'Auvergne représente les deux tiers de la faune française, à l'exclusion des espèces méditerranéennes.

— Matériaux pour l'étude des rivières et lacs d'Auvergne. **Introduction à l'Aquiculture générale.** Précédé d'une Esquisse géologique par Ph. Glangeaud. 1904. Grand in-8°, 162 pages et 4 planches . . Prix : **6** fr.

Contient l'étude physique et biologique des rivières et des lacs avec leurs faune et flore.

Atlas colorié des Plantes médicinales indigènes. 144 planches en couleur représentant 148 espèces avec texte, donnant les propriétés et emplois en médecine populaire de 364 plantes, par Paul HARIOT, pharmacien de 1re classe, ex-interne des hôpitaux de Paris. 1 fort volume in-12 de 221 pages de texte avec 144 planches coloriées, cartonné, tranche rouge. Prix. . . . . **6 fr. 50**

On trouvera, dans cet ouvrage, des renseignements sur 364 plantes surtout indigènes (dont 148 représentées en couleur) pouvant utilement être employées pour combattre les indispositions légères et les maladies peu graves, sans recourir au médecin.

L'exécution des planches coloriées ne laisse à rien à désirer; le texte, très clair, est d'une lecture aussi agréable qu'instructive.

Divers chapitres sont consacrés à la culture, à la récolte et à la conservation des plantes médicinales.

C'est, en un mot, un livre pratique.

Petit Atlas de poche des Champignons de France les plus répandus, comestibles ou vénéneux. *2e Édition.* 36 planches coloriées représentant 37 espèces presqu'en grandeur naturelle, accompagnées d'un texte explicatif comprenant des recettes culinaires, par Paul DUMÉE, Membre des Sociétés mycologique et botanique de France, Pharmacien. Cartonné. Prix : **4** fr.

Chaque planche indique l'endroit et l'époque auxquels on peut récolter le champignon, ses noms habituels français et latin, ses dimensions et s'il est comestible ou vénéneux. Dans le texte, l'auteur s'applique à bien faire ressortir les caractères saillants à observer pour éviter toute confusion.

« En fait de champignons, mieux vaut en connaître peu, mais bien, que beaucoup et mal. »

Presque épuisé.

Bibliothèque de Poche du Naturaliste

La **BIBLIOTHÈQUE DE POCHE DU NATURALISTE**, inaugurée en mai 1894 par l'**Atlas des Plantes des champs, des prairies et des bois**, s'est rapidement fait une place à part parmi tant d'ouvrages destinés à vulgariser les connaissances en histoire naturelle.

Le plan adopté pour ces volumes peut se résumer ainsi :

1° Emploi de grandes figures coloriées, représentant les sujets les plus répandus que tout le monde peut rencontrer;
2° Format très portatif (celui de ce catalogue);
3° Texte intéressant, mis à la portée de tout le monde par l'emploi de termes simples, non savants ;
4° Disposition de ce texte en regard des planches;
5° Exécution très soignée;
6° Prix très réduit : tous les volumes à 6 fr. 50.

Les volumes de la **Bibliothèque de Poche** renferment en tout :

1460 planches coloriées et
130 — noires, représentant :
1198 espèces de plantes
1091 — d'animaux.

Il n'existe nulle part ailleurs une collection analogue offrant pour une somme aussi modique une pareille profusion de planches coloriées.

Voir pages 26 et suivantes les titres des volumes publiés.

La collection sera augmentée annuellement d'un ou deux volumes conçus dans le même esprit.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE DU NATURALISTE

III. **Nouvel Atlas de poche des Champignons comestibles et vénéneux les plus répandus** suivi de notions générales sur les champignons, leur classification, composition chimique, valeur alimentaire, préparation culinaire, culture, etc. 64 planches coloriées représentant 66 espèces, avec texte par Paul DUMÉE, membre des Sociétés botanique et mycologique de France. Peintures par A. BESSIN. Cartonné. Prix . . . . 6 fr. 50

XIV. **Atlas de Poche des Fleurs de Jardins les plus faciles à cultiver,** par Paul HARIOT. 128 planches coloriées, représentant 137 plantes communes avec 190 pages de texte. Cartonné . . . . Prix : 6 fr. 50

Chaque planche indique si la plante est annuelle, bisannuelle ou vivace et l'époque de sa floraison.

XV. **Atlas de poche des Arbustes et Arbrisseaux les plus faciles à cultiver,** par Paul HARIOT. 122 planches coloriées et 6 noires représentant 128 espèces avec 190 pages de texte. Cartonné . . Prix : 6 fr. 50

Fait suite au précédent. (*Paru en juin 1904.*)

Chaque planche indique l'époque de la floraison ou de la fructification.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE DU NATURALISTE

IV. **Atlas de poche des Insectes de France utiles ou nuisibles**, précédé d'une étude d'ensemble sur les insectes. *2 édition*, 72 planches coloriées représentant 322 insectes, avec 160 pages de texte, par E. DONGÉ. Cartonné . . . . Prix : **6 fr. 50**

Chaque planche indique les endroits où se trouvent ces insectes, ainsi que leurs noms habituels français et latin.

VII. **Atlas de poche des Oiseaux de France, Suisse et Belgique, utiles ou nuisibles**, par le Baron L. D'HAMONVILLE. **Série I.** 72 planches coloriées et 4 planches noires représentant 70 oiseaux, 28 œufs et 4 nids, avec 160 pages de texte. Cart. Prix : **6 fr. 50**

Chaque planche contient un oiseau, représenté en entier avec son œuf s'il est typique, et indique si l'oiseau est sédentaire ou migrateur, utile, nuisible ou indifférent, ses noms habituels français, populaires et latin, ainsi que celui de la famille.

IX. **Atlas de poche des Oiseaux de France, Suisse et Belgique**, suivi d'un catalogue descriptif complet de tous les oiseaux de ces pays, par le Baron L. D'HAMONVILLE. **Série II.** 72 planches coloriées et 16 planches noires représentant 85 oiseaux, 20 œufs et 4 poussins, avec 164 pages de texte. Cartonné . . . . Prix : **6 fr. 50**

Les 2 séries réunies contiennent 155 oiseaux, 48 œufs, 4 poussins et 4 nids. Il n'y a aucune répétition.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE DU NATURALISTE

VI. **Atlas de poche des Coquilles des côtes de France communes, pittoresques ou comestibles,** par Ph. DAUTZENBERG, suivi d'un appendice sur les Crustacés, Oursins, etc., les plus communs des plages. 64 planches coloriées et 8 planches noires renfermant 235 espèces, avec 160 pages de texte. Cartonné . . . . Prix : **6 fr. 50**

VIII. **Atlas de poche des Papillons de France, Suisse et Belgique, les plus répandus,** avec description de leurs chenilles et chrysalides et étude d'ensemble sur les papillons, par le Dr Paul GIROD. 72 planches coloriées représentant 285 papillons, avec 180 pages de texte. Cartonné. . . . . Prix : **6 fr. 50**

XI. **Atlas de poche des Poissons d'eau douce de France, Suisse romande et Belgique les plus répandus,** suivi d'un appendice sur les Tritons, Tortues, Crustacés, Mollusques, etc., les plus communs de nos cours d'eau et étangs. 64 planches coloriées et 8 planches noires représentant 64 poissons et 30 autres animaux, avec 160 pages de texte par C. RAVERET-WATTEL, Directeur de l'Établissement de Pisciculture du Nid-de-Verdier. Cart. Prix : **6 fr. 50**

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE DU NATURALISTE

XII. **Atlas de poche des Plantes utiles des Pays chauds les plus importantes pour le commerce,** par P. DE JANVILLE. 63 planches coloriées et 37 planches noires représentant 78 espèces et 21 vues d'ensemble, de culture ou de végétation, avec 180 pages de texte. Cartonné . . . . Prix : **6 fr. 50**

Cacao, Café, Thé, Épices, Huiles, Parfums, Textiles, Caoutchouc, Gommes, Bois, etc.

Intéresse le commerçant, les élèves des écoles commerciales et... tout consommateur.

XIII. **Flore coloriée de poche du Littoral méditerranéen de Gênes à Barcelone, y compris la Corse,** par le Dr O. PENZIG, Professeur à l'Université de Gênes. 139 planches coloriées et 5 planches noires représentant 144 plantes communes sur le Littoral, avec 170 pages de texte. Cartonné. . Prix : **6 fr. 50**

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE DU NATURALISTE

Volume II.

Nouvelle Flore coloriée

de Poche

des Alpes et des Pyrénées

144 PLANCHES COLORIÉES ET 153 FIGURES NOIRES DANS LE TEXTE

Représentant 325 Espèces

Par Ch. FLAHAULT

Professeur à l'Université de Montpellier

Aquarelles par Mlle C. KASTNER

SÉRIE I.

Cartonné. . . . . Prix : **6 fr. 50**

Cet ouvrage, entièrement nouveau comme planches et comme texte, remplace la *Flore coloriée des plantes de montagnes* de la même collection, totalement épuisée.

En dehors de 172 plantes illustrées en couleur, il renferme 153 figures noires dans le texte, ce qui porte à 325 le nombre d'espèces représentées.

Il n'existe aucun autre ouvrage sur les plantes des Alpes avec d'aussi nombreuses figures à un prix semblable. Mais ce qui fait la supériorité de la **Nouvelle Flore coloriée** de M. Ch. Flahault, c'est que toutes les plantes ont été reproduites d'après des aquarelles exécutées sur place dans les Alpes mêmes, seule garantie de leur exactitude. Les planches des deux autres séries seront exécutées, elles aussi, d'après des modèles vivants, dans les hautes montagnes de France et des pays avoisinants.

Librairie PAUL KLINCKSIECK. Rue Corneille, 3, Paris.

Table des Matières par noms d'Auteurs

